
MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07197 532 0

A Madame Wacrenier-Nadaud
Hommage respectueux
A. V.

GUSTAVE NADAUD

CHEZ JOUVE

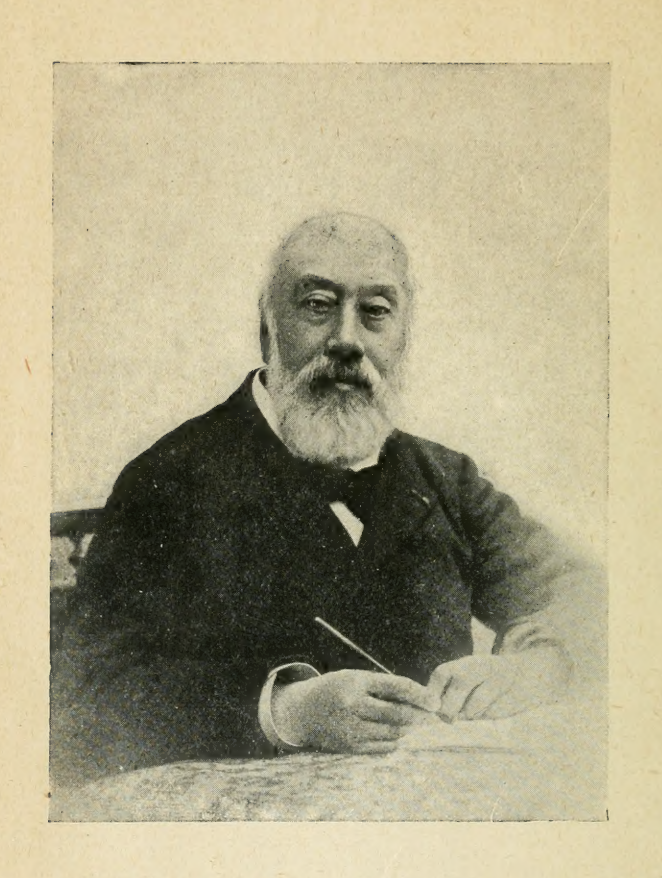
Du même auteur

Les Chauffeurs du Santerre. . . . . . . 3 fr.

En collaboration avec Yola de Nyss.

L'Affaire du quai des Célestins, comédie. 1 fr.

Monsieur Beaulangage, comédie. . . . . 1 fr.



Gustave NADAUD

A. VARLOY

GUSTAVE NADAUD

SA VIE ET SES ŒUVRES

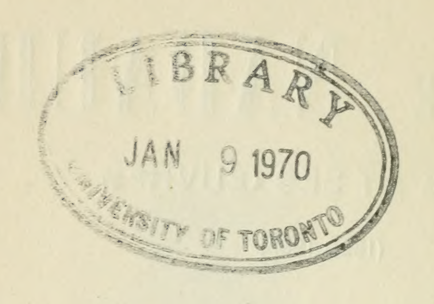
(1820-1893)

PRÉFACE PAR JULES CLARETIE
de l'Académie Française

Ouvrage orné d'une planche hors texte

PARIS IXe
H. DARAGON, ÉDITEUR
96-98, RUE BLANCHE, 96-98

1910


LIBRARY
JAN 9 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme
J'ai bientôt quatre-vingts ans...

Au piano un chanteur est debout « disant » avec un art infini, une gaîté spirituelle et charmeuse, les couplets qu'on lui a demandés, redemandés. « Chantez nous Bonhomme, *monsieur Nadaud ! » Et après* Bonhomme *les* Deux Gendarmes *et après les* Gendarmes, Carcassonne ».

— *Va pour* Carcassonne !

Nadaud chante. Il chante simplement, d'une voix prenante, et son bon rire épanoui sur sa large bouche fait courir dans le salon une flambée de joie. Aussi comme on l'applaudit ! Comme on se presse autour de lui ! Jamais Hugo, jamais Vigny ne connurent de tels triomphes personnels. Les chansonniers ont de la gloire argent comptant.

Puis c'est l'éternel refrain des enfants et des auditoires insatiables :

— Encore, encore, monsieur Nadaud !

Et Nadaud sourit, ouvre de nouveau sa bouche bien fendue et chante maintenant avec entrain :

J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger !

D'autres fois aussi il sait faire venir cette « larme à l'œil » dont parle Sterne, lorsqu'il dit par exemple, le Nid Abandonné *ou la* Valse des Adieux.

Il me semble entendre encore le Chansonnier de Bonhomme *qui fut un « bon homme » lui aussi. Est-il oublié de la génération nouvelle, comme Béranger, son grand maître ? Je ne crois pas et je vois que les princes de la chanson actuelle ne sont pas ingrats envers leur ancêtre. Un ancêtre d'hier. Ils l'honorent et ils le chantent.*

Nadaud, qui a son monument, n'avait pas encore de biographie complète et voici qu'un admirateur très sincère, un chercheur très averti, écrivain de talent qui sait donner la vie aux pages qu'il consacre au chansonnier — le don le plus rare, ce don de vie ! — nous conte toute l'histoire de l'auteur de Bonhomme *depuis ses origines ancestrales jusqu'à ses derniers jours. Et rien n'est plus intéressant que l'existence entière d'un contemporain ainsi étudiée et nous sentons mieux ce que valaient*

ceux que nous avons coudoyés. Mais tous n'ont pas la bonne fortune de rencontrer un historien tel que M. A. Varloy, dont le pseudonyme cache un de nos plus distingués confrères.

J'ajouterai quelques traits à cette biographie si bien faite et qui est comme le modèle de ces « records » où excellent les Anglais.

L'auteur de ce livre a rappelé, par exemple que Gustave Nadaud voulut — comme tout le monde — aborder le théâtre, après avoir chanté sa chanson. La scène est la grande sirène moderne. Elle a noyé bien des gens. Elle ne noya point Nadaud. L'an 1870, dit le registre du comité de la Comédie Française, le 17 février, à une heure de relevée, le Comité de Lecture, présidé par M. Regnier, doyen d'âge, en l'absence de M. Edouard Thierry, administrateur général, retenu chez lui par indisposition, se réunit dans la salle ordinaire de ses séances. M. Nadaud était appelé à « soumettre à l'appréciation du Comité une comédie en un acte et en vers, intitulée : Une intervention. » *Conformément à l'arrêté ministériel du 22 avril 1869, les membres titulaires du Comité d'Administration avaient été convoqués pour cette lecture. M. Delaunay s'était fait excuser pour cause de maladie.*

Après la lecture, dit le procès-verbal que je copie, l'auteur s'est retiré. Et après la formalité prescrite

par l'article de l'arrêté précité, il a été procédé au scrutin nominal, qui a donné le résultat suivant :

M. Regnier, président....	*Reçoit.*
M. Leroux..........................	*Reçoit.*
M. Got............................	*Reçoit.*
M. Maubant........................	*Reçoit.*
M. Bressant.......................	*Reçoit.*

En conséquence la comédie de M. Nadaud était déclarée reçue à l'unanimité.

Comment, ainsi acceptée, Une Intervention *ne fut elle pas représentée ? Elle n'est pas la seule pièce qui, reçue n'ait point, pour une raison ou pour une autre, vu le feu de la rampe. La date de cette réunion du Comité explique bien des choses : 17 février 1870. Cinq mois après éclatait la guerre et après la guerre la Comédie Française qui avait traversé une des plus pénibles et des plus périlleuses de ses crises, avait d'autres préoccupations que la mise au répertoire d'un acte de Gustave Nadaud. M. Emile Perrin avait succédé à M. Edouard Thierry. Il trouvait la pièce « un peu mince », comme nous disons, pour ce grand cadre. Il dut faire patienter l'auteur, qui n'était point parmi les impatients. Et Gustave Nadaud patienta si bien que seize années s'étaient écoulées lorsqu'il vint m'entretenir de cet acte dont M.*

Coquelin aîné, toujours prêt à plaider pour un auteur ami, que ce fut Eugène Manuel, Paul Delair ou Banville, m'avait parlé.

— *Que pensez-vous d'*Une Intervention *? me demanda le chansonnier. Je trouve à mon tour, me dit-il la pièce « un peu mince ». Seize ans passés, cela met des rides aux visages et aux manuscrits !*

*Et, comme je ne lui donnais pas tout à fait tort, Gustave Nadaud reprit son petit acte en vers et revint à ses chansons. Depuis ce temps les juges de la pièce Régnier, Got, Leroux, Maubant, Bressant et l'auteur et l'administrateur — et son successeur — et Delaunay, absent et Coquelin, l'avocat d'*Une Intervention, *sont morts et je crois bien que la renommée de Gustave Nadaud n'aurait rien à gagner à la représentation d'une œuvrette que le rimeur n'imprima même pas. Du moins, optimiste impénitent, eut-il la joie de se dire pendant des années :*

— *J'ai une pièce reçue à la Comédie Française !*

C'était le temps où Théodore de Banville attendait six ans la représentation de Socrate et sa femme. *J'eus l'honneur, pour mes débuts administratifs, de représenter la pièce endormie dans les cartons.*

Mais si Gustave Nadaud, auteur dramatique n'eut pas la bonne fortune d'être applaudi au théâtre, Nadaud romancier, eut la joie de rencontrer le succès avec un

simple et charmant récit publié chez Hachette et aujourd'hui introuvable, Une Idylle. *La plus agréable des idylles où, par un caprice qui est une originalité, le Chansonnier, contant les amours de « deux bergers. Watteau de Paris » comme il dit mêle les verselets délicieux à une prose claire et de bonne lignée française :*

Mon récit sera s'il vous plait,
Tantôt en vers, tantôt en prose,
La réalité sombre ou le rêve vermeil.
Notre vie, n'est elle autre chose
Qu'un semis d'ombre et de soleil ?

Et l'on retrouve là — dans ce roman conçu à la façon du voyage de Chapelle et de Bachaumont — le rural que fut Nadaud, chansonnier-moissonneur, poète agronome (comme M. Brieux est un dramaturge terrien et M. Capus un ironiste vigneron) :

J'aime les foins et les moissons

*dit l'auteur d'*Une Idylle.

Et il s'écrie :

Oh ! vivre dans les champs, loin du bruit et des villes,
Des riches insolents et des pauvres serviles,
Se chauffer au soleil et respirer l'air pur
Sans que notre regard soit borné par un mur !

L'ancien négociant roubaisien établi place des Victoires devait pourtant savoir que les villes ont du bon,

lorsque leurs salons s'ouvrent au Chanteur qui vient dire des couplets, paroles et musique de sa composition (car Nadaud comme Pierre Dupont adaptait lui-même la musique à ses vers).

Il faut lire cette Idylle. *Elle est consolante. Les verselets que Nadaud y glisse — tels des couplets dans un vaudeville, — sont alertes et spirituels. Ils forment comme le* Chœur *soulignant le récit : parfois on croit entendre le fifre railleur de l'auteur de* Mardoche :

> *Il me vient un scrupule et je le fais connaître :*
> *Lectrices et lecteurs, vous trouverez peut-être*
> *Que je traite l'amour avec trop de gaîté.*
> *C'est possible. Pour moi je n'ai jamais goûté*
> *Ces amoureux transis et valétudinaires,*
> *Ces bavards larmoyants, ces rêveurs poitrinaires*
> *Qui circulent la nuit dans les romans tout noirs*
> *Ou remplissent de pleurs des drames à mouchoirs..*

Gustave Nadaud est un gaulois. Il chanterait volontiers comme Béranger :

> *En avant Gaulois et Francs !*

Et avec Béranger la filiation est directe, avec cette différence que Béranger combattait pour les idées que Nadaud eût volontiers raillées (le patriotisme excepté).

Des opinions politiques de Gustave Nadaud, l'auteur de cette très intéressante biographie du chansonnier me permettra de ne point m'occuper, non plus que de cer-

tains jugements qui, çà et là, m'ont semblé relever de la polémique plus que de l'histoire. Nadaud lui-même d'ailleurs nous a donné l'exemple de ce que devraient faire tous les hommes : ne voir dans le voisin que le confrère, lui tendre la main et le juger d'après son cœur. C'est la bourse de ce chanteur royaliste qui paya l'édition des chansons d'Eugène Pottier, l'auteur des ardents refrains de bataille. Il y a, au dessus de nos colères, un sentiment de solidarité chez les poètes et rien n'est plus consolant que les accolades fraternelles de ces hommes que les partis diviseraient et que réunissent la bonne foi et l'amour des beaux vers. On le voit bien dans ce livre de M. A. Varloy où tant de noms divers, tant de chansonniers ou de critiques d'opinions différentes, divergentes, apportent, en commun, leur témoignage de sympathie au Bonhomme *Nadaud, et forment, si je puis dire, le « bloc » de l'amitié ; — le meilleur — le nom du bon et cher chansonnier Ernest Chebroux se rencontre dans ces pages à côté de celui de Xavier Privas, roi du et la lettre de François Coppée succèdant cordiale et charmante, au joli souvenir de « Caliban ».*

J'ai pris le plus vif plaisir à lire cette vie d'un brave homme racontée par un écrivain sincère. Gustave Nadaud méritait un tel hommage. C'est une jolie couronne fleurie qu'une sympathie admirative dépose là

sur sa tombe. Et j'ai eu plaisir, au cours de ces intéressants chapitres, à relire aussi les chansons de Nadaud qu'encadrait et commentait si bien M. Varloy tandis que par la fenêtre ouverte m'arrivaient des arbres du jardin et les refrains des oiseaux, ces chansonniers de l'été sautant de branche en branche loin du « nid abandonné » et chantant eux aussi, la valse de ma jeunesse, la chanson lointaine, la valse des adieux.

JULES CLARETIE.

Viroflay, août 1908.

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE NADAUD

Encore que Nadaud ait donné à son nom une illustration suffisante pour qu'il ne soit pas besoin d'en rechercher autre part en sa faveur, au début de cet ouvrage on peut cependant rendre hommage à l'antique race d'où sortit le glorieux chansonnier.

Sans tirer vanité de ses origines, il eût lui-même approuvé, j'en suis certain, qu'on en gardât la mémoire — *curam habe de bono nomine* — et qu'on s'inclinât pieusement aux noms de ceux qui furent, pendant six cents ans, les fidèles serviteurs du Pays.

A notre époque, où, trop souvent, le caractère s'abaisse et l'envie se dresse, beaucoup ne veulent rien connaître du passé pour n'avoir pas à l'honorer. Ayons l'esprit plus large et le cœur plus haut : la France, en vérité, ne date point de cent ans et, quels qu'aient été ses régimes politiques antérieurs, durant

des siècles il y naquit de bons Français fiers des Gloires nationales et loyalement dévoués à leur Patrie.

Les Nadaud furent de ceux-là.

Leur berceau est Limoges.

Le premier connu dans l'histoire et auquel ses descendants font remonter leur filiation authentiquement prouvée eut nom Jehan Nadault et vivait noblement en 1296.

Ajouterai-je que les Nadaud — *alias* Nadal, Natalis, Nadault, de Nadault — ont formé plusieurs branches dont les divers représentants sont qualifiés, dans les actes, possesseurs de nombreux fiefs et seigneurs des Tillettes, Champsac, Champdosc, Boisnoir, Les Escures, Péra, La Robière, Couts, en Marche et en Limousin ; -- Les Nouhères, Neuillac, Bellejoye, en Saintonge et Angoumois ; — Saint Sigismond, Sainte Lizaigne, Valette, en Berry ; — Saint Amand, Blonval, La Richeboudière, Boisdable, Xainton, Tangon, La Ronde, Chouppeau, en Aunis ; — Le Treil, Amonville, Les Islets, aux Colonies ; — La Bouhère, Saint Remy, Les Bordes, La Mairie, Les Berges, les Laumes, Buffon et Montbard, en Bourgogne.

On sait qu'avant leur fixation définitive dans chaque Maison, les armoiries ont été, quelques fois modifiées par leurs possesseurs ou par la volonté royale

et que les diverses branches adoptaient des brisures différentes pour l'écusson ancestral.

Il en fut ainsi chez les Nadaud qui blasonnèrent d'abord : « *D'or à trois pals de gueules au chef d'azur chargé de trois fers de lance d'argent posés en pal.* » Puis : « *D'azur à trois haches consulaires d'argent placées sur des faisceaux de verges d'or liées d'argent et posées 2 et 1.* » (1) Enfin, la branche aînée adopta définitivement les armoiries suivantes — qui furent, par conséquent, celles de notre chansonnier : « *De gueules au sautoir d'argent cantonné de quatre étoiles d'or.* » Supports : deux sauvages de carnation. Devise : *Tout vient de Dieu.*

BRANCHE AÎNÉE

Cela établi, revenons à l'ancêtre Jehan Nadaud, vivant, je l'ai dit, à la fin du treizième siècle (2).

Il eut un fils:

(1) Probablement un symbole des fonctions municipales remplies longtemps à Limoges par les Nadaud.

(2) Je me suis servi, pour établir la filiation des Nadaud, de la savante généalogie dressée par M. l'abbé Lecler, membre de la Société archéologique et historique du Limousin, et que M. Nadaud de Charvieux, chef actuel de la famille Nadaud, m'a recommandée « en pleine confiance ». Il en existe une autre dressée par M. Albrier mais qui offre quelques variantes ou dissemblances.

II. — Léonard Nadaud (vivant en 1350, mort âgé) d'où : 1) Martial — qui suit — 2) un fils, vicaire à Saint-Etienne de Limoges et 3) un fils, moine de Saint Martial ;

III. — Martial, conseiller à Limoges en 1405, mort quasi centenaire, père de : 1) Jehan — qui suit — ; 2) Jehan, prieur de Limoges en 1459 ; 3) Mathieu, auteur de la branche d'Angoumois ; 4) Urbain, auteur de la branche d'Aunis ;

IV. — Jehan, écuyer, capitaine, sert avec éclat dans les armées du Roi Charles VI, épouse Anne de Coustin du Mas Nadaud, dont Jehan — qui suit — e trois autres fils ;

V. — Jehan, consul de Limoges en 1489, homme remarquable par sa fermeté de caractère, sa profondeur d'esprit et sa science du droit ; il épouse, en 1477, Catherine Rivaut dont il a 1) Jacques — qui suit — 2) André ;

Ouvrons ici une parenrhèse.

Nous venons d'indiquer que Jehan Nadaud avait été consul de Limoges. Que faut-il entendre par là ?

Voici : En différentes provinces françaises les institutions franques et romaines s'étaient amalgamées, soit que les unes ou les autres eussent paru mieux convenir aux mœurs, au tempérament des habitants ; mais c'est surtout dans les régions inférieures à la

Loire que s'était conservé le plus profondément le souvenir de la législation romaine. Au treizième siècle en particulier, les juristes avaient beaucoup contribué à relever sa doctrine et à restaurer son enseignement. C'est ainsi que, grâce à leur influence, on vit se réorganiser, en différentes cités, — par exemple à Limoges — la curie romaine avec ses dignités consulaires. Les consuls étaient élus par le suffrage universel — déjà ! — des habitants de la cité et pris indistinctement dans la noblesse ou les familles d'ancienne bourgeoisie. Ils jouissaient d'un pouvoir très étendu comprenant l'autorité municipale, judiciaire et militaire ; leur juridiction s'étendait à une lieue hors les limites de la ville. Les insignes de leur dignité consistaient dans le glaive des hauts justiciers, la bannière aux armes de la ville et le sceau communal qu'aux cérémonies publiques on portait devant eux (1).

VI. — Jacques, consul en 1508 et une seconde fois en 1514, père de : 1) Pierre — qui suit — 2) Martial, répartiteur des tailles en 1517 ; 3) Joseph, conseiller

(1) Cf. *Histoire de la ville de Paris*, par Don Félibien ; *Paris*, par E. de Ménorval ; *Lettres sur l'histoire du Tiers Etat*, par A. Thierry ; *Le régime municipal romain en France du IVe au XIIIe siècle*, par Tailliar.

à Limoges en 1513 ; 4) Pierre ; 5) Jehan, conseiller à Limoges en 1530 ;

VII. — Pierre, bailli et gouverneur du château de Bort, pour la dame de Linars, en 1530, marié à Jeanne Loyse, dont :

VIII. — Pierre, conseiller à Limoges en 1530, collecteur en 1537, dont : 1) Jehan — qui suit — et 2) Jacques Nadaut de Sault, passé en Périgord ;

IX. — Jehan, conseiller à Limoges en 1536, répartiteur en 1542, dont : 1) Jehan — qui suit — et Jacob ;

X. — Jehan, conseiller en 1548, assesseur en 1554 (fonctions à peu près équivalentes aux précédentes), dont :

XI. — Jehan, conseiller du Roi, vice-sénéchal d'Agennois, Condommois et Gascogne, dont : 1) Martial — qui suit — 2) Jean, marié à Marine-Marie Jude ; 3) Michel, marié à Marie Boucherie ; 4) François, greffier de la sénéchaussée de Limoges ; 5) Charles ; 6) Blaise ; 7) Claude ; — ces trois derniers, passés dans la Marche ; 8) Gillette, mariée à Jacques Burson et 9) Edmée, religieuse de Saint Junien, morte en odeur de sainteté ;

XII. — Martial, écuyer, né en 1558, conseiller au Parlement de Bordeaux, mort en 1650, marié en 1618 à Marie Barbe Fitz Baring de Champdosc, dame d'honneur de la Reine Henriette de France, femme

de l'infortuné Charles Ier d'Angleterre, de laquelle il eut : 1) Pierre — qui suit — 2) Jehan, passé, vers 1650, à Montbard, en Bourgogne, accompagnant son cousin Jehan-Marc de Coustain du Mas Nadaud nommé abbé de Fontenay ; il s'y fixe et devient l'auteur de la branche des Nadaud de Bourgogne sur laquelle je reviendrai plus loin ; 3) Jacques, curé de Pageas ; 4) Léonarde, mariée à René Gaudilhaud, écuyer ;

XIII. — Pierre Nadault des Tillettes, consul de Limoges en 1656 ; il contribue à l'embellissement et à l'assainissement de la cité. Il a plusieurs enfants, dont :

XIV. — Joseph, conseiller du Roi, secrétaire greffier de Limoges, notaire royal en la chancellerie de Limoges, marié à Marie Collinet dont 1) Martial — qui suit — et 2) Pierre, greffier après son frère ;

XV. — Martial, secrétaire greffier de Limoges, marié à Anne André, d'où : 1) Philippe — qui suit — 2) Pierre, échevin à Limoges en 1775 et 1776 ; 3) Léonard, échevin à Limoges en 1777 et 1778 ; 4) Joseph, ordonné prêtre en 1736, curé de saint Léger la Montagne en Limousin, puis de Teysac en Périgord, archéologue et historien distingué, ami intime de Mgr du Coetlosquet, évêque de Limoges, auteur de nombreux ouvrages dont les plus appréciés sont : *Les Evêques de Limoges* ; *Chronologie des Papes et des Car-*

dinaux Limousins ; *Chronologie des Souverains et Seigneurs du Limousin ; Mémoires pour servir à l'histoire du diocèse de Limoges* ; *Histoire du Limousin* ; *Mémoires pour servir à l'histoire de l'abbaye de Grandmont* ; *Nobiliaire*, in-folio de plus de 2500 pages ; *Observations sur les bréviaires du diocèse de Limoges* ; etc... 5) Léonard, né en 1714, mort en 1764, moine jacobin, historien renommé comme son frère, auteur de l'*Inventaire raisonné des titres de l'Evêché de Limoges ;*

XVI. Philippe, échevin de Limoges en 1779, emprisonné au moment de la Révolution pour avoir trop hautement affirmé son aversion vis-à-vis le nouveau régime et son dévouement à la Monarchie, sauvé de la guillotine grâce au neuf thermidor. Il eut pour enfants : 1) Léonard — qui suit — 2) Jacques, secrétaire général adjoint à l'intendance du Limousin, ordonnateur des guerres à Tours, commissaire ordonnateur général (intendant général) à l'armée d'Italie en 1800, commissaire ordonnateur de la division militaire de Grenoble, mort dans cette ville en 1806, victime de son dévouement pendant une épidémie ; 3) Valérie, mariée à Martial du Boys de l'Auneau ; 4) Paule, mariée, en 1778, à J.-B. Paule du Boys, frère du précédent ; elle fut la grand'mère de la dernière marquise de La Rochejaquelein ;

XVII. — Léonard, né en 1759, capitaine de la garde

nationale en 1789, mort en 1799. Il avait épousé : A) en premières noces Sophie Sévenaud dont : 1) Jean-Baptiste — qui suit — 2) Philippine mariée d'abord à N. David puis à J. Guy, capitaine de cavalerie ; B) en secondes noces, en 1790, Rose Brunier (1767-1841), descendante de Jacques Brunier, chancelier d'Humbert, dauphin de Viennois, d'Abel Brunier, chirurgien du Roi Henri IV et d'un autre Brunier, médecin des enfants de France sous Louis XVI. De cette nouvelle union, naquirent : 1) Horace-Léon-Léonard — auquel je consacrerai plus loin un paragraphe spécial — 2) Juliette morte célibataire ; 3) Marguerite-Fanny, née en 1796, mariée en 1813 à Charles-Antoine Marbotin ;

XVIII. — Jean-Baptiste, né à Limoges, mort à Paris le 25 décembre 1848, fixé à Roubaix dont il fut conseiller municipal. A plusieurs reprises, il refusa la mairie que ses concitoyens lui offraient, sachant ne pouvoir confier à plus honnête, plus digne et plus expérimenté les affaires de la ville. Une fois, même, le conseil municipal, en entier, se transporta chez lui pour essayer une suprême tentative mais celle-ci échoua comme les autres devant la modestie et le désintéressement de Jean-Baptiste Nadaud. Quel exemple pour les si nombreux arrivistes de notre époque !

Jean-Baptiste fut Président de la Chambre consul-

tative des manufactures. Il épousa Caroline Chauwin d'où 1) Gustave, l'illustre poète et chansonnier dont j'ai entrepris de retracer la vie dans les pages qui vont suivre ; 2) Anaïs, née en 1821, mariée à Henri Wacrenier, veuve sans enfant, vivant toujours à Roubaix et dont la verte vieillesse, l'inlassable activité, les qualités de cœur, la bonté indulgente et l'extraordinaire conservation des facultés intellectuelles font l'admiration et commandent le respect chez tous ceux qui ont eu, comme moi, l'honneur de l'approcher ; 3) Caroline, née en 1822, décédée en 1897, et dont le charme, la bonté, le talent, la voix magnifique ont laissé un souvenir ineffaçable ; mariée en 1844 à Edouard Vauzelle, elle a eu un fils, Gustave, filleul du poète, non marié, et une fille, veuve sans enfants de M. Armand Masson, tous deux fixés à Roubaix.

XVII. A. — Ainsi qu'on l'a vu, Léonard Nadaud, de son premier mariage avec Sophie Sévenaud, n'eut qu'un fils, Jean-Baptiste, père à son tour d'un seul fils, le chansonnier-poète, mort célibataire. De son second mariage avec Rose Brunier, Léonard eut un autre fils, Léon-Léonard, né à Limoges le 12 mars 1794. Celui-ci allait tenir une place considérable dans cette belle magistrature de la Restauration et de Louis-Philippe où, religieux observateur des grandes

traditions léguées par les d'Aguesseau, Lamoignon, Talon et Molé, l'ordre judiciaire se piquait encore d'indépendance envers le Pouvoir et rendait des arrêts qui n'étaient points des services.

Horace-Léon-Léonard, après avoir fait de brillantes études à Limoges, y devint avocat, puis, en 1817, il entrait dans la magistrature comme substitut à Saint-Brieuc ; en 1819, il passait à Rennes où il devint successivement substitut du Procureur général en 1823 et avocat général en 1827. Ces importantes fonctions, remplies avec zèle et intelligence, ne lui suffisaient pas cependant : en 1823, il écrivit, dans le *Lycée armoricain*, une série de « Lettres sur la Bretagne » fort appréciées ; trois ans après, il collaborait au *Breton*, de Nantes et, en 1828, il faisait paraître un « Mémoire sur les terres vaines et vagues et les biens communaux, en particulier sur les propriétés de cette nature situées dans l'ancienne province de Bretagne » remarquable travail que l'Académie de Mâcon couronnait d'une médaille d'or. En 1829, L. Nadaud était envoyé comme avocat général à Lyon où il devait rester neuf ans et montrer une grande énergie lors des émeutes de 1834. Nous le voyons ensuite procureur général à Montpellier en 1838, procureur général à Grenoble l'année suivante, enfin, premier président à la même cour en 1843. Deux ans après,

ses nouveaux concitoyens lui offraient le mandat de conseiller général de l'Isère, mais, quand arriva la Révolution de 1848, il résigna ses doubles fonctions. Après un court séjour à Lyon, il se retira dans sa terre de Charvieux (Isère) où il mourut le 30 avril 1867. Ajoutons qu'il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1833 et promu officier dix ans après. Les amis du gouvernement avancent plus vite aujourd'hui !

M. L. Nadaud s'était marié, en 1835, avec Philippine Nugue, veuve de M. Chenevaz, premier président à Grenoble et député de l'Isère ; elle mourut deux ans avant son mari. De cette uniont vint un fils unique.

XVII. B. — Antoine-Léonard-Marie-Théodore Nadaud de Charvieux, né le 17 septembre 1836, engagé, pendant la guerre dans l'escadron des « Eclaireurs Franchetti » qui servit si brillamment au siège de Paris. louvetier de l'arrondissement de Vienne (Isère), marié en 1862, à Marie Petiot, fille d'Adolphe Petiot, maire de Louhans, conseiller général de Saône-et-Loire. De cette union sont issus : 1) André-Louis-Joseph-Philippe-Léonard, né en 1864, ancien sous-officier au 19e Chasseurs à cheval, qui a quitté l'armée malgré les vives sollicitations de ses chefs dont il était très apprécié et a pris la direction d'une importante maison

de commission rue d'Aboukir à Paris ; 2) André-Léonard, né en 1872, officier au 2e cuirassiers, plein d'avenir et cavalier hors ligne — les habitués du Concours Hippique de Paris qui ont applaudi si souvent ses prouesses équestres en savent quelque chose — en même temps qu'adonné, comme ses ancêtres, aux choses de l'esprit car il a écrit un manuel pratique et intéressant relatif à une question particulière de sa profession ; 3) Paule-Marie-Claire, née en 1863, mariée à Emilien Bidault, ancien notaire à Louhans et grand propriétaire terrien, d'où a) Jacques et b) Denise ; 4) Marie-Marguerite-Thérèse, née en 1868, mariée au docteur Bollet, maire de Trévoux, conseiller général et député de l'Ain, chevalier de la légion d'honneur, d'où : a) Donat, b) André, c) Paule, d) Marcel, — ce dernier, mort en bas âge.

Branche de Bourgogne

XIII *bis*. — Jehan, second fils de Martial, passe, vers 1630, nous l'avons dit, à Montbard, en Bourgogne, y accompagnant son cousin Jehan-Marc de Coustain du Mas Nadaud nommé abbé de Fontenay. Il y épouse Edme-Esprit de laquelle il a : 1) Jehan — qui suit — 2) Françoise (1661-1772), mariée à V. de La Forest, morte à cent onze ans ; 3) Edmée-Ursuline

(1664-1773), morte à cent neuf ans, et sept autres enfants.

XIV *bis*. — Jehan, né en 1672, mort en 1712, marié à Jeanne Colas d'où sept enfants parmi lesquels 1) Jehan — qui suit — 2) Antoinette, née en 1709, morte en 1770, mariée en 1732 à François Benjamin Le Clerc de Buffon, né en 1683, conseiller du Roi, président du grenier à sel, commissaire général des Maréchaussées de France, conseiller au Parlement de Bourgogne, mort en 1775. Il avait épousé, en premières noces, Christine Morlin de laquelle il avait eu un fils, Georges-Louis (1707-1788), père lui-même, de l'immortel naturaliste ; celui-ci n'eut qu'une fille et un fils, lequel fut guillotiné sous la Révolution et dont la veuve, née Daubenton, testa en faveur des petits neveux de son mari, Alexandre-Henri Nadaud et Renee-Louise-Betzy Nadaud (voir aux paragraphes XVIII et XIX) Du mariage d'Antoinette Nadaud avec François Le Clerc de Buffon, vinrent un fils, le chevalier de Buffon, décédé célibataire, et une fille, Catherine-Antoinette, mariée à son cousin, Benjamin-Edme Nadaud, que l'on trouvera plus loin (paragraphe XVI bis).

XV *bis*. — Jehan, né en 1701, mort en 1779, avocat général au Parlement et à la Cour des Comptes de Bourgogne, premier professeur de son neveu, le grand Buffon, qu'il aida dans son *Histoires des minéraux* ; il

a laissé divers ouvrages soit imprimés, soit manuscrits ; il avait épousé Jeanne-Louise de Rivière dont il eut trois fils : deux morts jeunes et Benjamin-Edme qui suit :

XVI *bis*. — Benjamin-Edme, né en 1748, conseiller au Parlement de Bourgogne, mort en 1804, marié en 1770 à sa cousine germaine Catherine-Antoinette Le Clerc de Buffon, demi sœur du grand Buffon, (cité au paragraphe XIV.) Femme d'une culture profonde et d'une rare intelligence, elle aurait, prétend la tradition, rédigé deux ou trois chapitres pour l'*Histoire naturelle* de son frère ; elle mourut en 1832. De ce mariage ; 1) Benjamin — qui suit — 2 Jean-Benjamin-Antoine-François, abbé de la Sainte-Chapelle de Dijon, tué au combat de Fougères pendant les guerres de Bretagne et Vendée ; et 3 Jeanne-Louise-Antoinette-Pierrette-Sophie, mariée d'abord à M. de Mongis puis au colonel Guiod et, en troisièmes noces, au commandant Coulon.

XVII *bis*. — Benjamin François-Georges-Alexandre, né en 1780, mort en 1866, marié à Agathe-Charlotte Petit de Cruzil, dont : 1) Benjamin — qui suit — 2) et Agathe-Henriette-Joséphine née en 1800, mariée à M. Fleury de Vergoncey.

XVIII *bis*. — Benjamin, né en 1804, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, chef de division au Ministère

des Travaux Publics, professeur à l'Ecole des Ponts et Chaussées, auteur de plusieurs ouvrages spéciaux, principalement relatifs à l'hydraulique agricole, et auteur d'intéressantes découvertes scientifiques en ces matières. Il épousa, en premières noces, le 18 janvier 1830, Louise-Stéphanie-Napoléone de Boucheporn, fille du baron de Boucheporn, chambellan de la Reine Hortense et dernier préfet du Palais du Roi Louis de Hollande, morte en 1847 ; en secondes noces, le 24 février 1859, Henriette-Elisabeth du Chesne de Bressy ; du premier mariage sont issus : 1) Alexandre-Henry — qui suit — 2) Renée-Louise Betzy mariée à Honoré-Aloys-Peting de Vaulgrenant ; 3) Jean-Louis mort en bas âge.

XIX *bis*. — Alexandre-Henri Nadaud de Buffon (1), né en 1831, avocat général et président de chambre honoraire à la cour d'appel de Rennes, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de nombreux

(1). Par ordonnance royale de 1835, Benjamin Nadaud fut autorisé à relever le nom de Buffon, éteint comme je l'ai dit, dont il était le seul héritier par sa grand'mère paternelle (voir les paragraphes XIV et XVI). L'arrêt était ainsi formulé : « M. Benjamin Nadaud, né le 2 février 1804 à Montbard (Côte-« d'Or), ingénieur des Ponts et Chaussées, demeurant à Chau-« mont (Haute-Marne) est autorisé à ajouter à son nom celui « de Buffon qui est celui de son grand oncle paternel ». Il était ainsi légalement substitué aux nom, titres et armes des Leclerc de Buffon

ouvrages, fondateur de la Société des Hospitaliers Sauveteurs bretons, décoré à seize ans et demie pour avoir défendu vaillamment la cause de l'ordre en 1848 contre les émeutiers et avoir, à cette occasion, reçu trois blessures, mort en 1890. Vers la fin de sa vie, il était devenu aveugle (5). On lui doit plusieurs ouvrages sur le droit et sur Buffon, son ancêtre, entre autres une *Vie de Buffon*; la *Correspondance inédite de Buffon*; *Buffon, sa famille, ses collaborateurs et ses familiers*, etc.

(5). Dans ses *Calendriers d'un Bourgeois du quartier latin* (2e série — 1888-1900), M. Henri Dabot écrit à la date du 6 janvier 1890 : « Mort de mon ancien camarade Nadaud de Buf- « fon, arrière petit neveu du naturaliste, filleul de la Reine « Hortense, ancien avocat général à Rennes. Il était devenu « aveugle. Je l'ai beaucoup connu pendant mes études : J'allais « souvent chez lui pour préparer mes examens de droit. Il « avait un grand appartement de garçon magnifiquement « décoré des souvenirs de sa famille. Depuis qu'il était devenu « aveugle il s'occupait de la Société des Sauveteurs bretons. Il « revint à Paris et se fit inscrire au barreau. Il se présenta un « jour à la première chambre du Tribunal pour y plaider en « faveur d'un malheureux. Je me trouvais par hasard à cette « Chambre ; je m'approchai de lui et lui dis un seul mot. « Immédiatement il me reconnut et me serra affectueusement « les mains. Chacun, magistrats et avocats, était stupéfait de « voir ce grand bel homme distingué, décoré de la Légion « d'honneur et aveugle. On s'empressa autour de moi et je fis « connaître aux avocats, au greffier et, par transmission, à « Messieurs du Tribunal que c'était M. Nadaud de Buffon, « ancien avocat général à Rennes. Après cette affaire, il ne « reparut guère au Palais. C'était matériellement impossible, « pour un aveugle, de se diriger dans ce dédale de Chambres « que, voyant, il n'avait pas fréquentées ».

Il avait épousé, en 1864, Marie-Berthe-Adélaïde de la Salle dont il eut, outre un fils et trois filles décédés en bas âge : 1° Edmée-Françoise-Nadille de Buffon née en 1870, élève de Chapu, et d'Eugène Guillaume, statuaire de talent, mariée en 1891 à Emile Holdy, dont une fille née en 1892 ; 2° Yvonne, née en 1874 ; 3° Edmée, née en 1879, violoncelliste connue, 1er prix du Conservatoire, compositeur de musique, mariée en 1902 à Gaston Leroy, chef d'orchestre et compositeur de musique, duquel mariage trois fils, Robert, Georges et Yvon nés en 1903, 1904, 1906.

Par suite, le nom de Buffon est éteint pour la seconde fois, quant aux mâles, et, celle là, définitivement.

BRANCHES DIVERSES

La branche aînée et la branche de Bourgogne constituent les deux plus importants rameaux de l'arbre généalogique des Nadaud. Cette ancienne et puissante maison forma en outre diverses autres branches en Angoumois, Aunis, Berry, dans la Marche, en Saintonge et même dans les îles de l'océan, mais l'éloignement des distances et de la parenté relâcha les liens de ces diverses familles au point qu'il est très difficile d'étudier leurs généalogies

multiples et dispersées. Elles n'ont au surplus qu'un intérêt fort relatif, eu égard à l'objet immédiat de cette étude, et je ne m'étendrai pas davantage sur cette partie un peu aride de mon travail, aimant mieux faire connaître immédiatement à mes lecteurs la vie du grand poète Gustave Nadaud.

CHAPITRE II

DE 1820 A 1870

L'Enfance de Gustave Nadaud. — Le Collège. — Nadaud commerçant. — La première chanson. — L'oiseau prend son vol. — Pandore. — L'invité malgré lui. — Fêté et loué partout.

Gustave Nadaud, fils de Jean-Baptiste Nadaud et de Caroline Chauwin, naquit à Roubaix le 20 février 1820.

Tout d'abord, il reçut, dans sa ville natale, une solide instruction primaire ; puis, ses parents estimèrent, avec raison, que l'éducation dans un grand établissement parisien, avec la vie en commun, l'émulation des études et l'assurance d'un enseignement supérieur, serait manifestement utile à la formation de son caractère aussi bien qu'au développe-

ment de ses forces physiques et à la culture de son esprit.

L'enfant fut donc envoyé au Collège Rollin, dirigé par M. Defauconpret (1); on était en 1832; il avait douze ans.

Une lettre qu'il écrivait à ses parents, le 19 octobre 1833, nous indique le réglement de vie qu'on suivait alors en cette maison.

Lever à 5 h. 1/2. — Etude de 5 h. 3/4 à 7 h. 1/2. — Déjeuner et récréation de 7 h. 1/2 à 8 h. — Classe de 8 h. à 10 h. — Récréation de 10 h. à 10 h. 1/4. — Etude de 10 h. 1/4 à midi 1/2. — Déjeuner à midi 1/2 — Récréation de 1 h. à 2 h. — Classe de 2 h. à 4 h. 1/2. — Goûter de 4 h. 1/2 à 5 h. 1/4. — Etude de 5 h. 1/4 à 8. h. — Souper et coucher.

J'ignore si ces habitudes continuent à être suivies dans l'Université, mais lorsque j'étais moi-même au collège, il y a quelque trente ans, nos heures de lever, de classe, d'étude et de récréation étaient les mêmes exactement; seuls les repas se trouvaient un peu avancés.

Peu de jours après la lettre à laquelle je viens d'emprunter ces détails, Gustave en adressait une autre à son père et je la veux citer en entier parce qu'elle

(1). Fils du célèbre traducteur de Walter Scott.

indique, à un âge aussi peu élevé — treize ans! — une maturité d'esprit fort rare jointe à une volonté très arrêtée avec un style déjà bien formé. L'on n'y peut reprocher qu'une absence presque totale de ponctuation :

« Cher papa

« Je me vois dans l'obligation (obligation qui me fait beaucoup de plaisir puisqu'elle me donne l'occasion de converser avec toi) de répondre à la lettre que tu m'écrivis quand j'étais encore à l'hôtel et qui est datée du 4 octobre. Tu t'étonnes de ce que je n'aie pas eu beaucoup de plaisir en voyant le Louvre mais en regardant cet édifice je n'avais pas fait attention aux événemens historiques dont il fut le théâtre. Tu ne tiens pas à ce que j'apprenne le grec mais il fait partie de l'instruction. C'est du grec que sont formés les nouveaux mots de notre langue d'ailleurs sans grec on ne peut pas aller au concours général. Je vais incessamment apprendre l'anglais qui fait aussi partie de l'éducation. Quant à la poudre éternutatoire dont tu me parles je n'en ai pas besoin et j'espère par ma ferme volonté me corriger d'un défaut dont je vois toute la laideur. j'espère être dans un an

ce que tu désires et je crois que tu seras toujours à l'avenir content de

« Ton tout dévoué fils »
G. NADAUD

P. S. Je suis allé dimanche au musée du Louvre que j'ai trouvé magnifique. »

Gustave Nadaud se montra un excellent élève, appliqué, studieux, d'une conduite parfaite et le succès récompensa, chaque année, ses efforts.

Nous en trouvons la preuve dans une demi-douzaine de « bulletins » que sa famille a conservés.

En voici un du 1er juillet 1835 :

Leçons	—	Bien
Devoirs	—	Bien
Histoire	—	Très bien
Arithmétique	—	Très bien
Dessin	—	Très bien
Piano	—	Bien

Places : version latine, 2e ; Examens, 1er

Conduite	—	Très bonne.

Observations : « Nous ne pouvons rien ajouter aux excellentes notes qu'a méritées M. Nadaud. Il apporte la même application à tout ce qu'on lui enseigne et réussit également bien en tout. Cet enfant donne les plus grandes espérances. »

DEFAUCOMPRET.

Gustave Nadaud avait alors quinze ans. Peut-on concevoir un jugement plus flatteur émanant du chef suprême du collège Rollin ?

Le 1er janvier 1836, les notes sont toujours bonnes ; les places sont : 1er en version grecque, 4e en thème grec, 1er en vers latins. Et le proviseur met en *Observations* : — « Nous ferons remarquer que ces notes de quatre professeurs différents présentent un ensemble très satisfaisant. »

Trois mois après, mérite et succès égaux : 4e en version grecque ; 1er en thème grec ; 3e en vers latins. *Observations* : « Il travaille avec ardeur et émulation ».

Nous voici au 1er avril 1838 et à la fin des études. L'écolier est 3e en version latine, 2e en version grecque, 6e en analyse littéraire, 3e en discours latin. Piquant détail, quand on sait quelle fut ensuite la carrière poétique et musicale de Nadaud, le professeur de musique émet ce jugement : « Plus de goût pour le chant que pour le piano. » Or, on sait que le poète *chantait* peu mais *disait* principalement, — et avec quel art consommé !

Enfin, donnons le dernier bulletin précédant le départ définitif :

Leçons	—	Bien
Devoirs	—	Bien

Histoire	—	Travail et zèle
Musique	—	Très bien
Escrime	—	Très bien
Conduite	—	Bonne

Places : Discours français, 5e. Histoire, 2e. Version latine, 2e. Version grecque, 2e. Discours latin, 2e.

Observations : « De l'imagination et de l'esprit. Il abuse un peu de sa facilité. Son jugement n'est pas encore mûr. »

DEFAUCOMPRET.

En somme, on le voit, Gustave Nadaud fut, au Collège, un brillant sujet, il promettait déjà ce qu'il a donné par la suite.

Ajouterai-je que, dès son enfance, il aima la poésie et que, plus d'une fois, au collège, il préféra, pendant les récréations, la lecture d'une page de Racine aux jeux les plus en faveur.

Voilà donc Nadaud sorti de pension. A quoi ses parents vont-ils le destiner ? A continuer leur industrie, comme on pense, et, plus tard, à diriger, à son tour, leur maison de commerce.

Ayant terminé ses études littéraires, il va donc en commencer d'autres sur le terrain commercial et il entre à la succursale parisienne de la maison paternelle, place des Victoires,

Mais si sa bonne volonté était absolue, les dispositions lui faisaient complètement défaut : il avait la vocation d'un Bérenger, non point celle d'un Boucicaut. Aussi, ne tarda-t-il point à devenir, suivant l'expression de Charles Monselet, dans ses *Petits Mémoires littéraires*, « apostat de la tenue des livres et déserteur des étoffes de Roubaix. »

Déjà le démon poétique le tentait à chaque heure ; incapable de résister à la Muse, il n'avait pas de plus doux passe-temps que de faire des vers et si on lui eut alors demandé quel était son plaisir favori, à coup sûr il eut répondu, avec Cyrano :

.... Lorsque j'ai fait un vers et que je l'aime,
Je me le paye en me le chantant à moi-même.

La passion était si forte qu'elle laissait partout des traces, même sur les factures qu'on lui confiait et qu'il remplissait de ses imaginations poétiques — j'en ai pu juger de mes yeux — peut-être même, ô profanation ! sur le Grand Livre, mais, cela, je n'ai pu le constater, je l'avoue.

Vers sa dix-huitième année, il avait rimé déjà, sous le titre *Volupté*, certains vers chauds et passionnés qui lui attirèrent une sévère admonestation paternelle ; mais le démon poétique était déchaîné : rien, désormais ne pouvait plus l'arrêter.

Néanmoins, changer le passe-temps en véritable profession n'était pas une petite affaire et la chose méritait qu'on y réfléchît mûrement.

Nadaud ne jeta point immédiatement ses draps et tissus aux orties ; il tâcha, durant quelques années, de mener de front le commerce de la laine et celui des Muses.

C'est vers ce moment, 1842 ou 1843, qu'il écrivit sa chanson devenue si rapidement populaire sur les *Reines de Mabille :*

Pomaré, Maria
Mogador et Clara,
A mes yeux enchantés
Apparaissez, chastes divinités.

On la chantait partout, sur un air alors en vogue — *Antiquaire savant* —, sans en connaître l'auteur. Il s'en répandit une foule de copies bientôt dénaturées et avec des coquilles ridicules, comme celle-ci : au lieu de

Portant *avec grâce et talent*
Un pantalon qui, dimanche, était blanc.

on écrivait et l'on chantait

Portant, *avec grâce étalant*
Un pantalon qui, dimanche, était blanc.

et tout à l'avenant.

Aussi, Nadaud fut-il contraint un beau jour d'avouer sa paternité et d'en confier le produit à l'éditeur Lharchevêque.

Des héroïnes mabillaises chantées par Nadaud, une seule fut, paraît-il, connue de lui : Claire Fontaine ou Clara, les autres il les célébra... sur leur renommée.

Toutefois, un soir, au Prado, l'une de ces étoiles du cancan, nommée Louise la Balocheuse, l'aborda et le querella de ce qu'il avait oublié d'accrocher son nom dans la galerie de ces joyeux tableaux. Nadaud lui donna satisfaction sur l'heure en rimant le couplet suivant demeuré d'ailleurs inédit :

Pardon, pardon, Louise, ô Balocheuse,
Je t'oubliais, toi, tes trente printemps,
Ton nez hardi, ta bouche aventureuse
Et tes amis plus nombreux... que tes dents.
Pince avec agrément
Ce valeureux cancan
Dont l'élan infernal
Fait frissonner jusqu'au municipal.

Est-ce à dire que Nadaud ait été un pilier de brasseries, un assidu compagnon de Rodolphe, Marcel, Colline et Schaunard, les héros de la *Vie de Bohême ?* Point du tout. Si le sujet tentait son imagination, les mœurs du lieu séduisaient moins son goût d'existence régulière et d'habitudes ordonnées

« Beaucoup de personnes, écrit-il dans les Commentaires inédits de ses chansons, sont convaincues que j'ai habité, comme étudiant, le quartier latin. Non ! J'étais né dans le commerce et c'est pour le commerce que j'ai habité Paris, place des Victoires, dès 1840... Je n'ai jamais vécu de ce qu'on appelle la vie d'étudiant. J'ai peu fréquenté les bals du temps, et si j'ai chanté l'*Etudiant* — je crois avoir été le premier à employer ce mot — c'était bien plutôt par ouï dire que par une pratique personnelle. »

Mais tandis que Nadaud cherchait encore sa voie, l'orage commençait de grandir à l'horizon politique et la Révolution de 1848, qui renversa un trône, vit aussi la fin d'un honnête commerçant. Il est vrai qu'elle donna l'essor à un poète. C'était tout bénéfice pour la gloire des lettres françaises !

« Après la Révolution de 1848 qui avait bouleversé le commerce français, écrivait un jour Nadaud à son ami Chebroux, j'ai quitté les affaires, abandonnant la maison à mon associé et me lançant dans la chanson comme un oiseau étourdi. Je pris un loyer de 250 francs. Les premiers 3.000 france que je recueillis me vinrent de l'éditeur Viellot, puis je fis, avec la maison Heugel, un traité qui dura vingt ans à 6.000 francs par ans. C'était le beau temps de la chanson : Ici vient se placer l'histoire de l'indemnité de douze,

puis de quinze cents francs qui fut demandée pour moi par Madame la Princesse Mathilde pour des opérettes qui furent représentées chez elle, dans les grands salons de Paris et qui eurent un vif succès. Ceci remonte aux années 1856-57.

« Comment j'ai pu vivre pendant ce temps, fréquentant les salons parisiens sans accepter un centime ? Il faut être pauvre pour le savoir. »

Voilà donc Nadaud, poète et chansonnier. Le succès lui vint presque immédiat et pour ne plus jamais l'abandonner.

Dès 1851, sa réputation est assez consacrée, son talent suffisamment affirmé pour que Rachel, l'incomparable tragédienne, lui envoie ce billet :

« Mon cher Monsieur Nadaud,

« Voilà que je vais quitter Paris pour un bien long temps, mais, loin de la France comme à Paris, je n'oublierai jamais vos charmantes chansons et la bonne grâce avec laquelle vous les chantiez.

« Je laisse un petit souvenir à chacun de mes amis, je vous crois assez du nombre pour faire bon accueil à la petite épingle qui doit vous attacher à moi.

RACHEL (1)

(1). Elisabeth-Rachel Félix, née à Aarau (Suisse), le 28 février 1821 ; elle chanta tout d'abord dans les rues en s'accompagnant sur la guitare puis entra à l'école de musique de Choron, passa

« Paris le 22 mai 1851. »

A cette date, au surplus, le premier volume de Nadaud était déjà publié, feuilleté par tous les doigts, louangé par les plus grands esprits.

C'est ainsi qu'à la date du 15 août 1849, Théodore de Banville écrivait dans l'*Illustration* :

« ... Je salue avec une grande joie ce jeune et nouveau poète qui nous arrive avec ses chansons nouvelles car il est de ceux qui ne veulent pas en savoir plus long que le printemps fleuri, le ruisseau qui murmure et la première belle fille qui passe... Il y a dans ces vers toute la sincérité qu'il faut pour faire un poète... Ce n'est pas là la versification habile et brillante de Brizeux ou de Théophile Gautier ; mais enfin, il y a, dans ces ébauches, ce qui vaut presque mieux, comme un vague reflet de l'âme de Ronsard. »

La même année (3 décembre) c'est le tour de Théophile Gautier qui fait dans la *Presse*, un spirituel éloge de son jeune confrère.

ensuite à l'école de déclamation de Saint-Aulaire, de là au Conservatoire et débuta au Gymnase le 4 avril 1837 dans la *Vendéenne* ; elle reçut alors des leçons de Samson et débuta à la Comédie Française le 12 juin 1838 dans la Camille des *Horaces*. On connaît ses démêlés avec son théâtre, sa soif de l'or, ses tournées, sa vie agitée. Elle mourut au Cannet le 4 janvier 1858.

Enfin, en 1851 (4 février), Laurent Pichat (1), un des meilleurs amis de Nadaud et dont une gentille rue parisienne, contigüe à l'avenue du Bois de Boulogne, rappelle la mémoire, écrivait dans le *Propagateur de l'Aube* (4 février 1851) :

(1). Laurent Pichat naquit à Paris en 1823. En sortant du collège et comme il était à son aise, il fit, avec son ami Chevreau, un voyage en Italie, en Grèce, en Egypte et en Syrie. A leur retour, ils publièrent en commun et sous le titre *Voyageuses* (1844) un récit de leurs excursions. Trois ans après, Laurent Pichat donnait un recueil de Poésies sociales : *Libres paroles*, puis en 1850, sa *Chronique rimée* (sur les paysans). En 1853, il devint propriétaire et principal rédacteur de la *Revue de Paris* (supprimée en 1858) ; il collabora au *Propagateur de l'Aube*, à la *Cloche* de Louis Ulbach, à la *Correspondance littéraire*, au *Phare de la Loire*, etc... Il fut nommé représentant du département de la Seine en 1871 et siégea à l'extrême gauche ; entre temps il publiait *Cartes sur table* (1855), la *Païenne* (1857), la *Sibylle* (1859), *Gaston* (1860), les *Poètes de combat* (1862), *Commentaires de la vie* (1868), *Avant le jour* (1869). En 1875, il était nommé sénateur inamovible ; en 1880, il donnait son dernier ouvrage, les *Réveils* et il mourait en juin 1886.

Au sujet de Laurent Pichat, Nadaud raconte cette anecdote dans ses Commentaires inédits :

« Laurent Pichat avait acheté à Beuzeval une petite maison où, jusqu'en 1870, j'allais, tous les ans, passer une quinzaine de jours. Laurent Pichat a été l'un de mes plus fidèles amis. Jamais on n'a vu natures, opinions, sensations, goûts, caractères, esprits et estomacs plus dissemblables que les nôtres. C'est peut être ce qui nous unissait. On s'entend mieux avec l'hérétique qu'avec le schismatique. Un nommé M... fonda une *Banque démocratique* (!!!) et voulut publier un immense ouvrage qui devait s'appeler : *Encyclopédie générale du XIX*e *siècle*. Les écrivains devaient souscrire des actions de 500 francs,

« Nadaud a toutes les qualités du genre qu'il a choisi : de la gaité qui va très volontiers, et sans devenir commune, jusqu'à la gaudriole ; un élan lyrique que l'auteur sait très bien pousser jusqu'à l'ode. Qu'on ajoute à cela un heureux talent de compositeur, ce qui ne gâte rien, une forme toujours rare et distinguée, ce qui ne messied pas, même aux plus légères compositions, et nous aurons le signalement complet du chansonnier. »

Encore que le proverbe : nul n'est prophète en son pays, apparaisse comme une vérité constante, la renommée de Gustave Nadaud franchit rapidement les murs élevés peu d'années auparavant par M. Thiers et s'envola jusque dans le nord de la France où les concitoyens du poète se sentirent fiers de lui.

mais, au lieu de payer en argent, ils libéraient leurs actions en copie. Il fallait de l'argent. M... jeta les yeux sur les plus riches de la bande. Il n'y en avait qu'un. Il prit le nom de Pichat en lui faisant croire qu'il n'avait aucune avance à faire mais, de fait, ils étaient bien liés solidairement. J'allai voir la sœur de mon ami, Mme Beaujan, et lui fis observer que son frère pouvait être entraîné plus loin qu'ils ne croyaient. J'allai aux renseignements sur ce M..., dont le nom ne m'allait pas, et je les reçus tels que je revins, tout effaré, trouver Mme Beaujan et lui dis qu'il fallait, à tout prix, retirer de cette affaire le nom de Laurent Pichat. M... y consentit moyennant une somme de 25 à 30 mille francs et la fortune de mon ami fut sauvée : M... faisait, quelque temps après, une affreuse banqueroute. »

J'en trouve la preuve dans cette lettre du chansonnier lillois bien connu, Desrousseaux (1), écrite le 28 janvier 1852 :

« Monsieur et spirituel collègue,

« Depuis que j'ai eu le plaisir de lire vos charmantes chansons, j''ai bien des fois désiré vous faire savoir l'impression qu'elles m'ont fait éprouver et combien j'étais heureux de voir en vous le digne émule de Désaugiers, de joyeuse mémoire ; je voulais vous dire ce que tous ceux qui les ont lues répètent : que vous êtes actuellement le régénérateur de la chanson proprement dite, car l'inimitable Béranger et P. Dupont pourraient revendiquer un tout autre titre pour leurs œuvres. Oui, Monsieur, votre muse nous a rendu, sous une forme plus gracieuse encore, ces refrains entraînants, ces couplets naïfs ou mordants que chantaient nos pères, le dos au feu le ventre à table, et que répétaient en chœur les familles réjouies ; par vous, la chanson est redevenue ce qu'elle fut jadis, la reine des desserts ;.... continuez à marcher

(1). Alexandre Desrousseaux né à Lille le 1er juin 1820. Il était fils d'un ouvrier passementier. Il fit ses études musicales au Conservatoire de Lille, entra dans l'administration municipale et prit sa retraite comme directeur de l'octroi. Il a publié des *Chansons et Pasquilles lilloises*, *Sous les saules*, des almanachs, chantant les mœurs de la Flandre française et fut rédacteur en chef de l'*Epargne du travail.*

dans la riante voie que vous vous êtes tracée et vous laisserez un nom aimé des amis de la douce poésie et de la franche gaité. »

Et, puisque nous avons, un instant, quitté la Capitale pour les plaines flamandes où Nadaud vit le jour, n'y retournons point avant d'avoir noté cette petite anecdote empruntée aux Commentaires inédits du poète :

« Au commencement de l'Empire, quelques amis de Roubaix m'offrirent un banquet à *Ma Campagne* (cabaret avec jardin alors en vogue à Roubaix). L'administration fit savoir que le cabaret devrait être fermé à dix heures. Le moment venu, il y eut quelque résistance. On alla passer le reste de la soirée dans un café mais les banqueteurs y furent poursuivis par la garde et passèrent même devant le tribunal de simple police. »

Qui jettera la première pierre à ces jeunes gens? Ils s'amusaient ; c'était de leur âge et la société ne s'en portait pas plus mal, le soleil n'en cachait point un visage scandalisé.

L'Empire était alors à son aurore, les fêtes se succédaient parmi le rire ou l'insouciance et, dans tous les salons, on aimait chanter.

C'est à ce moment que parut la chanson de Nadaud demeurée la plus populaire entre toutes ses productions : *Pandore* ou *Les deux Gendarmes*.

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier ;
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore :
— « Le temps est beau pour la saison ! »
— « Brigadier, répondit Pandore,
« Brigadier, vous avez raison. »

. . . .

— « Ah ! c'est un métier difficile,
« Garantir la propriété,
« Défendre les champs et la ville
« Du vol et de l'impiété ; »
. . . .

« Il me souvient de ma jeunesse ;
« Le temps passé ne revient pas.
» J'avais une folle maîtresse
« Pleine de mérite et d'appas.
« Mais le cœur... pourquoi ? Je l'ignore
« Aime à changer de garnison.

« La gloire, c'est une couronne
« Faite de rose et de laurier.
« J'ai servi Vénus et Bellone,
« Je suis époux et brigadier
« Mais je poursuis ce météore
« Qui, vers Colchos guidait Jason. »

Puis ils rêvèrent en silence,
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence ;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais, quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son :
— « Brigadier, répondait Pandore,
« Brigadier, vous avez raison. »

Le poète nous apprend, dans ses Commentaires inédits, qu'il composa cette amusante fantaisie le 9 septembre 1852, entre Paris et Lyon. Heureux voyage nous écrierons-nous !

« Il fallait entendre Nadaud, dit M. H. Masquelier, (1) chanter lui-même cette malicieuse chanson de mœurs : il mettait dans certaines intonations une expression si fine, si pittoresque, il avait des gestes et un jeu de physionomie s'adaptant si bien à la pensée qu'aucune nuance de l'ironie du morceau n'échappait à l'auditeur. On se tordait littéralement lorsque par exemple on entendait Nadaud détailler ce vers

« **Le temps est beau pour la saison**

« L'inénarrable contraste entre la banalité de la réflexion du brigadier et la solennité sentencieuse autant que militaire du débit était d'un effet irrésistible. »

Ce petit chef-d'œuvre d'humour et de gaie plaisanterie ne fut point universellement goûté malgré, ou plutôt, à cause de sa vogue. L'autorité traduisit l'auteur devant la justice, mais celle-ci — heureusement pour la renommée du bon sens français — n'hésita point à l'acquitter.

(1) Les Contemporains — Biographie de Nadaud — p. 6.

Peu après, Nadaud se trouvait, dans le salon de la Princesse Mathilde, en présence de Napoléon III. L'Empereur s'empressa de demander *Pandore* au plaisant chansonnier. Mais celui-ci se tira spirituellement du mauvais pas en répondant :

— « Sire, impossible à mon vif regret. Cette chanson est interdite et *je l'ai oubliée*.

Le Souverain néanmoins insista ; Nadaud fut contraint de céder. L'Empereur écouta, rit aux larmes et s'empressa de faire lever l'interdit qui, malgré l'acquittement, continuait à peser sur cette inspiration frondeuse.

On a dit à ce propos que Nadaud avait ajouté un couplet à sa version primitive et que Napoléon III, le sachant, en aurait vainement réclamé l'audition. Ce couplet, disait-on, était le suivant :

J'ai toujours servi sans réplique,
Depuis le grand Napoléon,
Louis-Philippe et la République
Et le nouveau Napoléon ;
Celui-là, je me rémémore,
Je l'avais fourré z'en prison.
— « Brigadier, etc....

L'anecdote est amusante et le trait spirituel, mais, disons-le, pas un mot n'est vrai dans cette affaire et l'histoire fut inventée de toute pièce ; quant au couplet, il est dû à la plume facétieuse de Bastide.

De toutes les parodies faites à ce propos, Nadaud estimait celle-là d'ailleurs comme la plus réussie.

Les *Deux Gendarmes* furent néanmoins l'occasion d'une piquante aventure dont Nadaud fut le héros et Henri Chevreau (1), l'initiateur.

M. Léon Chevreau, frère de celui-ci, a bien voulu m'en écrire l'authentique récit que je me borne à recopier textuellement :

« M. Nadaud faisait partie, en 1847, d'un groupe de jeunes gens qui se réunissaient une fois par semaine, à l'Ecole de droit, chez les fils de M. Duranton, un des professeurs les plus distingués de ce temps-là. Il s'y rencontrait avec MM. Emile Augier, Henri et Léon Chevreau, Laurent Pichat, de Bastard, de Rozières, etc..., tous à peu près du même âge.

A l'époque où M. Henri Chevreau était préfet de la Loire-Inférieure, un concert au profit d'une œuvre de charité fut organisé à Nantes. Le concours de Nadaud était annoncé à grand fracas. On avait retenu pour lui une chambre dans le meilleur hôtel de la

(1) Henri-Julien-Théophile Chevreau né à Belleville (Seine) le 27 avril 1823. Il fut successivement préfet de l'Ardèche en 1849, secrétaire général du ministère de l'Intérieur en 1852, conseiller d'Etat, préfet de la Loire-Inférieure en 1853, préfet du Rhône en 1864, sénateur en 1865, préfet de la Seine le 5 janvier 1870 et ministre de l'Intérieur dans le cabinet Palikao en août 1870.

ville. Mais M. Chevreau voulut lui offrir l'hospitalité à la Préfecture. Il envoya le commissaire central de police à l'arrivée du train de Paris, avec le signalement de Nadaud. En lui expliquant qu'il s'agissait de faire une plaisanterie à un de ses amis, il le chargeait de demander au voyageur s'il était muni d'un passeport et, sur sa réponse certainement négative, de lui déclarer qu'il était obligé de le conduire devant l'autorité supérieure. Nadaud ne manqua pas de crier à l'arbitraire et de protester avec énergie. Mais comme c'était un homme sensé, il jugea qu'il serait plus facile de s'expliquer avec un magistrat quelconque qu'avec un agent subalterne. Il monta donc sans résistance dans le fiacre qui l'amena à la Préfecture où M. Chevreau l'accueillit en lui tendant les bras et en lui disant :

— « Comment, mon cher Nadaud, vous venez à « Nantes et vous oubliez que j'y suis préfet ! Il faut « que je vous fasse appréhender au corps pour vous « offrir l'hospitalité ! »

« Nadaud rit beaucoup de son arrestation.

« Plusieurs personnes dînaient à la Préfecture ce soir là et le chansonnier à la mode y eut le plus grand succès. »

Une autre chanson du poète avait déchainé déjà les foudres gouvernementales ; on l'intitulait *Le*

Carnaval à l'Assemblée nationale. L'éditeur Villet se disposait à en tirer cent mille exemplaires, mais il en fut empêché par la police qui veillait sur la bonne renommée du Pouvoir ébranlé. Puis, ce fut l'*Histoire du Mendiant*, interdite au début de l'Empire et qui valut quelques jours d'emprisonnement à un ami de Nadaud, Edouard Lyon, pour l'avoir chantée sans autorisation.

A la même période que les *Deux gendarmes*, appartiennent d'autres chansons demeurées célèbres également, telles que *Bonhomme*, *Monsieur Bourgeois*, le *Docteur Grégoire*, les *Deux notaires*, *Père capucin*, le *Nid abandonné*.

Rappelons les principaux couplets de ces charmantes fantaisies répétées si souvent par nos parents et que connaît moins la génération d'aujourd'hui.

Voici d'abord *Bonhomme :*

Vous ne savez pas mon âge ;
J'ai bientôt quatre-vingts ans ;
Après un si long voyage
On assomme bien des gens ;
Mais je suis bon camarade
Et toujours jeune d'humeur,
Je ne suis jamais malade,
J'ai bonne jambe et bon cœur.
        C'est Bonhomme
        Qu'on me nomme ;
Ma santé fut mon trésor
Et Bonhomme vit encor.

J'avais assez de richesse
Mais je fus trop obligeant
Ce qui fait qu'en ma vieillesse
Je n'ai plus beaucoup d'argent.
A quoi pourrais-je prétendre ?
Les petits vivent de peu :
J'ai du vin et du pain tendre
Et le soleil du Bon Dieu.
C'est Bonhomme...

Rien ne peut plus me surprendre;
Là-bas, j'irai sans regret
Et quand il faudra m'y rendre,
J'aurai mon paquet tout prêt.
J'ai fait quelque bien sur terre,
Bientôt, je n'en ferai plus ;
Quand je serai sous la pierre,
Je veux qu'on mette dessus :
C'est Bonhomme...

Puis c'est *Monsieur Bourgeois :*

Monsieur Bourgeois est un brave homme,
Bon époux, bon père et marchand,
Simple, rangé, sobre, économe,
Peu vaniteux et pas méchant
Mais, quand il parle politique,
Il se fait amer et caustique :
Prenez garde, Monsieur Bourgeois !
Vous allez vous brûler les doigts.

Monsieur Bourgeois a l'habitude
D'aller au café tous les soirs ;
C'est là qu'il a fait une étude
De ses droits et de ses devoirs.
Il parle, s'agite, raisonne,
Manifeste et pétitionne :
Prenez garde...

S'il pouvait gouverner la France,
Comme tout se mènerait mieux !
Il supprimerait la dépense
La police et les factieux ;
Il ferait marcher le commerce
Et voudrait conquérir la Perse ;
Prenez garde,...

A présent, le *docteur Grégoire* entre en scène :

Le docteur que j'ai
N'est pas agrégé ;
Il n'a ni cordons ni grades ;
Il est détesté
De la Faculté :
Il guérit tous ses malades.
Ah ! le bon docteur !
Et le remède admirable,
C'est une liqueur
Qu'on peut même boire à table.
Quel plaisir de boire
L'élixir du docteur Grégoire !

Il dit : « Mes enfants,
« Soyez tous vivants,
« Suivez bien mon ordonnance,
« C'est la bonne humeur
« Qui fait le bonheur,
« Voilà toute la science, » etc...

Enfin, goûtez ces exquis sentiments ou *Nid abandonné* :

Ils vont étaler leur plumage,
Voler et chanter dans le ciel,
Sans entendre le cri de rage
Qui sort du buisson paternel.
A quelles cruelles épreuves

Seront soumis les fils ingrats !
L'affection, comme les fleuves,
Descend et ne remonte pas.

Allez, enfants, douces chimères,
Rêves menteurs qui nous charmez,
Vous n'aimerez jamais vos mères
Autant qu'elles vous ont aimés.

Entre temps, Nadaud avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 15 août 1861.

Deux ans après, le 20 novembre 1863, le conseil municipal de Roubaix, voulant honorer son glorieux concitoyen, autorisait unanimement la dénomination de « rue Nadaud » donnée par des propriétaires de la ville à une voie qu'ils avaient ouverte dix-huit mois auparavant.

La réputation du poète continuait à grandir en effet ; les salons les plus fermés se disputaient sa présence et sollicitaient le concours de son talent.

On le fêtait chez les princesses Clothilde et Mathilde Bonaparte ; chez la comtesse de Grancey ; chez le docteur Corvisart ; chez la baronne Dupuytren ; chez le grand avocat Chaix d'Est Ange ; chez Mme Conneau, qui l'interprêta fréquemment avec son bel organe et sa diction parfaite ; chez la princesse de Beauvau ; chez Sandeau, l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière* ; chez Gustave Doré, le génial dessinateur ; chez Louis

Esnault où il était un assidu de la table de wisth ; chez la baronne Decazes Stackelberg ; chez Duprez, le chanteur fameux, etc...

On se réunissait aussi chez Henri Thénard où se retrouvaient, avec Nadaud, quelques élément de la jeunesse artistique : Meissonnier, Maxime du Camp, Gounod, Laurent Pichat, Ponsard, Augier, Gérôme, etc...

D'autres fois, la fête avait lieu chez Alexandre Bixio, maison artistique et poétique.

Puis encore chez Orfila (1), salon curieux dont Nadaud nous a tracé une piquante physionomie dans ses Commentaires inédits :

« Le célèbre professeur Orfila aimait beaucoup la musique et chantait des duos avec sa femme. C'était le salon artistique de Paris par excellence. On y faisait de la musique comme dans un concert. Les chaises étaient rangées symétriquement. On y plaçait les invités qui arrivaient à l'heure exacte et qui n'avaient

(1) Mathieu-Joseph-Bonaventure Orfila né à Mahon (Minorque) le 24 mai 1787, mort à Paris le 15 mars 1853. Il fit ses études en Espagne et se passionna pour la chimie. Reçu docteur à Paris en 1811, il fut naturalisé français en 1818, devint professeur à la faculté de médecine en 1819 et doyen de 1830 à 1848. Sa déposition au procès de Mme Lafarge décida la condamnation de l'accusée. Il fut le fondateur de l'Association de prévoyance des médecins de Paris. Il a laissé de nombreux ouvrages spéciaux.

plus le droit de bouger. Deux gendarmes, Mme Orfila et Mlle Césarine Mesureur, son amie, se tenaient aux deux bouts et faisaient observer le silence et l'immobilité. Les moindres mouvements et murmures étaient réprimés par les surveillantes et par l'auditoire. Tous les morceaux étaient savourés et applaudis. L'enthousiasme était le diapason du salon et les petites romances du temps chantées par Mme Loïsa Puget, par Mme Sabatier (depuis Mme Gaveau), etc. atteignaient un succès délirant. Après la mort de M. et Mme Orfila, leur neveu Louis voulut continuer ces traditions mais, pour peu de temps, et ce salon fut fermé pour toujours. »

Parmi toutes les lettres d'invitations adressées à Nadaud et qui me sontpassées sous les yeux, je retiendrai seulement ce joli billet du docteur Corvisart (1) :

« Paris 9 février 1859,

« 21 rue de la Ferme des Mathurins.

« Monsieur,

« J'ai eu toute ma vie une passion pour les gens d'esprit et de talent. Voilà pourquoi je prends la liberté ne vous faire ma déclaration d'amitié.

(1) Baron Lucien de Corvisart né à Thanne-le-Long (Meuse) en 1824, mort en décembre 1882.

« Répondez-moi par ces mots si connus :

« Brigadier, vous avez raison.

« Soyez assez bon pour nous faire l'honneur de venir dîner sans façon mardi prochain 15 de ce mois, ou tout autre mardi qui vous conviendra.

« Tout le monde, chez moi, vous connaît et vous aime.

« Si la maison vous convient, elle sera la vôtre et vous y trouverez j'espère des personnes dignes de vous.

« J'ai l'honneur de vous saluer bien cordialement et avec la plus haute considération. »

BARON DE CORVISART.

La presse, de son côté, continuait à traiter notre poète en enfant gâté.

Dans le *Constitutionnel* du 22 janvier 1854 et à l'occasion d'un concert donné aux salons du Louvre, le comte de Viel Castel (1) écrit :

(1) Horace comte de Viel Castel, né en 1798, mort en 1864, petit neveu de Mirabeau. D'opinions légitimistes, il entra néanmoins dans l'administration des Beaux-Arts en 1853 et fut conservateur du Musee des Souverains de 1854 à 1862. Il est l'auteur de nombreux ouvrages historiques ou romanesques parmi lesquels le plus estimé est son *Histoire du costume, des armes et des meubles des Français*, orné de planches et qui lui coûta beaucoup de recherches et d'argent : le plus... piquant

« Nous citerons seulement à part Nadaud dont le recueil est, aujourd'hui, entre toutes les mains ; Nadaud, le poète et le musicien qui chante, ce qu'il nomme ses chansons, comme personne, si ce n'est lui ne pourrait les chanter ; Nadaud, l'heureux auteur du *Mendiant*, des *Dieux* et du *Quartier latin,* dont la douce et harmonieuse philosophie n'excite aucune animosité et ne rêve aucun bouleversement pour inaugurer des idoles d'un jour. »

Dans le même journal, M. de Viel-Castel écrit encore, peu de mois après, le 2 mai, à propos de l'Opéra comique de Nadaud, le *Docteur Vieux-temps*, représenté chez la princesse Mathilde :

« La musique de Nadaud ne vise point aux grands effets ; elle est simple et harmonieuse ; elle raconte sans efforts ce qu'elle veut faire comprendre et elle ne croit pas nécessaire de tirer un coup de canon pour annoncer le vol d'un papillon ou les ébattements d'un couple d'oiseaux chanteurs. Son ouverture simple et douce est assez semblable à la vieille musique du 17e et du 18e siècles.... Les grands confrères de Nadaud, les maîtres souverains du théâtre trouveront sans doute ce libretto par trop primitif ; ils

est la série de ses *Souvenirs* dans lesquels il a la dent très dure et le mot très osé ; ils sont devenus assez rares. M. de Viel Castel collabora en outre à plusieurs publications.

souriront dédaigneusement après l'avoir vu dérouler sur la scène son intrigue si peu intriguée ; nous nous permettrons de n'être pas de leur avis. Nadaud a choisi son public ; il l'a pris dans les salons et il a écrit la pièce qui convenait le mieux à ce public... Le *docteur Vieux-temps* est un peu le fils de Marivaux ; les personnages ressemblent aux figures de porcelaine de Saxe qui ornent les étagères des boudoirs les plus élégants... Le *docteur Vieux-temps* parle le langage des gens bien élevés ; il ne hasarde pas un mot dont les oreilles les plus délicates puissent être effarouchées ; et c'est rare par le temps qui court. »

Toujours dans le même journal et à la date du 1er décembre 1856, le terrible critique Fiorentino (1) fait patte de velours en parlant de Nadaud :

« ... Vous parlez de réhabiliter les notaires ; en voilà un qui s'y entend, le bon Nadaud ! Vous voulez me prouver, dites-vous, que la poésie est partout, dans la hotte du chiffonnier, dans l'éventaire du marchand de pommes, dans l'exploit de l'huissier, partout, excepté chez les poètes. Mais l'ironie vous

(1) Fiorentino (Pier Angelo) né à Naples en 1806. Très jeune, il s'adonna aux lettres, fonda un journal, l'*Omnibus*, puis, *Il Vesuvio*, publia différentes œuvres, vint à Paris, aida Dumas dans quelques-uns de ses romans, entra à la *Presse* puis collabora au *Constitutionnel*, au *Moniteur*, publia une édition de Dante appréciée et mourut à Paris le 31 mai 1854.

sied mal : laissez chanter Nadaud. Vous avez la plaisanterie lourde et le paradoxe triste : laissez chanter Nadaud. Son air est gai, sa chanson rit et pétille. Laissez-le faire ! Il se connaît en réhabilitations ! N'a-t-il point déjà réhabilité les gendarmes ? »

Dans le *Constitutionnel* encore, Nestor Roqueplan (1) rend compte, le 6 mars 1865, d'une soirée donnée aux salons du Louvre par la « Société des Grands Concerts des Compositeurs vivants ». On y a représenté la *Ferme*, de Nadaud, mise en musique par Prévost Rousseau, et le célèbre écrivain s'exprime ainsi :

« C'était une bonne fortune pour M. Prévost Rousseau d'avoir à se présenter devant le public sous le patronage du poète populaire dont les chansons se trouvent dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres. »

Le 29 juin 1867, Arthur de Boissieu (2) consacre à

(1) Roqueplan (Louis-Victor-Nestor), né dans les Bouches-du-Rhône en 1804. Il vint à Paris, entra au *Figaro* dont il devint rédacteur en chef, se lança dans le mouvement théâtral, dirigea successivement le Panthéon, les Variétés, les Nouveautés, l'Opéra, l'Opéra Comique, le Châtelet et publia plusieurs volumes sur la vie parisienne. Il mourut à Paris le 24 avril 1870.

(2) Boissieu (Arthur de), né en 1835. Il débuta au *Figaro* en 1856 puis passa à la *Gazette de France* où, pendant plusieurs années, il publia, chaque semaine, des *Lettres d'un passant*, chroniques spirituelles qui eurent beaucoup de succès. Il mourut à Paris en 1873.

Nadaud une de ses *Lettres d'un passant* qui étaient si vivement goûtées par les délicats dans la *Gazette de France :*

« M. Nadaud est le digne héritier des maîtres qui ne sont plus. Il les continue sans leur ressembler et leur succède en les complétant. Il est moins naturel que Collé mais plus artiste ; moins bruyant que Désaugiers mais plus fin ; moins agressif que Béranger mais plus tendre. De tous ses devanciers, il est le plus poète et le seul musicien.... Il excelle dans tous les genres hormis le genre ennuyeux. Spirituel et malin, il ne fait la guerre à personne et ne met pas de noms propres sur les vices qu'il flagelle. Il peint et n'attaque point. Il plait et n'offense pas. De ses chansons, combien sont parfaites et laissent, après que la dernière note a vibré, leur écho dans nos oreilles et leur charme dans nos cœurs ! Il est indulgent et doux pour les faiblesses qu'il partage. Si parfois il se risque au spectacle des danses légères et sous l'ombre des jardins défendus, si même il joue, dans quelque scène libertine, le rôle de témoin ou d'auteur, il jette sur les nudités qu'il évoque le manteau de la poésie et le prestige de la musique. Il a le respect des morts sinon celui des choses et, s'il cède au plaisir, il se refuse à l'orgie. En revanche, il ressent les généreuses ardeurs et les

nobles passions ; il est de son temps, surtout de son pays et réserve ses meilleurs chants aux dieux qui ne sont pas partis : la jeunesse, la gaîté, l'amour et l'amitié. »

L'année suivante, le 28 février 1868, Arthur de Boissieu dit encore :

« Devant le clavier entr'ouvert, Nadaud vint s'asseoir et chanta. Je puis vous dire les paroles qu'il a chantées mais je désespère de peindre l'impression qu'il sut produire. Ce que je ne puis rendre, c'est le chant de la voix et des mains, c'est la musique prêtant des ailes et la voix donnant du prix à chaque mot prononcé, c'est ce que la parole ne peut retracer et la pensée peut seule revoir dans chacun de nos souvenirs et dans chacune de nos joies. »

Enfin, je pourrais citer de nombreux articles où la critique est rare et l'éloge abondamment distribué dans :

La *Patrie*, la *France musicale*, le *Figaro*, l'*Etoile poétique*, le *Siècle*, le *Ménestrel*, le *Pays*, la *Constitution*, le *Parisien*, l'*Estafette*, les *Chroniqueurs parisiens*, le *Messager de Paris*, le *Charivari*, la *Jeune France*, l'*Echo du commerce*, l'*Europe*, l'*Univers illustré* (avec un amusant dessin de Cham), le *Journal du Peuple*, l'*Univers*, la *France*, l'*Epoque*, le *Journal des Débats*, le *Derby*, l'*Union*, *Paris*, la *Liberté*, le *Journal de Paris*, le *Soleil* ;

La *Vigie* de Dieppe, l'*Yonne*, l'*Echo* de Lille, le *Mémorial* de Lille, le *Journal* de Roubaix, le *Salut public* de Lyon, le *Messager de la Haute-Marne*, la *Sentinelle du Jura*, le *Courrier d'Indre-et-Loire*, l'*Echo* de Roubaix, l'*Indicateur* de Tourcoing, l'*Abeille lilloise*, le *Progrès du Nord*, l'*Union bretonne*, le *Sémaphore* de Marseille, le *Journal* de Nice, l'*Echo de la Somme*, le *Dimanche*, la *Frankfurter zeitung*, la *Minerve* de Montréal, etc... etc....

CHAPITRE III

VOYAGE EN ITALIE

En 1866, Nadaud fit un voyage de trois mois en Italie, du 4 octobre 1866 au 4 janvier 1867. Il en a laissé un carnet de notes inscrites au jour le jour, sans le moindre souci du style ou de la composition et demeuré jusqu'à présent inédit.

Mes lecteurs me sauront gré, j'en suis certain, d'en détacher quelques fragments à leur intention, sans bien entendu que je me permette de faire subir la moindre toilette à ce récit présenté en simple déshabillé, et par ainsi, d'autant plus vivant, d'autant plus personnel en sa complète simplicité :

Le départ a lieu de Charvieux où Nadaud séjournait chez son oncle, le Président, à la date du 4 octobre 1866. On déjeuna à Lyon et l'on continua sur Genève avec un aimable couple dont la connaissance s'est faite à table d'hôte. Le lendemain on prend le bateau ;

visite de Lausanne, arrivée à Fribourg où le carnet note une « satisfaction d'amour propre, le propriétaire de l'hôtel me demandant si je suis le collaborateur de l'*Illustration*. »

Nadaud excursionne durant 48 heures à travers Berne, Thun, Interlaken, le lac de Brienz et franchit le col de la Furca.

« Beau landeau découvert à deux chevaux, 80 fr. avec les pourboires ; nous avons eu, ce matin 40 fr. pour la carriole — trop cher en comparaison ; — hier, 80 fr. de chevaux ; 200 fr. en deux jours. »

Le 8 octobre arrivée en Italie d'où l'on descend vers Milan.

« A la Scala, je vais voir l'*Asseido de Leida* du cav. Errico Petrella et un ballet, *Un Capriccio*. Bon orchestre, bon chœur. Il paraît que cette musique est assez populaire à Milan car j'ai, à ma droite un officier italien, à ma gauche un bourgeois et, derrière moi, un garibaldien. Tous les trois chantent le morceau du ténor, trouvant sans doute qu'il ne le chante pas aussi bien qu'eux. ».

Le 11 octobre, départ de Milan pour le Lac de Garde.

A Vérone, un amusant trait de mœurs :

« Nous avons vu deux femmes du monde fumant leur cigare, l'une à son balcon à Vérone, l'autre en

chemin de fer. Comme celle-ci demandait un compartiment sur lequel on a inscrit : *Pei fumatori*, nous pensions que c'était pour l'éviter. C'était pour le choisir. »

Le 13 octobre, arrivée à Venise :

« Venise ! Le temps est sombre pour la première fois. Les soldats autrichiens occupent encore la ville. Les canons sont toujours tournés du Palais des Doges sur la Piazetta. Il pleut !

« 14, 15, 16... Il a plu dix jours !

« Gardes nationaux en képi sans autre uniforme. Des journaux nouveaux : *Il Rinnovemento*, *Daniele Manin*, *L'Oca*. D'innombrables gamins les vendent. J'ai entendu crier : « La caduta dell' Austria e il triompo dell' Italia ! » Ces cris perçaient les oreilles de deux soldats (des hongrois en général) qui passaient dans la rue. Partout des officiers et des soldats autrichiens ; ils font le service concurremment avec la garde nationale. Aucun conflit. Seulement, on entend de temps en temps des cris ; la foule se précipite, la garde nationale arrive et on conduit au poste des individus qu'on dit être des espions. Cela se renouvelle tous les jours plusieurs fois. Avant hier 14, nous avons eu, sous les fenêtres de l'hôtel, deux explosions de bombes. Nous sommes à côté de Saint-Marc et nous touchons à l'archevêché. Or, c'est contre

le cardinal patriarche de Venise que ces menées sont dirigées. Lors de la seconde, nous étions à dîner. Nous avons eu tout le spectacle. Des cris, la foule, la garde nationale, la place évacuée. Hier 15, une autre bombe au même endroit.

« Ce matin, des marins vénitiens sont rentrés aux acclamations de la foule.

« On me montre des exilés qui rentrent ; Trecchio que j'ai rencontré hier avec Vimercati.

« 18. — Hier, à la poste, on affranchissait les lettres au timbre autrichien 12 c 1/2 ; aujourd'hui, 40 c. au timbre italien.

« Les canons autrichiens et le drapeau jaune sont encore sous les arcades du palais ducal mais des ouvriers sont occupés à desceller les grilles.

« 19. — Le grand jour. Toute la ville est sur la place Saint-Marc, au balcon, sur les loges du campanile. On attend l'évènement. A neuf heures, les drapeaux tricolores italiens sont hissés sur les trois mats. Ivresse populaire. Cris, mouchoirs agités. On pleure, nous pleurons.

« J'ai oublié de dire que, ce matin, le général autrichien Allemann est parti, salué par la population. Les derniers soldats avaient déménagé pendant la nuit. A une heure, les troupes italiennes arrivent par les rues et par le grand canal. La comtesse Comella,

ex-prisonnière politique, en robe blanche et écharpe tricolore, marche à la tête de la garde nationale. »

Le 20 octobre, après avoir eu la chance d'assister à ce curieux échange de pouvoirs, Nadaud quittait Venise et se rendait à Bologne. Le soir, il assiste à une représentation au théâtre Cortavalli et note que son fauteuil d'orchestre lui a coûté 1 fr. 30. Heureuse ville ! Heureux spectateurs !

Le 23, Nadaud est à Ravenne, Forli, Rimini et gagne Ancône puis, le lendemain, il continue vers Foligno séduit par le paysage qui lui apparaît « fantastique au clair de lune ; » enfin, le 25 octobre, il arrive à Rome et descend à l'hôtel de la Minerve.

« Ma première visite (le 26) au général de Polhes à qui j'ai adresssé mes malles. Tout est arrivé à bon port et à l'abri des douaniers. M. Visconti (le commandeur Visconti) est chez le général. Il me donne ses neveux pour ciceroni et nous voilà partis. Un tas de murs, de routes, de caves qui forment une enceinte dans laquelle on reconnaît la Rome des premiers Rois. Il faut allumer force bougies. En sortant de chez M. Visconti, je vais chez M. Rosa qui déblaie les jardins Farnèse. M. Visconti ne veut pas entrer chez M. Rosa. Celui-ci travaille pour le compte de l'Empereur des Français qui a acheté, du Roi de Naples, les Jardins Farnèse, moyennant 300.000 fr. dit-on.

« Le temps est pluvieux. Je vais à la recherche d'un appartement. J'en visite des quantités. Je jette mon dévolu sur l'un d'eux chez Mlle Gabrielle Frouard, une française. Dans la maison se trouve un marchand de pianos. J'en loue un moyennant 15 fr., mais il faut que je me charge du transport, le maëstro n'aimant pas à se donner de la peine. Je suis installé le 29 au soir.

« Le dimanche 28, j'ai diné avec le général chez M. Armand, chargé d'affaires de France, qui tient la place de M. de Sartiges, absent.

« Fait la connaissance, chez le général, de M. Gautier, consul général hellénique ; chez M. Armand, de M. de Puyfontaine, secrétaire de l'ambassade de France, de M. de Cetto, secrétaire de Bavière. Diné chez le général de Montebello, le 5 novembre, avec le prince et la princesse Colonna, la princesse Sciarra, etc... Le soir, grande assemblée : lord Clarendon, le cardinal Altieri, etc.....

« 10 novembre. — Tirage de la loterie, piazzo Madama. Le balcon du Palais des Finances est tendu de soie rouge. A gauche des spectateurs, un Monsignor, deux bourgeois, un chantre, deux trompettes. Au milieu, une roue de verre qui tourne par une manivelle. Le crieur appelle les numéros des billets, de 1 à 90, qu'on plie et qu'on met dans l'urne. Au

coup de canon qui annonce midi au Fort Saint-Ange, on tourne la roue ; les trompettes sonnent ; un frémissement se fait dans la foule. Un enfant vêtu de drap blanc fait le signe de la croix, tend le bras droit au ciel puis plonge la main dans l'urne. Il en tire un billet qu'il donne au Monsignor. Celui-ci l'ouvre, le remet au premier bourgeois qui le fait passer au second, lequel le donne au chantre. Sur un rythme noté comme un chant de psalmodie, celui-ci crie à la foule : « Primo estratto n° .... » et il jette le billet sur la place. Fanfares. Puis la cérémonie recommence : « Secondo estratto.... » Ainsi de suite jusqu'au cinquième numéro. Les chiffres sortant sont aussitôt suspendus à un transparent. Ils apparaissent à la devanture des bureaux de loterie, nombreux à Rome. On les écrit sur des billets que les enfants colportent dans la ville et les numéros vainqueurs se paient immédiatement. Espérons que ce n'est pas en papier ».

Nadaud continue à bien employer son temps. Tantôt seul, tantôt guidé par le Docteur Leroy, médecin principal du corps d'occupation français, il visite force places et monuments de la capitale, puis il dine fréquemment chez le général de Polhes, passe la soirée chez les Barberini, déjeune chez Robert Fleury, etc...

Un petit trait de mœurs amusant :

« Le 1er décembre, un copiste de musique vient me demander de l'ouvrage, c'est-à-dire l'aumône. Je lui donne 1 fr. ; en sortant, je le rencontre : il fume un cigare et prend des numéros au bureau de la loterie.

« 12 décembre. Hier soir, réunion chez un jeune sculpteur, M. d'Epinay. Lecture d'un attaché d'ambassade français, M. de Puyfontaine. Il est en présence de Sully Prudhomme et de M. Lafenestre qui lui font une rude concurrence. Sa pièce sur la folie a peu de succès.

« Aujourd'hui, nous avons accompagné le général de Polhes à la gare. Tous les régiments ont évacué Rome ces jours derniers. Cela s'est fait en quatre ou cinq jours. Le général de Montebello et sa femme restent seuls en simples particuliers. Le général de Polhes avait les larmes aux yeux en partant. On dit qu'il y a, dans Rome, beaucoup de veuves à consoler.

« 13 décembre. Il faut que je parle d'un commencement d'aventure qui n'a pas eu de suite. Samedi dernier, je dinai chez M. Terwangen, banquier et consul de Belgique, avec le général, le duc de (illisible), M. de Puyfontaine, Anspach, le marquis de Pina, la princesse d'Altomonte, etc... Cette femme, qui n'est plus jeune, est encore très jolie. Elle passe pour avoir eu une vie assez gaie. Le soir, on vantait

beaucoup ses oreilles qu'un sculpteur doit mouler. Le lendemain, j'ai envoyé, chez la princesse, les vers suivants sans signature :

« Elle est petite, elle est mignonne,
L'oreille dont je veux parler :
Elle ressemble à la personne ;
Tout doit ici se ressembler.
C'est une fleur. Dans sa corolle
Plus d'un, je crois, voudrait verser
Quelque doucereuse parole :
Mais à laquelle s'adresser ?
Vous avez le choix des merveilles
Car toute femme a deux oreilles
Et l'homme serait trop heureux
Qui pourrait arriver aux deux.
« Adressez-vous donc à la droite, »
Répond-elle d'un air moqueur.
« L'oreille gauche est trop étroite
« Car celle-ci conduit au cœur. »

L'anonymat conservé n'empêcha point la Princesse d'Altomonte de reconnaître la griffe du poète. Elle lui répondit une fort aimable lettre à laquelle Nadaud répliqua par cette seconde épitre — inédite comme la première :

« Ainsi vous m'avez reconnu
Quand je dis, poète ingénu,
Ce que tout le monde peut dire
Car, enfin, quand on vous admire
On ressemble au premier venu ;
Comment m'avez-vous reconnu ?
Si je vous dis que votre oreille
N'a pas, au monde, sa pareille

(Excepté l'autre, et c'est assez)
D'abord vous me reconnaissez ?
Alors si je vous dis, Princesse :
« Votre regard est une ivresse, »
Vous me reconnaîtrez ? Pourquoi ?
Chacun vous l'a dit avant moi.
Si je vous dis que votre bouche
A l'accent qui charme et qui touche
Vous me reconnaîtrez encor ?
Pourtant tout le monde est d'accord
Si je dis qu'il n'est pas de femme
Plus douce aux yeux, plus douce à l'âme,
Vous me reconnaîtrez aussi ?
Pourtant, chacun l'a dit ainsi.
Vous me reconnaîtrez de même
Si je vous dis que je vous.....
Pardon ! Le mot n'est pas venu ;
Mais si vous m'avez reconnu)
Alors, autant vaut que je signe
Ces vers d'un serviteur indigne

G. N.

« Le lendemain 11 je la rencontre chez M. de Montebello. Elle me fait encore mille remerciements en me disant que je ne pense pas un mot de ce que je lui ai écrit. Puis, les allant et venant s'emparent d'elle. Je pars en allant lui serrer la main.... Je ne l'ai pas revue. »

Désireux de rendre quelques politesses, Nadaud avait eu la pensée de recevoir quelques amis le mercredi soir, pendant son séjour à Rome, et ces petites fêtes avaient obtenu de suite un grand succès.

Il écrit à la date du 20 décembre :

« C'est mon dernier mercredi. Beaucoup de monde. Sept ou huit pensionnaires de l'Académie, Bénouville, de Cetto, Jansen, Puyfontaine, Sully Prudhomme, Lafenestre, Deshorties, consul de France, le marquis de Pina.... Sully Prudhomme et Lafenestre ont dit des vers et de beaux vers ; le premier : la *Transtévérine*, le *Vase brisé*, les *Danaïdes ;* le second : *La statue inachevée de Michel Ange* et une autre pièce. Sully Prudhomme nous a lu aussi quelques pièces d'un jeune poète nommé François Coppée qui a aussi beaucoup de talent : les *Aïeules*, le *Savant*, *Minuit*, etc...

Le 26 décembre, Nadaud quittait la Ville éternelle, traversait les montagnes de l'Ombrie, longeait le fameux lac de Trasimène et arrivait à Florence où il demeurait quatre jours. Puis, il gagnait Pise, Gênes Nice, Marseille, et terminait son voyage, à Lyon, le 4 janvier 1867.

CHAPITRE IV

NADAUD INFIRMIER

LA GRANDE BLESSÉE

Cependant les chasses de Compiègne, les lundis de l'Impératrice, les déjeuners à Tortoni, les soupers du grand seize allaient brusquement et tragiquement se terminer aux sons du canon de Reischoffen, Gravelotte et Sedan.

La douloureuse année 1870 était arrivée et, de leurs bottes aux lourds talons, les Allemands écrasaient déjà le sol de la Patrie.

L'heure n'était plus aux chansons et Nadaud, dont le patriotisme avait été douloureusement frappé par nos premiers revers, s'empressa de courir à Lyon où l pria le docteur Ollier (1), ancien chirurgien en

i

(1) Léopold-Louis-Xavier-Edouard Ollier, né aux Vans (Ardèche) le 2 décembre 1830, interne des hôpitaux à Lyon en 1851, docteur de la faculté de Montpellier en 1856, chirurgien en che

chef de l'Hôtel-Dieu de cette ville, de l'admettre dans le corps des infirmiers volontaires organisé par cet éminent praticien.

Dans ces *Commentaires* inédits, Nadaud fait allusion à cette campagne où, selon sa propre expression, « il fit, comme il put, sa petite sœur de charité », et il rapporte ce trait :

« J'étais à Besançon, logé chez Mgr Mathieu (1), le vieil archevêque qui venait voir dans ma chambre si rien ne me manquait. En janvier 1871, il faisait un froid terrible et, le matin, j'entendais ma porte s'ouvrir et le vénérable prélat venait mettre l'allumette au bois de ma cheminée. Dans ma carrière d'infirmier je n'ai pas toujours été si agréablement logé et servi. Je me rappelle que j'écrivis la *Grande blessée* sur le papier de l'Archevêché que j'ai toujours conservé.

de l'Hôtel-Dieu de Lyon en 1860, membre correspondant de l'Institut en 1874, professeur à la faculté de Lyon en 1877. Il avait, en 1867, le grand prix de chirurgie (20.000 fr.) offert par l'Institut, ex-æquo avec M. Sédillot, pour son *Traité expérimental et clinique de la régénération des os.*

(1). Mathieu (Jacques-Marie-Adrien-Césaire), né à Paris en 1796, gère d'abord les propriétés landaises du duc de Montmorency, puis entre à St-Sulpice, devient secrétaire de l'évêque d'Evreux en 1823, curé de l'Assomption de Paris, grand vicaire de Mgr de Quélen, évêque de Langres en 1833, archevêque de Besançon en 1834, cardinal en 1850, sénateur. Il mourut à Besançon en 1875.

De retour à Lyon, je la publiai. Quelques mois plus tard, M. Thiers, parlant de la France, employait la même expression en l'appelant la Grande blessée. »

Je m'en voudrais de ne pas reproduire ici ces belles strophes, pleines d'un patriotisme où la douleur angoissée n'est pas exempte d'une mâle fierté :

La Grande Blessée

Un soir d'hiver, à l'ambulance,
On apporte un soldat blessé :
Rien ne trahit sa défaillance :
Il a le bras droit fracassé.
C'est un vaillant, un volontaire ;
Des premiers il était debout,
Pour défendre son bien, sa terre,
Pour venger son honneur surtout.

On examine la blessure,
Et les médecins, rassurés,
Disent : « La guérison est sûre,
Laissez-vous faire et respirez.
— Oh ! Je vous comprends à merveille,
Répond-il, on dort, n'est-ce pas ?
On dort, et quand on se réveille,
On vit, mais on n'a plus qu'un bras ?

« Perdre la main qui tient l'épée
Ou qui soulève le fardeau,
Qui conduit la plume trempée
Ou qui dirige le pinceau,
Jamais ! Je défends qu'on y touche
Je sais souffrir, c'est mon métier.
C'est le dernier mot de ma bouche
Je veux mourir ou vivre entier ! »

Va, nous comprenons ta pensée.
Comme toi, nous savons souffrir !
La France est la Grande Blessée,
Qui veut vivre entière ou mourir !

L'amour ardent de Nadaud pour sa Patrie lui avait donné comme une prescience de la catastrophe prochaine et, deux ans avant la guerre, il écrivait déjà :

Nous avons mérité l'injure
Que nous subirons désormais,
Je sens bien, à ma blessure,
O mon pays, que je t'aimais !

Voyez tous ces beaux fils de France,
Tous ces dégénérés !
Témoins de notre décadence,
Riez ! mais non, pleurez !

Viennent les heures meurtrières
A quels avortons tu commets
La sauvegarde des frontières ;
O mon pays, que je t'aimais !

La blessure de la France fut profondément ressentie par le poète ; pour lui, elle ne se referma jamais.

Après la guerre, il écrivait cette page qui fit serrer bien des poings, pleurer bien des yeux :

Pourquoi toujours en noir, la jeune fille ?
Elle est sans guide et sans famille,
Voilà tout ce qu'on peut savoir,
Toujours en noir !
Si vous lui demandez la cause
De son incurable souci,

Sur ses yeux un voile se pose ;
Elle répond ainsi :
« Mon père est mort, ma mère est morte :
« Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir ? Son teint est pâle
Comme un soupir, sa voix s'exhale
Et sans pleurer sait émouvoir.
Toujours en noir !
« J'avais une sœur bien-aimée
« Mon frère était vaillant et fort,
« Ainsi s'envole la fumée
« Sous le souffle du Nord,
« Mon frère est mort, ma sœur est morte !
« Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir ? sont front est sombre
C'est moins une forme qu'une ombre
C'est moins un beau jour qu'un beau soir,
Toujours en noir !
« J'aurais porté de cœur et d'âme
« Le nom d'un époux adoré,
« Je suis veuve avant d'être femme,
« Et telle resterai :
« Mon cœur est mort, mon âme est morte !
« Ce n'est pas leur deuil que je porte ! »

Pourquoi toujours en noir ? Ses yeux sont mornes
On sent une douleur sans bornes,
Dans une plainte sans espoir.
Toujours en noir !
« Que le vent orageux m'entraîne !
« Emportez-moi flux et reflux !
« O mon Alsace, ô ma Lorraine,
« Je ne vous verrai plus !
« Car ma patrie est morte, morte !
« Et voilà le deuil que je porte ! »

Depuis lors, si le poète continua de chanter — c'était son langage naturel et l'oiseau pourrait-il ne pas chanter ? — ce fut avec plus de mélancolie. Il disait en effet :

N'attendez plus de moi
La molle poésie,
Qui d'un secret émoi
Tenait l'âme ravie.
O France je t'aimais
Jusqu'à l'idolâtrie,
Tous mes chants désormais
Seront pour ma patrie.

Mais, pour lui non plus,

Le malheur n'avait pas abattu sa fierté

et il commentait éloquemment, dans ses vers, la fameuse parole : « Pensons y toujours ; n'en parlons jamais. »

La revanche est dans notre âme !
Mais n'en parlons que tout bas.
Malheur à qui la réclame !
Honte à qui n'y pense pas !

Les amis de Nadaud pensaient comme lui, sur ce point, et la commune sanglante, ainsi que la guerre meurtrière, leur causaient à tous un déchirement épouvantable en même temps qu'une horrible répulsion.

Ces sentiments, nous les trouvons fortement exprimés dans la lettre suivante du comte de Noë, le spirituel caricaturiste Cham (1), dont le crayon verveux et les amusantes légendes, après avoir fait la joie de ses contemporains, sont encore vivement goûtés par tous les amateurs de la fantaisie dans le dessin et du trait dans l'esprit.

Cham écrit à Nadaud le 16 novembre 1871 :

« Mon cher ami,

« Bien heureux de recevoir de vos nouvelles... Votre souvenir est inséparable de toutes ces petites fêtes de notre jeunesse où nous riions tant. Hélas ! les temps sont bien changés. Peut-on rire aujourd'hui dans ce Paris si cruellement mutilé par ces sanglantes brutes de la Commune ? Nous sommes restés

(1) Amédée de Noë, né à Paris en 1819, fils d'un pair de France. Destiné à la carrière militaire, il entra tout d'abord à l'Ecole Polytechnique mais il la quittait bientôt pour l'atelier de Paul Delaroche puis celui de Charlet. Il s'adonna à la caricature et publia de nombreuses charges dans le *Musée Philippon*, le *Charivari*, etc... Il fit ensuite, chaque mois, dans le *Monde illustré*, une revue comique qui eut le plus grand succès. Les meilleurs dessins en ont été réunis plus tard dans deux publications : *Douze années comiques* (1880) et *Les Folies parisiennes* (1883). Cham s'essaya également au théâtre où il donna *Le Serpent à plumes*, opérette avec Léo Delibes aux Bouffes en 1864 ; l'*Œil du Commodore* aux Variétés, *Un malade au mois*, le *Myosotis*. Il mourut, d'une affection de poitrine, le 6 septembre 1879. Ludovic Halévy a dit que son épitaphe devrait être ainsi rédigée : « Quarante ans d'esprit et pas un de méchanceté. »

encore à Paris une quinzaine de jours après le 18 mars. Mais la position n'était pas tenable dans notre quartier ; force a été de nous en aller et nous sommes restés, ma femme et moi, deux mois à Versailles. De la place du Château, j'ai assisté à l'incendie de Paris. Quel serrement de cœur j'ai éprouvé ! L'incendie des villes bibliques devait présenter cette image. J'ai regretté d'avoir vécu assez longtemps pour assister à ce navrant spectacle. Les scélérats ! Les monstres ! Et penser qu'ils ont encore aujourd'hui un parti et qu'il faut discuter pour prouver qu'ils ont eu tort !

« Dimanche paraîtra un bois sur l'infirmier Nadaud ; il sera suivi de bien d'autres.... Je savais que vous aviez fait partie de l'armée de Bourbaki par une personne qui vous a vu à Pontarlier au moment de l'affreuse déroute.

« Béranger nous a vengé de 1814 ; Nadaud nous vengera de 1870.

« Avouez, mon cher ami, que le monsieur que je ne nomme pas était un joli crétin ! Et on voudrait nous le rendre ! L'édifice n'est donc pas suffisamment couronné comme cela ? Madame de Noë et moi vous disons mille choses plus affectueuses les unes que les autres.

« Votre vieil ami »

CHAM.

« Revenez donc à Paris ; un hiver sans Nadaud est un double hiver. »

CHAPITRE V

Après la guerre. — Nouveaux succès. — Nadaud et sa ville natale. — Voyage en Orient. — Maître ès jeux floraux. — Les dernières années.

Les plus grandes douleurs s'apaisent avec le temps. La guerre avait passé ; la République succédait à l'Empire ; quant à Nadaud, ses succès continuaient aussi vifs ; le poète, le musicien, le diseur était toujours aussi recherché.

Nadaud se voyait accueilli avec la même faveur, je pourrais dire avec un enthousiasme pareil, à la fois dans les milieux les plus aristocratiques, chez les artistes en renom, chez les financiers opulents.

On l'applaudissait chez la vicomtesse Vigier où, L.L. A.A. R.R. le Duc et la Duchesse de Montpensier se trouvant parmi les auditeurs, le Prince exprimait au chansonnier tout son plaisir de le revoir et lui rappelait que tous deux avaient été voisins sur les

bancs de l'Université ; à la Présidence de la République alors occupée par le Maréchal de Mac-Mahon ; chez la duchesse de Vallombrosa née des Cars ; chez Eugène Manuel, le poète des *Ouvriers ;* chez M. et Mme Goirand ; la comtesse Potocka ; la marquise de Saint-Hilaire ; le grand pianiste Louis Diémer ; la comtesse de Mouzay ; la comtesse du Chastel ; Mme Anaïs Ségalas ; la baronne de Lagatinerie ; Mme Crombez ; la marquise d'Aoust ; Mme de Béthizy ; la duchesse de Rivoli ; la comtesse de Pourtalès ; la marquise de Galliffet ; chez le peintre Bernier, l'un de ses meilleurs amis ; chez MM. Ménesson, Rey, Gide, Edouard Fournier, Gambart, Cayol, Cottin, Rodier, Desjoyaux, Duvelleroy, etc... etc...

Nulla dies sine linea, dit un proverbe latin cher aux travailleurs. *Nulla dies sine prandium,* aurait pu s'écrier Nadaud qui connut bien peu le repos du dîner solitaire.

Après la mort du poète, Pierre Véron écrivit à ce propos dans le *Charivari :*

« La génération présente ne sait pas quel fut l'engouement excité par Gustave Nadaud et quelle terrible existence cet engouement lui imposa pendant vingt années au moins. Il lui arrivait parfois de se faire entendre, le même soir, dans six salons différents. Encore n'était-ce pas la partie la plus cruelle de sa tâche.

« Mais les dîners, juste ciel ! les dîners !

— « Ah ! mon ami », me disait-il un jour, il est un « supplice plus féroce encore que le bagne, c'est le « supplice de la truffe forcée à perpétuité. »

« En effet, durant tout l'hiver, il était obsédé, accablé d'invitations.

— « Mais pourquoi ne refusez-vous pas ? lui demandais-je ?

— « Parce que je leur ferais de la peine. Comme cela, « ils s'imaginent qu'ils me paient et ils sont ravis. »

« Toute la charmante bonhomie de Nadaud n'est-elle pas dans ces mots sincèrement résignés ?

« L'hiver achevé, un soupir de soulagement sortait de la poitrine de Nadaud :

— « Enfin, mon Dieu, je vais donc pouvoir manger la soupe et le bœuf ! »

Nadaud ne chantait pas seulement pour le plaisir de ses excellents auditoires. Aucune bonne œuvre ne le laissait sourd ou indifférent.

C'est ainsi qu'en 1875, il se fait entendre à Roubaix et à Tourcoing au bénéfice des inondés du Midi et l'affluence produite par sa renommée est telle qu'à la suite de ces deux concerts il peut envoyer plus de six mille francs à la Maréchale de Mac-Mahon, présidente du comité charitable. Celle-ci l'en remercie le 17 juillet en ajoutant :

... « Je ne suis pas étonnée du succès ; votre nom le garantissait d'avance ; je n'en suis pas moins touchée du dévouement avec lequel vous avez employé votre talent et votre temps pour secourir nos malheureux compatriotes. »

De telles qualités de cœur et d'esprit constituaient toujours Nadaud le favori de la presse autant que du public. Au milieu de l'abondance d'articles élogieux, je choisirai seulement, à titre d'exemples, une page du bon Sarcey, quelques mots du musicographe Arthur Pougin et trois lignes de l'universel Henry Fouquier.

Francisque Sarcey écrit dans le *XIXe siècle :*

« Quel homme aimable que ce Nadaud ! *Aimable*, c'est l'épithète la plus juste qui lui puisse être appliquée. Point de prétention ni de pose ; un regard doux et fin, l'air d'un homme qui est tout à votre service.... Je n'oserais dire que Nadaud a renouvelé la chanson ; ce mot passerait la mesure. Il est certain qu'il a découvert, dans ce genre demeuré français en dépit de tout, un filon encore inexploré et qui est bien de la grande veine nationale. C'est quelque chose de doucement railleur ; une note humoristique dont la gaîté se mouille volontiers d'une larme.... Les détails sont presque toujours d'une observation spirituelle, piquante et sans méchanceté ; et l'idée

première est ramenée par le refrain avec beaucoup de malice.... Ah ! qu'il dit avec esprit, finesse et grâce ! De la voix, il n'en a jamais eu beaucoup et n'en a plus guère. Mais que cette diction est intelligente et spirituelle ! »

Henry Fouquier parle ainsi dans le même journal :

« Tout a été dit sur ce poète compositeur qui, dans le genre si français de la chanson, a su être français entre tous. Il a la sobriété, l'émotion contenue et la raillerie. »

Arthur Pougin, enfin, trace ce portrait du chansonnier dans la *Musique populaire :*

« Nadaud est un maître en son genre, non seulement un français mais un gaulois, un gaulois moqueur, frondant le ridicule, se gaussant des travers du prochain, plein d'originalité, tour à tour joyeux, rêveur, tendre, mélancolique, railleur et sentimental, sceptique et aimant, très divers enfin et prenant, à son aise, les tons les plus différents.... La dominante, si l'on peut dire, du talent de Nadaud, c'est la mélancolie douce, pleine de charme, qui laisse perler une larme aux bords de la paupière, qui fait tressaillir le cœur sous le sentiment du souvenir sans jamais, pourtant, verser dans la tristesse et sans éveiller l'amertume.... Son vers est tantôt vif et alerte, tantôt tendre et touchant, tantôt pimpant et sonore ; la

forme du couplet est très variée et l'on y trouve une habileté rare dans la manière de ramener le refrain et de le souder, pour ainsi dire, à l'idée maîtresse de la chanson. »

De son côté, la ville de Roubaix manifestait, avec une inlassable fidélité, son respect attendri pour l'illustre concitoyen dont, le 20 mars 1881, au Musée municipal, on inaugurait le portrait dû au peintre roubaisien J.-J. Weerts et offert par la souscription de quelques admirateurs.

Peu après, Nadaud confiait à ses concitoyens les originaux des dessins exécutés par ses amis, les peintres et dessinateurs les plus illustres de l'époque, pour la grande édition de ses chansons illustrées.

Buste et dessins, le tout a, maintenant, pris place dans une salle spéciale de l'Ecole des Arts industriels et les visiteurs y sont nombreux chaque année.

Cependant, le poète continuait à partager son temps entre des séjours à Paris, à Roubaix, à Nice, où il allait chaque hiver, et chez quelques amis choisis. Partout on lui conservait une absolue liberté et il mélangeait, à son gré, les moments de plaisir aux heures de travail.

Par bonheur aussi, l'état de sa santé demeurait excellent.

Il écrit de Nice le 10 janvier 1882 :

« Je suis dans un état de santé des plus prospères. Je n'accepte aucune invitation à dîner. Tous les jours, vers cinq heures, je remonte à pied la côte de Cimiez ; je dîne dans l'excellente et charmante famille que vous savez ; nous faisons, le soir, des parties de dominos et, à dix heures et demie invariablement, je monte me coucher. Je dors mes cinq heures consécutives, j'accroche encore une heure ou une heure et demie entre cinq et sept. Je déjeune dans ma chambre (café au lait) à sept heures et demie. J'écris mes lettres (en quantité considérable) puis je descends en ville où je passe une journée en courses, en visites et bien rarement en promenades. »

Nous avons dit plus haut que Nadaud était un amateur de wisth — on ignorait le bridge à l'époque — et l'histoire — ou la légende — prétend même qu'une fois il fit, avec Emile Augier et Alfred Tattet, une partie qui, avec de courtes interruptions, se prolongea durant trois jours ; on vient de voir aussi qu'il martelait le domino sans ennui ; il nous apprend par surcroît, dans une de ses lettres, qu'étudiant le jeu de dames il demanda conseil à des gens expérimentés et sut d'eux, non sans une épouvante assez compréhensible, que le dit jeu offrait aux fervents de son culte une variété de 3.877 combinaisons. Béni soit celui qui eut la patience de les découvrir !

Au mois d'août de cette même année 1882, le poète, qui habitait le plus souvent chez son ami le comte de Fleurieu, 63 rue Charles Laffite, à Neuilly, se décide à prendre logement à Paris dans la rue Blanche.

« Je m'en vais, ces jours-ci, écrit-il, procéder à mon déménagement car je t'ai dit, je crois, que j'ai pris, rue Blanche 96, un petit appartement pour mes livres. Je vais le faire arranger très gentiment et il sera à la disposition de ma famille. Je ne quitte pas pour cela mon château de Neuilly, mais, quand mes amis seront absents, j'aimerai mieux avoir mon petit appartement que de venir loger dans une grande maison vide. »

Curieuse coïncidence : le 96 de la rue Blanche où habita Nadaud, est précisément le numéro de la maison où sont installés actuellement les bureaux de M. Daragon, l'excellent éditeur du présent volume.

La santé de Nadaud était toujours bonne et il ne sentait pas le poids de ses 62 ans. Aussi, à la fin de 1882, ne résista-t-il point aux séductions d'un voyage en Orient que lui proposait un ne ses amis, M. Gambart.

Le lundi 12 décembre, il quittait Paris pour Marseille, arrivait, le 14, à Nice où il descendait villa Noel chez ses amis Desjoyaux et, le 4 janvier 1883, il s'embarquait pour l'Egypte.

Une lettre d'Alexandrie, en date du 19 janvier, nous donne quelques impressions du voyageur.

« J'ai passé, dit-il, six jours au Caire, ville immense, magnifique et pleine d'enseignements pour les artistes et les curieux. J'ai fait une chanson sur les Anglais en Egypte que j'envoie à M. Fabre pour qu'il la remette au *Figaro*... Je me porte tout à fait bien. Je marche énormément. Enfin, c'est un voyage merveilleux. »

L'expédition, commencée sous d'aussi brillants auspices manqua se terminer fort mal : notre voyageur, allant en effet vers la Grèce, fut pris dans une tempête et n'échappa que bien juste au naufrage.

« En arrivant, écrit-il de Smyrne le 22 janvier, je vous ai envoyé une dépêche pour vous annoncer que j'avais essuyé une tempête, tempête épouvantable qui m'a laissé suspendu sur l'abîme pendant vingt heures. Je me suis bien cru à mon dernier moment. Je vous raconterai cela plus tard. Je suis trop ému dans ce moment. Enfin nous sommes arrivés à bon port et j'ai débarqué, laissant le navire poursuivre sa route sur Constantinople... Je vous assure qu'on s'habitue très bien à l'idée de la mort et que j'avais pris la chose assez philosophiquement. Ce qui me préoccupait le plus, c'était vous, chers amis. ».

Le 27 janvier, Nadaud est à Athènes d'où il écrit, deux jours après, non sans fierté que, pour la première fois, il a fait une traversée sans mal de mer :

« Je suis à Athènes, oui à Athènes, arrivé hier après un voyage de mer assez calme. C'est la première fois que je fais une traversée sans avoir le mal de mer...

« J'ai passé six journées bien ennuyeuses à Smyrne où la tempête m'avait fait relacher. Enfin, ici j'ai trouvé à parler français... Je vais voir le Parthénon et le reste. Après demain matin, je compte m'embarquer pour Corinthe, traverser l'Isthme en voiture, toucher à Corfou et aborder à Brindisi où je dis adieu à la Méditerranée pour revenir doucement par terre. Oh ! le plancher des vaches !...

« J'ai essayé ici des vins blancs et rouges qui portent les noms chantés par Homère, mais je préfère tout simplement le Bordeaux — et je m'en paye. Quant au manger, c'est une cuisine trop musquée, trop à la rose. J'aspire à la viande naturelle ».

Nadaud, rentré en France, reprit le cours habituel de sa vie jusqu'en mai où, le 3 dudit mois, il arrivait à Toulouse afin d'assister à une séance solennelle de l'Académie des Jeux Floraux par laquelle il devait être reçu « maître ès-jeux. »

La cérémonie fut présidée par M. Jacasse assisté de MM. le comte Fernand de Rességuier, secrétaire perpétuel, Arnoult, doyen de l'Académie, et Gatien.

Digne héritier de son oncle, le comte Jules de Rességuier dont ma famille possède, sur un album, quelques jolis vers autographes et inédits, le distingué secrétaire perpétuel (1) fit, au récipiendaire, un charmant discours qui louangeait ainsi sa chanson :

Idylle simple ou chant d'amour,
Voix de l'aïeul ou de l'enfance,
Echos des bois, bruits du silence,
Elle nous berce tour à tour.

Tantôt s'élevant dans la nue,
Ta rime voyage en ballon ;
Tantôt, cantilène ingénue,
Elle redescend au vallon.

Souriante ou mélancolique,
Elle fouille le cœur humain,
Caressant la note comique
Et la bêtise du prochain.

Grâce à ta verve enchanteresse,
Incomparable maître ès-jeux,
Tout est permis à ton adresse :
Elle dit tout ce que tu veux.

Naïvetés du pauvre monde,
Petites misères, travers
Et ridicules à la ronde,
Tu les gourmandes dans ton vers.

(1). Le comte Fernand de Rességuier naquit en 1818. Il fut page de Charles X puis attaché à l'ambassade de Vienne et à celle de Naples. Il entra à l'Académie des jeux floraux en 1841.

... D'un rien tu fais quelque chose
Que nous aimons à répéter
Qui nous enivre et nous repose,
Qui, tristes, nous ferait chanter.

Voilà pourquoi, gentil poète,
Clémence Isaure, en sa maison,
Réclame aujourd'hui ta musette
Et te demande ta chanson.

Toulouse, à ce prix, te pardonne
D'avoir parlé d'un ton léger
Des Gascons et de la Gascogne.

Elle aurait bien pu se venger,
Mais Toulouse n'a pas voulu,
Lenturlu !
Elle s'y connaît, la Gasconne ;
En faisant de toi son élu,
Elle reçoit : c'est toi qui donnes.

Nadaud répondit en faisant l'éloge obligatoire et accoutumé de Clémence Isaure. Il débuta ainsi :

J'ai fait un rêve, un rêve étrange :
Une fée, un lutin, un ange,
Une femme, dans tous les cas,
Près de mon chevet est venue
Et je l'ai soudain reconnue
Quoique ne la connaissant pas.

(C'est l'ombre de Clémence Isaure).

Son visage sévère eut un léger sourire
Elle me dit..., du moins je crus l'entendre dire :
« Tu ne me déplais point. » On sait que tout auteur
Fait parler, à son gré, son interlocuteur.
Puis, familièrement, elle ajouta : « Bonhomme,

(C'est ainsi, paraît-il, que là haut on me nomme)
« On veut, en ta personne, honorer la chanson ;
« Les aigles veulent bien recevoir le pinson
« Pour prendre le niveau de la docte assemblée ;
« Pourras-tu soutenir assez haut ta volée ?
« Quand il faudra chanter la gloire et la vertu
« Et la terre et le ciel, dis-moi, le pourras-tu ?
« Tu ne sembles pas fait pour les hauteurs sublimes
« Qui donnent le vertige et cachent des abîmes.
« Non, le souffle te manque et ta petite voix
« Est bonne pour l'écho des jardins et des bois.

(Clémence Isaure l'invite ensuite à chanter quelque chose et il chante son sujet préféré : la paix, le loisir, puis le livre :)

Le livre de choix ou d'étude
Qu'on repasse par habitude
Et les yeux fermés à demi,
Celui qui semble, de lui-même,
Se rouvrir aux pages qu'on aime,
Ce livre là, c'est un ami

(Il termine ainsi) :

Femme sainte je vous honore ;
Oui, vous êtes Clémence Isaure ;
A Clémence Isaure, salut.
J'entonne mon chant de victoire
Et je dédie à votre gloire
Toutes les cordes de mon luth.

Avec le succès constant, les distinctions les plus variées s'en venaient vers Nadaud : maître es-jeux floraux en 1883, il succédait, l'année suivante, à

Victor Hugo comme président d'honneur du Caveau stéphanois, l'un des conservatoires de notre chanson nationale ; puis, en 1885, l'Association des professeurs de français en Angleterre l'élisaient membre d'honneur de leur comité.

Cette même année, le chansonnier, qui avait d'abord habité treize ans le 40 de la rue de Verneuil — maison occupée par plusieurs amis, pleine d'entrain, de gaité et que ceux-ci avaient baptisée l' « Hôtel de la Philosophie » — puis 90, faubourg Saint-Honoré et, de là, à Neuilly, quittait son appartement, 96, rue Blanche, pour en prendre un beaucoup plus joli, chaussée de la Muette, et comprenant trois pièces qui donnaient sur de grands jardins.

Le 27 décembre, en l'absence du bénéficiaire empêché, la Société des sciences et arts de Lille organisait un grand banquet pour célébrer la gloire de son illustre compatriote ; le poète lillois Desrousseaux y faisait entendre une chanson : « Vive Nadaud ! » et l'abbé Dehaisne, ex-architecte du département, un spirituel quatrain, l'un et l'autre applaudis à tout rompre par les assistants au milieu desquels avait pris place M. Jules Cambon, Préfet du Nord, et M. Géry Legrand, maire de Lille.

Notons d'autre part qu'en mai 1886, la « Société d'encouragement au bien » offrait au poète une

médaille d'or pour la façon dont il avait rempli ses fonctions d'infirmier en 1870 et pour la charitable fondation de sa « Petite caisse des chansonniers » dont je parlerai plus loin.

Les fleurs de la gloire ont toutefois des épines, elles aussi — oh ! de bien petites épines, il est vrai. — Le tourment de l'homme célèbre qu'était Nadaud lui venait de sa correspondance mondiale :

« La seule servitude vraiment fatiguante, je puis même dire pénible lorsqu'elle est portée à ce point », lisons-nous dans une lettre de sa sœur Madame Wacrenier « c'est la correspondance. Il y est attaché tous les matins. On n'imagine pas quels paquets de lettres il reçoit, auxquelles il faut répondre ; c'est le revenant... mauvais de la célébrité ; à peine est-on à jour que cela recommence ; c'est le tonneau des Danaïdes. »

Au mois de septembre 1886, la santé du poète — il avait alors 66 ans — commença de s'altérer. Durant un séjour à Roubaix, un abcès lui vint qu'un chirurgien de la ville ouvrit, concluant ensuite à la nécessité d'une véritable opération. Nadaud se souciait médiocrement de l'aubaine et rentra aussitôt à Paris où, sur les conseils du docteur Godlewski, il se borna à suivre un régime assez sévère.

Au commencement du mois suivant, il partait pour une petite propriété vinicole dont il s'occupait en Saône-et-Loire, Cormatin, et, de là, il écrivait, le 6 octobre, au comte de Fleurieu :

« Je n'ose plus entreprendre de grands voyages dans mon état de santé. Je suis obligé de suivre un régime, de me fatiguer le moins possible. Le docteur Aubert, de Macon, m'a défini ainsi mon mal : diabète cérébrale. Or, j'ai eu de tels soucis que j'ai perdu le peu de sommeil que j'avais et que, tous les soirs, j'ai une agitation qui ressemble à s'y méprendre à la fièvre. »

Le poète se remit de cette crise, mais ce fut un premier avertissement.

Une deuxième survint trois ans après, en juillet 1889 ; une congestion cérébrale, ou quelque chose d'approchant, mit ses jours en danger ; durant plusieurs mois, il marcha difficilement et dut se faire, à chaque instant, frictionner la jambe gauche.

Une lettre du 17 décembre envoyée de Nice à ses sœurs nous renseigne sur sa maladie :

« Je suis toujours mon régime, à peu de choses près, et je crois, je commence à croire que c'est mon médecin de Nice qui a raison. S'il n'y a pas eu de congestion cérébrale, ce n'est qu'un affaiblissement qui tourne au rhumatisme et, dès lors, rien d'inquié-

tant. Je circule tous les jours, mais je fais un exercice modéré, car les jambes se fatiguent vite. Alors, je prends force voitures. »

Cette fois encore, le mal fut conjuré et Nadaud déclare lui-même, en octobre 1890, qu'il se porte à merveille.

Néanmoins, la Mort commençait déjà d'étendre vers lui sa main décharnée ; trente mois après, elle allait, cruellement, le précipiter au tombeau.

En attendant ce jour fatal, le chansonnier conservait toute la force de son talent, toute la verdeur de son esprit.

Un de ses éditeurs en eut la preuve une certaine fois qu'il avait refusé une chanson du poète en déclarant celui-ci vieux jeu. Nadaud rentra chez lui, prit sa bonne plume et, sans vouloir nommer l'éditeur ingrat dont il avait fait la fortune, il écrivit ces couplets cinglants qui ne sentaient en effet ni le déclin de l'âge, ni « la voix qui tombe et l'ardeur qui s'éteint. »

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Celui-là ne me connaît guère,
C'est sans doute un être vulgaire.
Quelque poltron, quelque envieux
Qui s'est caché durant la guerre.
Qui donc a dit que j'étais vieux ?

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Est-ce la rime, est-ce la muse ?
L'une m'étreint, l'autre m'amuse ;

Comme une poule pond des œufs,
Je ponds des vers, et j'en abuse ;
Qui donc a dit que j'étais vieux ?

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Quelque pédant, quelque maroufle,
Sans gaîté, ni verve, ni souffle
Dont le pied lourd et tortueux
Ne chausserait pas ma pantoufle.
Qui donc a dit que j'étais vieux ?

Qui donc a dit que j'étais vieux ?
Personne, personne, personne !
La machine est encore bonne.
Quand vient le moment sérieux,
Le cerveau pense et le cœur sonne.
Qui donc a dit que j'étais vieux ?

Quelques-uns, néanmoins, devinèrent le mot de l'énigme et ce ne fut point vers l'éditeur que se tournèrent le sourire et l'approbation.

L'âge n'avait rien enlevé de l'affection que Nadaud ressentait pour sa ville natale. Chaque année, on le revoyait et on lui faisait fête au vieux Cercle du Dauphin dont il avait accepté la présidence d'honneur. Au concert annuel donné par le cercle, il chantait ses dernières créations et l'on peut deviner l'enthousiasme avec lequel elles étaient applaudies.

D'autre part, on avait fondé à Roubaix une société musicale nommée le « Choral Nadaud » et le poète en suivait paternellement les pas et le développement.

Cependant la maladie continuait son œuvre mortelle et le jour était proche ou le poète tomberait pour ne plus se relever. Il sentait ses forces décroître; il écrivait : « L'alouette vieillie se tait. » Toutefois, bien peu de semaines avant sa mort, il se trouvait à Nice et faisait visite à une amie, Mlle Delondre. L'inspiration lui vient subitement et il dit :

— « Mademoiselle, voulez-vous me prêter votre piano un instant ? »

Mlle Delondre acquiesce aussitôt, laisse Nadaud, puis revient au bout d'une demi-heure. Il avait, pendant ce temps, composé une fantaisie sur les arbres : ce fut sa dernière chanson.

Au mois de mars 1893, il quittait la Côte d'Azur, traversait Paris, allait passer, en famille, la semaine sainte à Roubaix et revenait dans la capitale où, presque aussitôt atteint d'une congestion pulmonaire compliquée d'influenza, il s'éteignait doucement en son cher 63 de la rue de Passy : c'était le samedi 28 avril 1893.

On sait que Nadaud était demeuré célibataire. En eut-il un regret vers la fin de sa vie ? Le doute est permis, tout au moins si l'on s'en rapporte à certains vers qu'il envoyait un jour à son confrère Henri Jousselin.

Pourquoi ne s'est-il jamais marié ? Peut-être a-t-il été d'un choix trop exigeant, à en croire ces vers :

J'ai rêvé la femme idéale,
Voilà pourquoi je suis garçon.

Avant de terminer cette courte biographie du poète et d'étudier son œuvre, il sied de dire un mot sur la façon dont il l'interprétait :

« D'une figure sympathique, dit M. Charaux, où semblaient s'unir et se fondre la finesse gauloise, le calme du Nord et la gaîté française, Nadaud faisait entendre, en chantant ses vers, tout ce qu'il voulait sans laisser échapper la plus subtile nuance de pensée ou de sentiment. »

Et voici d'autre part une charmante esquisse écrite par le R. P. Delaporte dans les *Etudes*, la célèbre revue des Pères Jésuites :

« Une fois au piano, il y allait de dix, de quinze, vingt chansons à la file ; il ne se lassait point, et, comme de juste, personne ne s'ennuyait. C'était plaisir de l'entendre, plaisir de le voir jouir lui-même de son œuvre, avec une simplicité et une bonhomie charmantes. Il n'avait qu'une voix médiocre, une voix d'amateur ; mais, sans jamais se forcer, il exprimait, il jouait, il accentuait chaque sentiment ; il

s'attendrissait, il s'accompagnait en quelque sorte doublement, en soulignant d'un *tremolo* ou d'un demi-sourire tel mot délicat, telle fine malice. »

Nadaud ne fut jamais grisé par le succès ; toujours il demeura modeste et il croyait volontiers à l'indulgence de ses auditeurs.

Un soir qu'à Nice il avait été applaudi avec enthousiasme et qu'il rentrait chez lui accompagné de sa sœur, M[me] Wacrenier, il lui dit tout à coup et avec un sentiment profond :

— « Voyons, entre nous, ai-je vraiment du talent ? Est-ce bien vrai, est-ce bien sincère, ces applaudissements ? »

Il ne paraissait d'ailleurs avoir aucune préférence pour les filles de son imagination et, comme on lui disait souvent :

— « Cher maître, quelle est celle de vos chansons que vous préférez ? »

Il répondait invariablement :

— « Celle qu'on me demande. »

Ajoutons qu'il avait une mémoire extraordinaire et jamais prise au dépourvu.

Avec cette modestie, il ne manquait pas d'esprit — on le sait de reste — et, parfois, une malice s'échappait de ses lèvres — oh ! jamais bien cruelle, on en peut être assuré !

Un soir, il venait de chanter, à Orléans, les *Pêcheuses du Loiret*, et certaines dames un peu mûres mais non dépourvues de prétentions à la beauté lui dirent ensuite en minaudant :

— « C'est nous ! C'est bien nous ! C'est tout notre portrait ! »

Nadaud répondit doucement :

— « Tout ce que je puis vous dire, c'est que ma chanson a été composée il y a une cinquantaine d'années. »

— « Oh ! alors, ce n'est pas nous, sûrement ce n'est pas nous ! » reprirent les douairières avec vivacité.

Terminons par ce mot spirituel.

Dans une assistance élégante et en majorité féminine, certaine de ses admiratrices lui dit au moment où il se mettait au piano :

— « M. Nadaud, chantez nous donc quelque chose de croustillant. »

A quoi notre chansonnier, feignant d'examiner l'assistance, répliqua d'un ton ingénu :

— « Oh ! Madame, je n'oserai jamais : il y a des hommes ici ! »

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE DE NADAUD

L'œuvre de Nadaud consiste surtout en ses chansons, au nombre de quatre cents environ.

J'ai parlé plus haut de son premier recueil où se trouvaient *Pandore*, le *Docteur Grégoire*, *M. Bourgeois*, le *Nid abandonné*.

Que de choses exquises, tantôt d'une profonde philosophie, tantôt d'une gaîté malicieuse il y aurait à glaner dans les recueils suivants !

Je m'arrêterai seulement à la *Garonne*, *Carcassonne* et *Les trois hussards*.

Voici d'abord la *Garonne*, cette charmante plaisanterie d'une ironie à fleur de peau qui chatouille sans blesser et fait rire ceux-là même dont elle raille agréablement la faculté d'exagération :

La Garonne

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Quand elle sortit de sa source,
Diriger autrement sa course
Et, sur le midi, s'épancher,
Qui donc eut pu l'en empêcher ?
Tranchant vallon, plaine, montagne,
Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Pousser au Nord sa marche errante,
Elle aurait coupé la Charente,
Coupé la Loire aux bords fleuris,
Coupé la Seine dans Paris
Et, moitié verte, moitié blanche,
Elle se jetait dans la Manche.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait pu boire la Seine,
Boire le Rhin après le Rhône,
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth
Et puis, ivre à force de boire,
Elle aurait grossi la Mer Noire.

Si la Garonne avait voulu
Lanturlu !
Elle aurait pu, dans sa furie,
Pénétrer jusqu'en Sibérie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Kamschatka
Et d'Atlas déchargeant l'épaule,
Elle aurait dégelé le Pôle.

La Garonne n'a pas voulu
Lanturlu !
Humilier les autres fleuves,
Seulement pour faire ses preuves,
Elle arrondit son petit lot ;
Ayant pris le Tarn et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne :
La Garonne n'a pas voulu
Lanturlu !
Quitter le pays de Gascogne.

Quant à *Carcassonne*, elle eut tout d'abord du mal à faire son chemin dans le monde. Le directeur du *Ménestrel*, souvent mieux inspiré, n'en comprenait pas la moralité philosophique sous le tour fantaisiste et badin. Il en fit recommencer jusqu'à quatre fois le couplet final par Nadaud qui, excédé, s'en tint à sa première version — la meilleure à mon avis — et la remit, telle quelle, à Anatole Lyonnet des lèvres duquel elle s'envola pour voltiger rapidement sur toutes celles de France.... et de l'Etranger.

Carcassonne

Je me fais vieux, j'ai soixante ans,
J'ai travaillé toute ma vie,
Sans avoir, durant tout ce temps,
Pu satisfaire mon envie.
Je vois bien qu'il n'est ici-bas
De bonheur complet pour personne;
Mon vœu ne s'accomplira pas :
Je n'ai jamais vu Carcassonne !

On voit la ville de là-haut,
Derrière les montagnes bleues ;
Mais, pour y parvenir, il faut,
Il faut faire cinq grandes lieues ;
En faire autant pour revenir !
Ah ! si la vendange était bonne !
Le raisin ne veut pas jaunir :
Je ne verrai pas Carcassonne !

On dit qu'on y voit tous les jours,
Ni plus, ni moins que les dimanches,
Des gens s'en aller sur le cours,
En habits neufs, en robes blanches.
On dit qu'on y voit des châteaux
Grands comme ceux de Babylone,
Un évêque et deux généraux !
Je ne connais pas Carcassonne !

Le vicaire a cent fois raison :
C'est des imprudents que nous sommes.
Il disait dans une oraison
Que l'ambition perd les hommes.
Si je pouvais trouver pourtant
Deux jours sur la fin de l'automne......
Mon Dieu ! que je mourrais content,
Après avoir vu Carcassonne !

Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi
Si ma prière vous offense ;
On voit toujours plus haut que soi
En vieillesse comme en enfance.
Ma femme, avec mon fils Aignan,
A voyagé jusqu'à Narbonne,
Mon filleul a vu Perpignan
Et je n'ai pas vu Carcassone !

Ainsi chantait, près de Limoux,
Un paysan courbé par l'âge.
Je lui dis : « Ami, levez-vous,
Nous allons faire le voyage. »
Nous partîmes le lendemain,
Mais (que le bon Dieu lui pardonne !)
Il mourut à moitié chemin :
Il n'a jamais vu Carcassonne !

Cette charmante fantaisie fut maintes fois parodiée et j'en ai pu lire, dans les papiers de Nadaud, différentes imitations dues à Eugène Manuel, l'abbé P., la marquise de Thury, Vidal, etc....

Quant aux *Trois hussards* qu'avec juste raison le délicat poète Armand Silvestre a qualifiés « chef-d'œuvre », ils ont été et seront longtemps encore indispensables à tous les concerts ou cours de récitation.

Une fois de plus on les relira, j'en suis sûr, avec un plaisir infini :

Les Trois Hussards

C'était trois hussards de la garde
Qui s'en revenaient en congé.
Ils chantaient de façon gaillarde
Et marchaient d'un air dégagé.

— « Je vais revoir celle que j'aime,
« C'est Margoton, » dit le premier.
— « C'est Madelon, » dit le deuxième ;
— « C'est Jeanneton, » dit le dernier.

Un homme était sur leur passage.
— « Hé ! C'est Jean, le sonneur, je crois ;
« Quoi de nouveau dans le village ?
— « Tout va toujours comme autrefois. »

— « Et Margoton notre voisine ?
— « J'ai sonné ses vœux l'an dernier
« Car elle est sœur visitandine
« Dans le couvent de Noirmoutier. »

— « Et Madelon ? Toujours bien sage ? »
— « Oui da ! Pour elle j'ai sonné,
« Voilà dix mois, son mariage,
« Voilà dix jours, son premier né. »

— « Et Jeanneton, » dit le troisième,
« Toujours heureuse ? » — « Ah ! sûrement :
« Trois mois passés, aujourd'hui même,
« J'ai sonné son enterrement. »

— « Sonneur, si tu vois Marguerite
« Dans le couvent de Noirmoutier,
« Dis-lui que je la félicite
« Et que je vais me marier. »

— « Sonneur, si tu vois Madeleine,
« Dans la maison de son époux,
« Dis-lui que je suis capitaine
« Et que je fais la chasse aux loups. »

— « Sonneur, quand tu verras ma mère,
« Va la saluer chapeau bas ;
« Dis-lui que je suis à la guerre
« Et que je n'en reviendrai pas. »

Outre ses recueils de chansons, Nadaud a publié un volume de *Miettes poétiques* contenant des sonnets, distiques, quatrains, épigrammes, variétés ; puis un autre volume de *Contes, scènes et récits*, tous écrits (sauf un) durant l'année 1886. Il donna encore un roman, l'*Idylle*, un *Solfège poétique et musical* dont il voulait faire hommage aux élèves des Ecoles de la Ville de Paris et que le Conseil municipal sectaire de la Capitale refusa parce que le nom de Dieu s'y trouvait prononcé sans injures. La famille du poète en a fait, plus tard, des libéralités aux élèves du Borda et de quelques autres écoles.

Nadaud a publié encore un *Théâtre* de comédies brèves, opérettes et petits proverbes dont l'un, *Me Salvator*, reçu aux Français, n'y fut jamais représenté; dont un autre, *Dubois d'Australie* (vaudeville à la manière de Scribe), fut joué au Gymnase ; les autres eurent des succès de salon. C'est d'ailleurs, pour mon goût, la partie la plus faible dans l'œuvre du chansonnier qui n'était pas homme de théâtre.

Mentionnons encore une préface, dont nous parlerons plus loin, pour les chansons de Pottier ; une autre préface fort spirituelle pour un petit livre de cuisine dû à Mme Marie G. V. publié chez Hachette en 1885 et suivi d'une chanson de Nadaud, l'*Estomac*, dont voici les derniers vers :

L'estomac, c'est l'homme lui-même ;
C'est par là qu'on nous a légué
L'esprit malsain et le teint blême
Ou le teint clair et le cœur gai.

Hier, un pinson me lançait sa roulade :
« Mon camarade, »
Lui dis-je alors, « te voilà bien joyeux ? »
Il répondit dans sa trille légère :
« L'oiseau digère
« Mieux que personne ; il doit donc chanter mieux. »

Nadaud mit aussi en musique un album de 25 chansons rimées par Béranger et y adjoignit une préface en vers dont voici trois couplets :

J'ai voulu te rendre un hommage
— Chacun l'entend à sa façon —
En joignant mon léger ramage
Aux fiers accents de ta chanson

Pardonne cet excès de zèle ;
J'ai mêlé mon cuivre à ton or,
J'ai pris une plume à ton aile
Pour suivre un moment ton essor.

Tu fus et tu restes mon maître,
Ton cœur ne me fut pas fermé :
Je t'admirais sans te connaître
Et, te connaissant, je t'aimai.

Nadaud est encore l'auteur d'une petite brochure sur *La chanson depuis Béranger ;* d'un volume, *Souvenirs d'un vieux Roubaisien* et de *Notes d'infirmier*.

La *chanson depuis Béranger* fut composée et vendue au profit de la « petite caisse des chansonniers » dont nous parlerons plus loin. L'auteur y déclare, à propos de la chanson, que « le public est indulgent, il ne cherche pas au delà de ce qu'on lui donne ; les vrais coupables sont les chanteurs qui ne savent se contenter d'un succès honnête et qui n'aspirent qu'à forcer l'effet et à extorquer le gros rire. » Cela dit, il étudie successivement l'œuvre de tous les chansonniers, grands et petits, très petits même, venus depuis Béranger, en commençant par Musset « qui avait toutes les cordes et savait se mettre à tous les diapasons » pour continuer par A. de Beauplan, F.

Bérat, Scribe, P. de Kock, Désaugiers père et fils, Murger, P. Dupont, G. Mathieu, Clairville, E Pottier, E. Grangé, J.-B. Clément, A. Silvestre, P. Avenel, Déroulède, Pradels, Toché, Millaud, Rollinat, J. Jouy, Bruand, Verlaine, Mac Nab, Richepin, Meusy, Xanrof, Desrousseaux et une soixantaine d'autres dont les noms sont maintenant tout à fait oubliés — si même ils sont jamais parvenus à la connaissance du public.

Dans les *Souvenirs d'un vieux Roubaisien*, on lira une amusante histoire « Le chien de l'officier », vra sujet de dialogue à la Moinaux ou de comédie à la Courteline ; ainsi que « M. et Mlle Boutavent », du pur Labiche. On y trouve encore une intéressante étude sur le chansonnier Desrousseaux ainsi que l'anecdote suivante relative aux premiers pas de Nadaud dans la carrière musicale :

« C'est par hasard que M. Charles Wugk (l'initiateur de la musique à Roubaix, le fondateur de la Grande Harmonie, le professeur de toutes les générations qui se sont succédées à Roubaix de 1820 à à 1850) m'apprit la musique. On l'avait appelé pour mes deux sœurs. Dans ce temps là, les hommes n'apprenaient guère le piano. La leçon de mes sœurs terminée, ma mère me dit : « Veux-tu aussi essayer du piano ? » J'acceptai sans hésitation et j'ose dire que, par la suite, je devins l'élève favori du maître...

Je ne devais pas être son élève pendant bien longtemps puisqu'en 1832, âgé de douze ans je quittai Roubaix pour suivre mes études à Paris. » (1)

Enfin, je mentionnerai, en terminant, *Mes notes d'infirmier* — j'ai dit que Nadaud s'était engagé dans les ambulances pour la durée de la guerre. — Elles contiennent une vingtaine de récits, tableaux pittoresques, évocation patriotiques, drames tragiques et anecdotes de sentiment qu'on ne peut relire sans émotion quand on a vu de près les sombres jours de nos défaites et les misères de cette campagne désastreuse.

(1). Souvenirs d'un vieux Roubaisien, pages 7 et 8.

CHAPITRE VII

NADAUD ET LA CRITIQUE

Au courant de ce volume, nous avons donné déjà un certain nombre des jugements émis par les écrivains les plus en renom sur les œuvres de Nadaud.

Il n'est pas superflu, croyons-nous, d'en réunir encore quelques-uns dans un court chapitre à ce consacré.

Mentionnons, avant tous, celui du si délicat poète Armand Silvestre qui écrivait à Chebroux, peu après l'apparition des *Derniers chants* de Nadaud :

« Donnez-moi bien vite l'adresse de Nadaud. Je veux aller le voir si c'est à Paris. En tout cas, je veux lui écrire pour lui dire tout le plaisir que m'a fait son dernier livre, tout l'honneur que j'ai ressenti de le tenir de lui. C'est un pur chef d'œuvre ..... Que c'est admirable de demeurer jeune comme il l'est ! Vous ne sauriez croire la sympathie respectueuse que j'ai pour ce talent si français, pour ce genre si bon enfant. »

Et, comme complément à cette lettre, Armand Silvestre écrivait, dans la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,* un élogieux article où nous lisons :

« A ceux que ce siècle désabuse, nous recommandons tous ces vers aimables, d'une philosophie si douce, où respire une si franche honnêteté. L'esprit y est jeté à pleines mains mais on y trouve aussi l'émotion, une verve bien française où les larmes se mêlent au sourire comme passe un rayon de soleil dans les vapeurs matinales... Le talent que le cœur inspire ne vieillit pas. »

Dans un article des *Etudes*, aussi fortement pensé qu'élégamment écrit, le R. P. Delaporte s'exprime ainsi : (1)

« Peut-être est-il, de tous nos chansonniers, non pas le plus populaire — il est trop délicat pour être très populaire — mais, dans toute l'acception du terme — le plus français.

« *Hispanus flet, dolet Italus*, *Germanus boat*, *Flander ululat et solus Gallus cantat* », disait-on au grand siècle. Nadaud a fait sourire ou pleurer de douces larmes, à ce titre, n'est-il pas un bienfaiteur ? Combien de personnages honorés d'une statue, même à Paris — surtout à Paris — n'ont pas mérité si bien

1. *Etudes*. — Tome 42, p. 62 et 92.

de leurs semblables?...... Les chansons de Nadaud n'ont été écrites ni pour l'atelier, ni pour la rue; d'où il suit qu'elles ne sauraient avoir la popularité peu enviable des refrains que l'on braille un jour d'orgie et d'émeute et que les orgues de barbarie ont l'habitude de moudre à l'ombre des portes cochères. Son œuvre est d'un lettré, elle s'adresse à des groupes Et, sans vouloir hasarder une prophétie — qui donc peut répondre de l'avenir? — nous osons croire qu'un grand nombre de chansons de Nadaud dureront aussi longtemps que la Garonne arrosera la Gascogne; aussi longtemps qu'il y aura, en France, des gendarmes et des gens d'esprit – ceci n'exclue pas cela — c'est-à-dire quelque temps encore. »

Le dictionnaire Larousse consacre, on s'en doute, une notice à Nadaud et le juge ainsi :

« On trouvera, la plupart du temps, dans ses inspirations, de la gaîté, de la fraicheur, une bonhomie qui n'est pas exempte de malice; quelques morceaux s'élèvent sans emphase jusqu'au grandiose. »

Un autre de ses biographes, M. H. Masquelier, a dit :

« Ses œuvrss n'étaient jamais que l'éclosion et l'image de la pensée ou de l'impression du moment. Si elles sont surtout joyeuses, c'est que l'auteur, comme tous les hommes bons, était surtout gai :

alouette qui monte, monte en jetant dans l'air pur son joyeux *lire-lire,* plutôt que roucoulante tourterelle ou plaintive philomèle. »

Citons encore ces quelques mots du *Gaulois* écrits le 11 novembre 1890 :

« La muse de Nadaud, vive, alerte, pimpante, bonne fille et court vêtue se complaît dans les chansons de genre. Elle n'a pas l'allure et le ton égrillard de la muse de Désaugiers ni la chasteté grave, triste et recueillie de la muse de Pierre Dupont. Non, elle est tout bonnement joyeuse, mutine, un brin railleuse, relevant à peine son jupon blanc, se fâchant si quelque galant la serre de trop près... Gustave Nadaud a traversé la vie en chantant à tous les buissons. Ses amertumes, ses tristesses, il les a transformées en rires perlés et en éclats joyeux. »

Dans son *Histoire du Romantisme* (p. 356-357), Théophile Gautier s'exprime ainsi :

« Gustave Nadaud a fait une chanson moderne qui reste dans les limites du genre et pourtant contient les qualités modernes d'images, de rythme et de style indispensables aujourd'hui. Il fait lui-même la musique de ses vers et les chante avec beaucoup de goût et d'expression... Gustave Nadaud a eu besoin de beaucoup d'art et de discrétion pour conserver, malgré ses scrupules, la liberté d'allure de la chan-

son à laquelle il faut une pointe de gaillardise, d'enivrement bachique vrai ou feint et d'opposition railleuse. Nadaud a souvent mêlé à cette veine qui vient d'Anacréon, en passant par Horace et en continuant par Béranger, des morceaux d'une inspiration élevée et d'un sentiment exquis que le refrain seul empêche d'être des odes. Mais bientôt il reprend le ton léger, tendre, spirituel ou comique qui convient à son instrument car, après tout, Nadaud, quoique poète, est un véritable chansonnier. »

C'est également Charles Monselet qui vit beaucoup, retint... davantage et écrit à son tour en 1885 :

« Apostat de la tenue des livres et déserteur des étoffes de Roubaix, il a su exploiter un petit filon paresseux dont il est encore maître et seigneur. Il est petit, ramassé, mais l'allure est celle d'un homme dans toute la vigueur de l'âge (25). La parole est vive, l'œil est franc : il y a de la bonté dans sa bouche. Rien d'ailleurs qui trahisse la pose ou l'excentricité. Il a des relations partout, il connaît tout le monde ; il est complaisant, affable. En récompense, il a eu beaucoup de petites satisfactions d'amour propre ; il en aura encore. Je le crois heureux. Sa ville natale, Roubaix, lui a élevé un buste dans son Hôtel-de-Ville. N'est-ce pas déjà quelque chose ? » (26).

1. Nadaud avait alors 65 ans.

2. Ch. Monselet. *Petits mémoires littéraires*. Ch. II, p. 116 à 119.

Dans le *Recueil des poètes français* de E. Crépet, une notice est consacrée à Nadaud par Ch. Alexandre et nous y lisons (27).

«... La gaîté a parfois des larmes ou plutôt une rosée de mélancolie vite évaporée... L'esprit est le fond, le sol de cette muse positive ; le sentiment flotte sur elle comme la vapeur bleue sur les montagnes. »

La *Revue catholique des Institutions et du droit*, publication sérieuse et très estimée, s'exprime ainsi (28) par la plume de M. A. Charaux :

« Nous sommes attirés vers Nadaud par un charme tout particulier. Quelque chose lui survit tandis qu'il est muet, sous terre. C'est la voix de ses vers, c'est son âme qui les remplit et qui nous parle encore ; c'est la philosophie, la bonhomie et le naturel de sa poésie ; c'est, en dépit de plus d'un écart de l'imagination, une bonté et une honnêteté qui font aimer l'homme dans l'écrivain, une sincérité et une simplicité qui font penser à La Fontaine. Il n'était, ce qu'on appelle artiste, ni d'éducation ni de manières. Il a toujours été un homme de famille et un homme du meilleur monde. Ce qui survivra à Nadaud, ce qui est réellement beau dans son œuvre, nous aimons à le rappeler, c'est la douceur, la sensibilité et, ce qui

(1). Tome IV. Avril 1896, p. 308-309.
(2). Avril 1896.

indique encore la beauté naturelle de l'âme, une rare simplicité. Personne n'était plus simple, plus aimable, plus gai, plus charmant que lui. Il ne connut jamais cette morgue de l'homme célèbre et recherché par tous qui est la plaie de tant de poètes fort inférieurs à Nadaud. »

Je n'aurais garde enfin d'oublier la publication agréable et documentée de Mme Ancelot (1) : *Un salon de Paris*. En tête, se trouve une photogravure représentant Nadaud debout auprès d'un piano et, assis autour de lui, Mmes Ancelot, de la Vallée, d'Yvray, Sangnier, Lachaud, la comtesse de Trogoff, la comtesse de Carfort, Mlle E. Mathieu, MM. O. Lacroix, Sangnier, Lachaud, Michaud, le baron des Maraix, Roux Ferrand, Dieudonné, Valentin Smith, J. Appert, le marquis de Laqueille, Bourgoin et le marquis de Valori.

(1). Marguerite Chardon, née à Dijon, épousa M. Ancelot vers 1818. Elle collabora tout d'abord à quelques pièces de son mari puis elle écrivit, seule, à partir de 1835 et fit représenter de nombreuses comédies au Français, au Vaudeville, au Gymnase, parmi lesquelles *Un mariage raisonnable*, *Le château de ma mère*, *Isabelle*, *Clémence*, *Les honneurs et les mœurs*, *l'Hôtel de Rambouillet*, *Une femme à la mode*, *Hermance*, etc. Elle publia aussi *Les salons de Paris* et plusieurs romans, *Gabrielle*, *Emérance*, *Renée de Varville*, *la nièce du banquier*, *Une famille parisienne*.

Mme Ancelot s'exprime ainsi sur Nadaud (1).

« M. Nadaud est un compositeur d'un genre particulier dont on ne trouve l'équivalent nulle part. On courrait toute l'Europe sans rencontrer rien de pareil : c'est un talent éminemment français ; quelques maisons privilégiées ont seules le droit de l'entendre. C'est une faveur qu'il réserve à ses amis et leurs salons sont les seuls qui retentissent de ces sons joyeux ou touchants qui font sourire, qui font rêver.. M. Nadaud accompagne lui-même les paroles composées par lui et dont la musique, inspiration de sa pensée féconde, complète toujours la conception ; il chante ou plutôt il joue ses poésies et il en fait ainsi un ensemble plein de charme et d'originalité. Fine raillerie, sentiment vif des choses élevées, moquerie légère, passion bien sentie, raison puissante, plaisanterie aimable et douce philosophie tout cela s'y trouve et cette réunion forme un ensemble piquant, spirituel et varié qui représente admirablement le caractère français.., français d'autrefois quand les Révolutions ne l'avaient point assombri et l'amour de l'or abaissé ; de ce temps où l'esprit régnait en France et gouvernait les salons. Aussi, ce qui reste encore

(1). Un salon de Paris par Mme Ancelot. — Chap. Un salon sous Napoléon III ; p. 308-309.

par tradition de cet esprit là chez quelques personnes du faubourg Saint-Germain fait apprécier à une grande valeur le talent exceptionnel de M. Nadaud. »

Jusqu'aux derniers jours, la critique demeura douce et louangeuse au verveux chansonsonnier.

Les applaudissements que les contemporains, souvent envieux, se dispensent entre eux avec parcimonie, laissant à la postérité le soin de venger les morts, Nadaud les eut de son vivant : il fut un homme heureux.

CHAPITRE VIII

NADAUD ET L'ACADÉMIE

En 1881, le peintre Bernier, (1) grand ami de Nadaud, réunissait un soir, à sa table, une vingtaine d'amis, tous, illustrations du pinceau, de la plume et du crayon. Au dessert, ayant réclamé le silence, il leur proposa d'engager Nadaud à publier une édition définitive de ses chansons, chacune de celles-ci étant illustrée par un des convives ou par d'autres dessinateurs émérites. Une acclamation lui répondit : la motion était votée d'enthousiasme.

Inutile de dire si le poète acquiesçà de grand cœur et avec une reconnaissance émue.

Ce fut un régal en effet, non seulement pour les amis et admirateurs du poète mais aussi pour les bibliophiles. L'édition était des plus soignées au

(1). Bernier (Camille), né à Colmar en 1823. Il débuta à l'Exposition de 1855 par un tableau « Le Village d'Arberg. » La plupart de ses peintures ont pour sujets des paysages bretons. Il est mort en 1902.

point de vue papier, caractères d'imprimerie, tirage, et les plus grands artistes s'étaient disputés le plaisir de l'enrichir par leurs dessins les mieux réussis.

Ils s'appelaient Rosa Bonheur, Henriette Brown, Madeleine Lemaire, Gustave Doré, J.-B. Laurens, Zuber, Van Marck, Hébert, Hillemacher, Paul Dubois, Lalanne, Henner, H. Leroux, Gallais, Leleu, Jacquand, H. Pille, Ed. et Th. Frère, Pérignon, Dupray, Dumarescq, Yon, Abraham, Courtois, Duez, Bonnat, Gérôme, J. Lefebvre, Chaplain, Ph. Rousseau, Stop (Marcel Retz). J. Trayer, F. Régamey, E. Fichel, G. Boulanger, L. Watelin, E. Vernet-Lecomte, Th. Gide, Cham, Faivre-Duffer, P. A. Cot (dont ce fut le dernier dessin resté d'ailleurs inachevé), E. Ollé, G. Rodier, Harpignies, A. Aullet, le comte A. du Chastel, F. Fau, Roger Jourdain, F. Barrias, Vidal, Vernier, Courtry, Butin, Weerts, de Cuvillon, Jundt, Grandsire et Bernier naturellement.

De ces diverses collaborations, il résulta un précieux chef d'œuvre typographique dont le succès — mérité — fut tel que l'auteur en retira près de cent mille francs.

Plus tard, on lui offrit des sommes importantes pour les originaux des dessins mais il se refusa toujours à les vendre : il préféra les offrir au musée de sa ville natale à l'exception de ceux faits pour ses chansons « légères » dont il fit hommage à son ami Rodier.

Nadaud résolut de distraire quelques exemplaires et de les offrir à chacun des membres de l'Académie Française.

Il soumit cette pensée à son ami Doucet, secrétaire perpétuel de la Compagnie (1), qui voulut l'en détourner, estimant la générosité trop considérable et un envoi au Bureau parfaitement suffisant.

Nadaud maintint son offre entière et Camille Doucet lui répondait le 25 février 1882 :

« J'aurais été bien heureux de vous voir là-bas (à Nice) et d'en rapporter vos terribles 200 kilogrammes de merveilles.

« Comptez-vous mettre un mot de dédicace gracieuse sur chaque exemplaire ?

« C'est tout un travail.

« Ou bien voulez-vous envoyer le tout au secrétaire perpétuel pour qu'il fase la distribution après avoir lu, à l'Académie, une lettre dans laquelle vous exposeriez vos intentions ?

« Non, je ne m'oppose plus à votre généreuse prodigalité, mais, pour que vous sachiez bien ce que vous allez faire, je vous envoie la liste des membres de l'Académie Française, 38 en ce moment.

(1) Doucet (Charles-Camille) 1812-1894 ; critique dramatique au *Moniteur* ; directeur général des théâtres en 1866 ; auteur des comédies : *Le Fruit défendu*, la *Considération*, etc.

« On vous obéira ensuite avec résignation et reconnaissance.

« Tout mon monde vous envoie mille tendresses.

« A vous de tout cœur. »

CAMILLE DOUCET.

Le superbe envoi de Nadaud fut offert à l'Académie dans la séance du 16 mars et accueilli avec une faveur marquée dont le secrétaire perpétuel se fit immédiatement l'interprète, auprès du donataire, par le message officiel ci-après :

16 mars 1882.

« Monsieur,

« Je viens de lire à l'Académie la lettre par laquelle vous voulez bien offrir à chacun des membres de la Compagnie un exemplaire de la nouvelle édition de vos *Chansons choisies* illustrées par vos amis.

« Très touchée d'une si gracieuse et si généreuse attention, l'Académie s'est empressée de vous voter des remerciements dont l'expression sera consignée au procès-verbal de la séance de ce jour.

« En admirant la beauté des gravures et le luxe de l'édition, l'Académie a surtout apprécié et placé en première ligne l'œuvre charmante et doublement estimée du poète et du musicien.

« Agréez... »

CAMILLE DOUCET.

A cette lettre officielle était joint le billet suivant :

« 16 mars.

« Cher ami,

« Je sors de la séance où vous avez été admiré, acclamé et remercié.

« Voici, à la hâte, un petit mot officiel. Moi aussi, je vous remercie pour ma part, pour ma bonne part.

« Nous aurons le chagrin de ne pas vous avoir tout à l'heure à notre table.

« Vos deux superbes volumes seront, à votre défaut, livrés à l'admiration de ceux qui auraient bien voulu vous voir et vous entendre.

« Tous amis !

« A bientôt j'espère,

« A vous de tout cœur.

C. D.

Les membres de l'Académie s'empressèrent, on le comprend, de remercier le poète pour son bel envoi.

La Compagnie comprenait alors 38 membres, soit 37 en défalquant le Sécrétaire perpétuel. Vingt et un accusés de réception sont seulement parvenus jusqu'à nous. Les seize autres n'ont-ils point été envoyés ou se sont-il égarés ? Je l'ignore. En tous cas, il m'a semblé que je ne pouvais passer sous silence, en ce volume, ces épîtres immortelles et je les reproduis

par ordre alphabétique afin de ménager toute susceptibilité dans le Royaume des Ombres et la République des vivants : ceux-ci restés d'ailleurs au nombre de deux seulement, MM. Mézières et Boissier.

Commençons donc par Emile Augier : (1)

« Je reçois vos deux beaux volumes. Je ne vous dirai pas qu'ils ont un succès énorme ; vous le savez du reste. Je vous dirai seulement que personne ne s'en réjouit plus que moi et ne le trouve plus juste.

« Sur quoi je vous embrasse. »

E. AUGIER.

De M. Boissier : (2)

.... « Vous nous traitez vraiment en prince et ce n'est pas sans quelque confusion que j'ai placé vos charmantes chansons, si élégamment habillées, à côté de mes vénérables bouquins grecs et latins qui s'étonnent un peu du voisinage.... Je vous remercie bien sincèrement de m'avoir donné l'occasion de relire et de garder tant de refrains sérieux ou gais,

(1) Augier (Guillaume-Victor-Emile) (1820-1889), auteur dramatique, connu surtout par la *Cigue* (1844), l'*Aventurière* (1848), *Le Gendre de M. Poirier* (1855), les *Effrontés* (1861) et le *Fils de Giboyer*

(2) Boissier, (Marie-Louis-Gaston), né en 1823, professeur à l'École Normale, administrateur du Collège de France, secrétaire perpétuel de l'Académie en 1895.

toujours spirituels, que j'ai été si heureux d'entendre et qui me rappellent de si lointains et si agréables souvenirs....

G. BOISSIER.

De Caro (1) :

« .... Avec quel plaisir je vais relire cette épopée intime — celle de la vie domestique, celle des mille incidents de la réalité — sans négliger les satires et de temps en temps quelques pièces qui remontent jusqu'à la haute philosophie. Vous parcourez d'une main légère à laquelle rien n'échappe tout le clavier humain... »

E. CARO.

De Cherbuliez : (2)

.... « Je suis charmé d'y retrouver, magnifiquement habillées, des chansons que j'aime et admire depuis fort longtemps et que je sais presque par cœur.... »

V. CHERBULIEZ.

(1) Caro, Elme-Marie (1826-1887), professeur à l'Ecole Normale et à la Sorbonne.

(2) Cherbuliez, Victor (1829-1899), professeur libre, auteur de nombreux romans, génevois naturalisé français.

De Cuvillier-Fleury : (36)

« Vous avez eu bien raison, cher et honoré confrère, de publier cette belle édition de vos poésies. Elles étaient illustres ; elles méritaient d'être illustrées. Vos amis y ont mis la main et ont marié leur talent au vôtre : d'égalité très souvent. Mais la poésie l'emporte toujours sur le dessin et la peinture, malgré notre poète Horace, *ut pictura poesis.* »

CUVILLIER-FLEURY.

De Maxime du Camp, (37) une lettre de simples remerciements à son « vieil ami. «

D'Alexandre Dumas fils (38) :

.... « Personne ne se chante plus que moi, quand je veux revivre les jeunes et belles années de ma vie, les *Dieux*, le *Message*, le *Voyage aérien*, toutes ces fraiches et adorables chansons qui ont accompagné notre jeunesse... »

A. DUMAS.

(1) Cuvillier Fleury, Alfred Auguste (1862 1887), d'abord secrétaire du duc d'Aumale, collaborateur du « Journal des Débats ».

(2) Du Camp, Maxime (1822-1894), poète, romancier, critique, historien, auteur de *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie ; Les Convulsions de Paris ; La Charité privée à Paris*, etc...

(3) Dumas, Alexandre (1824-1895), fils du célèbre romancier, auteur de la *Dame aux camélias* (1848, le *Demi-monde* (1855), l'*Affaire Clémenceau* (1866), *Monsieur Alphonse* (1874), etc...

Du célèbre chimiste J.-B. Dumas (1) :

... « Lorsque les deuils qui m'environnent m'ont permis quelques distractions, vos aimables chants m'ont ramené à ces temps éloignés déjà où je partageais, avec un public d'élite, le bonheur de les entendre dans leur saveur printanière. Comme ils sont restés jeunes, quand tout se couvrait de rides, autour d'eux, dans ces époques attristées !... »

J.-B. DUMAS.

De M. de Falloux : (2)

... « Votre talent est du nombre de ceux qui inspirent autant de sympathie que d'admiration, et personne plus que moi, je vous l'assure, n'est sous votre charme... »

Cte DE FALLOUX.

Du comte d'Haussonville (3), une lettre de remerciements pour les « jolis vers poétiques et gais, cette musique aimable et ces charmantes gravures. »

(1) Dumas, Jean-Baptiste (1800-1884), chimiste illustre, fondateur de l'Ecole Centrale, ministre du commerce (1850), sénateur, président du Conseil municipal de Paris (1859).

(2) Falloux, Frédéric-Alfred-Pierre, comte de (1811-1886), député, ministre de l'Instruction publique, auteur de la loi sur la liberté de l'enseignement (1850), historien.

(3) Haussonville, Joseph-Othenin-Bernard, comte d' (1809-1884), secrétaire d'ambassade, député, sénateur inamovible. historien.

De Labiche (1), le si amusant auteur du *Chapeau de paille d'Italie* et autres :

... « Vos chansons sont de celles qui grandissent à la lecture ; ce ne sont plus des chansons, ce sont de vrais petits poèmes d'une facture bien française, pleins de cœur, d'esprit et se dissimulant sous une philosophie aimable... »

E. LABICHE.

De Legouvé (2) :

« Je suis aussi heureux de votre succès que vous ! Vous voilà donc riche (riche pour vous), vous qui avez été toute votre vie un modèle de désintéressement ! Et tout cela, grâce à un admirable volume qui, outre la beauté de l'impression du papier, contient, sous forme d'œuvres d'art exquises, tant de témoignages de l'affection de nos grands artistes pour vous. J'en suis ravi. »

LEGOUVÉ.

(1) Labiche, Eugène Marin (1815-1888), auteur du *Chapeau de paille d'Italie* (1851), du *Voyage de M. Perrichon* (1860), de la *Poudre aux yeux* (1861), de la *Cagnotte* (1864), etc...

(2) Legouvé, Ernest (1807-1903), auteur d'*Adrienne Lecouvreur* (1849), de *Bataille des dames* (1851), l'*Art de la lecture* (1877), *Soixante ans de souvenirs* (1885), etc...

De M. Mézières (1) :

... Vos deux volumes sont une merveille... Ils me rappelleront, avec le souvenir du plus charmant des poètes, celui des meilleurs peintres de notre temps, et, ce qui ne vaut pas moins, celui d'un ami auquel je suis, depuis longtemps, bien tendrement attaché... »

A. Mézières.

Vient ensuite une carte de remerciements envoyée par M. Mignet (2).

De M. Nisard (3) :

« Vos deux magnifiques volumes sont sur la table de mon salon où ils y forment une petite exposition qui nous donne, à chaque visite, l'occasion de parler de nos sentiments pour celui auquel nous en devons le présent. Il y en a long à dire pour l'auteur et le chantre de tant de belles ou agréables chansons... »

D. Nisard.

(1) Mézières, Alfred-Jean-François, né en 1826, professeur à la Sorbonne, auteur d'ouvrages sur Shakespeare, Dante, Pétrarque, Gœthe, Mirabeau, etc..., sénateur depuis 1900.

(2) Mignet, François-Auguste-Marie (1796-1884), historien, journaliste, auteur de travaux sur la Réforme et d'une *Histoire de la Révolution*.

(3) Nisard, Jean-Marie-Napoléon-Désiré (1806-1888), professeur à la Sorbonne, directeur de l'Ecole Normale, auteur d'une *Histoire de la Littérature française* devenue classique.

Du grand savant Pasteur (1) :

... « Quoique j'aie quelque peine à me tenir éveillé, le soir, à la suite des fatigues du jour au laboratoire, je suis, chaque année, un de vos auditeurs assidus au concert de l'Ecole Normale et non un des moins ardents à vous applaudir... »

L. PASTEUR.

De M. Edmond Rousse (2), l'intègre et éloquent avocat, une affectueuse lettre de remerciements « au vieux camarade des jours d'autrefois. » De même M. Camille Rousset (3), l'historien de Louvois, remercie le poète en lui rappelant leurs souvenirs du concours général. Une carte lui vint aussi de Jules Sandeau (4) ainsi que ce mot de Jules Simon (5) qui lui écrit :

(1) Pasteur, Louis (1822-1895), auteur des immenses découvertes sur la polarisation rotatoire, les germes de l'air, la stérilisation, les maladies des vers à soie, le vaccin antirabique, etc...

(2) Rousse, Edmond (1817-1906), avocat, défenseur des otages sous la Commune, du duc d'Orléans en 1890 ; auteur de la *Consultation sur les décrets de 1880*, etc...

(3) Rousset, Camille Félix-Michel (1821-1892), historiographe du Ministère de la Guerre : auteur de l' *Histoire de Louvois*, de la *Conquête de l'Algérie*, etc...

(4) Sandeau, Léonard-Sylvain-Jules (1811-1883), bibliothécaire de la Mazarine et de Saint-Cloud : auteur de *Melle de la Seiglière*, *Sacs et parchemins*, *Jean de Thommeray*, etc...

(5) Simon, Jules-François-Simon-Suisse, dit (1814-1896), membre du gouvernement provisoire en 1870, ministre en 1871, auteur du *Devoir*, de l'*Ouvrière*, de la *Liberté de conscience*, etc...

... « Il y a maintenant une chanson de Nadaud qui est bien elle-même, bien à vous et qui ne ressemble à aucune autre... Mais hélas ! cher Monsieur, personne ne la chantera jamais comme vous... »

Enfin, Sully Prudhomme (1), récemment décédé, lui adressait ce billet :

... « Les dessins qui les accompagnent sont les commentaires de ces chansons célèbres où l'esprit le plus gai et le plus fin est toujours au service d'une philosophie noble ou attendrie. Donner toujours à penser en faisant ou rire ou sourire, c'est le rare mérite de toutes vos compositions. En les relisant, ainsi rapprochées les unes des autres, j'en ai mieux senti, tout à la fois, l'étonnante variété et le commun caractère .. »

Dans la séance publique qui suivit (2) l'Académie Française s'honora en donnant, à son tour, au poète un témoignage non de remerciement mais de justice par l'attribution du prix Vitet.

Le rapport contenait cette appréciation du secrétaire perpétuel :

(1) Sully Prudhomme, René-François-Armand (1839-1907), auteur de nombreuses poésies dont la plus célèbre est le *Vase brisé*.
(2) Le jeudi 6 juillet 1882.

... « Tout finit par des chansons, a dit Beaumarchais. Ne nous en plaignons pas, Messieurs, et souhaitons que toujours il en soit de même.

« Il ne s'agit pas ici de rappeler des titres que personne n'ignore, et trop heureux les hommes dont il suffit de prononcer le nom pour que chacun comprenne et applaudisse.

« Est-ce un poète, est-ce un musicien, est-ce un philosophe ? C'est tout cela, Messieurs ; c'est un chansonnier ! Depuis plus de trente ans il chante ; ses chansons nous sont allées au cœur et nous les avons chantées après lui.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme,

a-t-il dit un jour, et le nom lui en est resté.

« J'allais vous parler du talent, de la bonne grâce, de la belle humeur, du désintéressement et de toutes les vertus de ce bonhomme. Je m'arrête. Déjà, du milieu de vous, j'entends s'échapper comme l'écho d'un refrain connu qui nous dit : « Vous avez raison ! » quand je vous annonce que l'Académie décerne l'un de ses plus gros prix, le prix Vitet, à M. Gustave Nadaud. »

Et, peu de jours après, dans une de ses chroniques, M. Jules Claretie s'exprimait ainsi à l'endroit du glorieux lauréat :

« L'Académie, qui n'a pas eu Béranger chez elle, a couronné Gustave Nadaud ; le chansonnier aura eu toutes les bonnes fortunes. Jamais homme n'a été applaudi plus souvent et de plus près. Musset n'a pas recueilli, en sa vie, le quart des bravos qu'a entendu crépiter Nadaud dans tous les salons. Nadaud n'a jamais eu à se plaindre ni de son public : partout où il est, on l'écoute ; ni de ses interprètes : le meilleur de ses interprètes, c'est lui. Il a eu plus que Victor Hugo, jusqu'à ces dernières années ; plus que Lamartine dont le déclin a payé cher la plus lumineuse des aurores, plus que nul poète de ce temps. Nadaud a eu la gloire, argent comptant, le sourire des hommes et le compliment des femmes. »

C'est vrai. Nadaud eut la gloire, l'argent comptant, le sourire des hommes, les compliments des femmes, — et les couronnes de l'Académie.

Regrettons seulement qu'on puisse, à propos de Nadaud, faire dire, cette fois encore, par l'Institut : « Rien ne manque à sa gloire ; il manquait à la nôtre. »

CHAPITRE IX

NADAUD ET SES AMIS

Parlons un peu maintenant des amis de Gustave Nadaud.

A dire le vrai, tout le monde était son ami : ses lecteurs, ses auditeurs et — chose plus rare — ses obligés, dont il avait beaucoup.

Il faut néanmoins citer quelques noms et le premier qui vient au bout de la plume est celui d'Ernest Chebroux, lui-même chansonnier de mérite et qui, président de *Lice chansonnière* et de la *Chanson française*, consacre, depuis des années, son talent, ses efforts, son goût, son activité toujours jeunes à faire pénétrer chez les petites ouvrières, qu'il appelle ses « fauvettes », non point l'appétence du cabotinage mais le sens de la vraie chanson française telle que la composait Nadaud, la chanson gracieuse, émue, tendre, fine et

délicate, toujours marquée aux coins de la décence et du patriotisme.

J'ai eu déjà, j'aurai plus d'une fois encore, en ce volume, à nommer l'ami bien cher qu'à l'heure de sa mort Nadaud désigna comme son exécuteur testamentaire littéraire et le fidèle continuateur de sa pensée ; il me permettra donc de me borner, pour l'instant, à cette simple mention, — mais avant tous les autres.

Ce fut aussi le comte de Fleurieu, gentilhomme de vieille race à l'amitié éclairée, au dévouement toujours en éveil, dont les fils ont continué les traditions de parfaite courtoisie et le pieux souvenir envers la mémoire de l'ami paternel. J'en parlerai plus abondamment par la suite et je reproduirai seulement ici quelques lignes inédites du chansonnier concernant son ami :

« Mon ami, le comte de Fleurieu, n'est pas mon ami d'enfance mais je suis lié avec lui depuis 1855 environ et cette affection est toujours allée en croissant jusqu'à la mort de sa femme, arrivée en 1885. Henri est un cœur chaud, généreux, enthousiaste. Je le connus d'abord chez la marquise du Hallay Coetquen née Chimay. Il chantait mes chansons avec un grand charme et, pendant de longues années, il les a dites partout, de préférence aux siennes car il faisait

des vers très bien tournés. Après une vie ojrt élégante et quelque peu fastueuse, dans tous les cas très dispendieuse, il épousa Mlle Marguerite de Marzac, fille du marquis de Carbonnier de Marzac et de Mlle de Renneprot qui lui apporta les immenses terres de Marzac et de Saint-Cyprien. C'était une adorable femme qui lui donna deux fils et plus tard une petite fille. Mes amis étaient si bons, si affectueux qu'ils me décidèrent à aller demeurer chez eux dans leur bel hôtel de Neuilly où je fis des séjours assez fréquents et assez courts. Puis, en automne, j'allais passer quinze jours, trois semaines au château de Marzac. »

J'ai déjà cité le comte de Noé dont les spirituelles caricatures illustrèrent le pseudonyme de Cham.

Si l'on en croit une lettre qu'il écrivait à notre héros, il dut surtout à celui-ci une décoration d'ailleurs bien méritée s'il est admis que la Légion d'honneur doit récompenser le dévouement, l'héroïsme, le talent ou l'esprit et non pas.... tout ce qui en est le contraire comme on le voit trop à présent.

Voici cette lettre :

« Mon cher ami

« Ce matin à onze heures, ma boutonnière a perdu... sa virginité !

« C'est à vous et à ce brave Arago que je dois ce

ruban et je viens vous en témoigner toute ma reconnaissance. J'ai souvent cherché des amis comme vous et toujours on m'a répondu qu'on n'en faisait plus.

« Je fais arranger ma croix ; d'un côté la figure de Gustave Nadaud ; de l'autre la figure d'Arago.

« Mme de Noé joint tous ses sentiments de gratitude aux miens.

« Je suis heureux que ce titre de chevalier me permette de vous embrasser sans indécence.

« Merci, mon cher ami, et bien affectueusement.

CHAM.

Parmi les meilleurs amis du poète, on notera encore M. Prévost Rousseau, maire de Champigny, chez qui il se rendait fréquemment et où il retrouvait, avec Charles Read, conservateur des Musées, et Vercousin, le fidèle Chebroux, très épris du canotage en Marne et dont la barque avait nom la *Garonne* pour rappeler une des plus amusantes chansons de Nadaud.

Celui-ci était très lié, d'autre part avec la famille Rodier où l'attendait la plus vive amitié, des hôtes choisis, une société charmante pour laquelle sa venue était une fête. Il y passait un mois chaque année, au château de Sermaize, sur les confins de la belle forêt de Fontainebleau, et s'y rencontrait entre autres

avec l'académicien Legouvé dont voici une lettre intéressante parce qu'elle tend à prouver qu'on songea — non sans raison — à faire asseoir Nadaud dans l'un des quarante fauteuils.

La lettre de Legouvé est presque indéchiffrable à cause de ses minuscules pattes de mouches. Faut-il qu'un si grand caractère en ait employé d'aussi petits!

« Mon cher ami

« C'est dans un petit port de Bretagne que votre lettre est venue me trouver... Je ne saurais vous dire à quel point votre lettre m'a touché. J'y ai reconnu, ce qui me charme tant en vous, une fidélité, une simplicité de cœur qui ne va que bien rarement avec le talent et qui ne se rencontre guère dans notre Paris. J'ai bien réfléchi à ce que vous m'avez dit. Je serais désolé de jeter, dans la tranquilité si douce de votre vie, les soucis, les agitations des âmes qui ne vous valent pas. Un homme non seulement exempt d'ambition mais fuyant le bruit, ayant peur de la lutte et de l'éclat est un être si exceptionnel aujourd'hui qu'il faut le respecter. Mais, d'un autre côté, un poète si aimable, si naturel, si gai, c'est un oiseau si rare qu'il faut tâcher de l'acquérir. Le résultat de tout ceci c'est que vous avez raison et que je n'ai pas tort. Vous avez raison de ne pas vouloir affronter les

ennuis et les déceptions des compétitions. J'ai raison de désirer vous avoir parmi nous. Ne vous en occupez donc pas et laissez moi faire. Quand je trouverai et si je trouve une occasion *sûre*, je vous le dirai. Si je ne la trouve pas, je ne vous dirai rien et vous n'en vaudrez pas un iota de moins pour ne pas être des nôtres... »

L'occasion désirée par Legouvé ne s'est-elle point rencontrée ? Il faut le supposer.

Puisque nous sommes à l'Académie, ne la quittons point sans mentionner son aimable secrétaire perpétuel, Camille Doucet — le bien nommé — qui fut un des intimes de notre poète ainsi qu'Emile Augier, l'auteur de l'*Aventurière* et du *Gendre de M. Poirier*, ce chef d'œuvre de la comédie bourgeoise ; Alexandre Dumas fils, Labiche, Maxime du Camp, Mézières, Sandeau — tous de l'Académie Erançaise. Il faudrait encore citer Gounod, le grand musicien, qui nota certaines chansons de Nadaud parmi lesquelles *Combat d'amour* ; Armand Silvestre, le gai conteur qui fut aussi le délicat poète de *Griselidis* et que la mort enleva en pleine maturité du talent ; Rosa Bonheur, le grand peintre (1) dont la lettre suivante indique le motif et les débuts de cette amitié :

(1). Rosa Bonheur, née en 1822 ; exposa son premier tableau en 1840, renommée pour ses nombreux et magnifiques tableaux d'animaux.

« By, 6 janvier 1874

« Monsieur,

« Je suis infiniment touchée de l'honneur que vous venez de me faire en m'adressant les vers charmants que mes bœufs traversant un lac vous ont inspiré ; de la part d'un grand poète comme vous, Monsieur, ce m'est un précieux hommage et, je puis dire, une gloire. Veuillez, je vous prie, en recevoir mes remerciements... »

ROSA BONHEUR.

J'aurais encore à mentionner, parmi les noms chers à Nadaud, ceux du baron Verly, commandant des Cent Gardes, et de la baronne Verly, possesseurs d'une terre à Couzon (Rhône) où le poète se rendait volontiers ; du comte et de la comtesse Nodler, de la famille Binder, chez laquelle il fit plus d'un séjour au château d'Evry Petit Bourg ; de son compatriote le poète lillois Desrousseaux, de l'auteur des *Guêpes*, Alphonse Karr ; d'Edmond Cottinet, Mme Herbelin, Mme Madeleine Lemaire, Paul Avenel, etc., et je terminerai par la reproduction d'une lettre de la marquise de Blocqueville née Davoust (1), si connue dans les lettres et l'aristocratie :

(1). Louise-Adélaïde Davoust d'Eckmül marquise de Blocqueville, née à Paris en 1835, dernière fille du maréchal Davoust,

« Paris, le 24 décembre 1877.

« Quelle bonne chance et quelle charmante surprise, cher Monsieur, en me mettant solitairement à table hier samedi. Je trouve à ma droite un élégant, un superbe volume, je me mets à lire, à lire jusqu'au grand soir et j'arrive à l'*Ombre* ma préférée peut être avec l'*Etoile*. J'aurais bien une petite querelle à vous chercher ; les femmes oublient-elles tant que cela ? Je croirais moi, que ce sont les hommes qui ne savent plus même le nom un moment adoré. Qu'importe ! Les vers sont d'une délicatesse exquise, dignes enfin du nom dont ils sont signés... et... en ce bas monde... tout est vrai et tout est faux, la vérité varie comme les âmes ; la vérité de telle ou telle n'est pas *ma* vérité ; *ma* vérité n'est pas la vérité de ma voisine, mais la grâce exquise, le talent réel, comme la lumière, luisent pour tous... »

Mme de Blocqueville annonce ensuite à Nadaud qu'elle lui fait l'envoi d'un fauteuil brodé par elle à son intention et dit espérer le revoir à Nice avant peu de semaines.

Cet aimable épitre méritait, croyons nous de n'être pas oubliée.

auteur de sept ou huit ouvrages (formant quinze à vingt volumes) parmi les plus importants lesquels une histoire du maréchal en quatre volumes et d'un roman psychologique en quatre volumes, les *Soirées de la villa Jasmin*.

CHAPITRE X

LES INTERPRÊTES DE NADAUD

Après les amis, les interprètes dont, au surplus, quelques-uns furent les deux à la fois.

On sait que Nadaud disait lui-même ses chansons — et avec quelle perfection d'art ! Mais il ne pouvait, malgré son ubiquité, suffire à la consommation. Partout on réclamait du Nadaud et le poète était incapable de satisfaire à toutes les demandes énoncées de Roubaix à Nice en passant par la Capitale. Il était donc obligé d'accepter parfois l'aide d'une voix secourable et c'est ainsi qu'il fut interprété par Mme Conneau, par Mlle Reichemberg, par Mme Van den Stœple (dont il fait grand cas), par Mme Emma Fleury-Franceschi, par Mme Damoreau, par Levassor, Chaudesaigues, Malézieux, les frères Lyonnet ; par Mme Hortense Damain dont plusieurs lettres nous ont été conservées, billets intéressants parce qu'ils montrent

la renommée conquise par le poète en tous les pays d'Europe.

En voici un du 24 décembre de je ne sais quelle année :

« Cher Monsieur Nadaud,

« Je vous remercie pour les jolies choses que vous m'avez envoyées.

« Vous avez obtenu, hier, un succès immense avec la *Garonne* que j'ai dite à San Remo chez S. M. l'Impératrice de Russie, devant L.L.A.A.R.R. le Duc et la Duchesse d'Aoste.... L'Impératrice de Russie a été adorable....

« Recevez, etc... »

H. Damain.

Celui-ci est postérieur à la guerre de 1870.

« Paris, le samedi 28 octobre.

« Cher Monsieur et ami,

.... Je suis revenue par Bade et j'ai dû m'arrêter aussi à Strasbourg où je viens d'arranger deux soirées pour les compatriotes privées de la langue française et, sur les affiches, s'étalent en grosses lettres, le nom de l'auteur aimé avec l'*Aïeule* et *Trois mille francs* qui font un effet énorme. Je vais là et à

Mulhouse et à Colmar avec mon ami Cousin et des Roseaux... A Londres, j'ai dit *Notre Albert* devant la famille royale qui en a été ravie et j'aurais été chez la Reine si j'avais pu rester huit jours de plus. Ce sera pour l'an prochain.

« Chez les Rotschild, j'ai débité rien que du Nadaud pendant toute une matinée. C'est là, par exemple, que *Trois mille francs* ont été bien accueillis....

« Recevez, etc... »

H. DAMAIN.

La dernière lettre de Mme Damain est du mois d'août 1889. L'artiste est en villégiature à Aix-les-Bains. Elle revient de Londres et écrit à Nadaud qu'elle a joué chez la duchesse de Manchester pour la princesse de Galles, laquelle lui a demandé *Vin ordinaire* et le *Dîner chez la Reine*.

« Inutile de vous dire quel succès ! Il y avait là la princesse Marie de Teck qui a été charmante aussi ».

L'un des interprêtes les plus goûtés de Nadaud fut aussi l'un de ses amis les plus chers : Saint-Germain (56). Ils se tutoyaient. Et, ce que l'on ignore

(56). Gilles de Saint-Germain, né à Paris le 12 janvier 1833. Premier de Comédie au Conservatoire en 1853 (classe Provost), il débuta à l'Odéon, passa à la Comédie Française l'année suivante, la quitta en 1859 pour entrer au Vaudeville où il demeura jusqu'en 1876. Il s'en fut au Gymnase de 1876 à 1882

probablement, l'excellent auteur, l'impeccable diseur que la mort a trop tôt enlevé, rimait, lui aussi, fort proprement.

On va en juger par ce billet d'invitation qui ne manque ni de gaîté ni d'esprit :

« Mercredi, 21 nov.

« Ami, déjeunes-tu toujours
« Tous les jours
« Six heures après que l'aurore
« Vient d'éclore ?
« Tu sais qu'il est, rue Fortuny,
« Dans un nid,
« Un bébé, dont l'aimable père,
« Désespère
« De te voir si tu ne viens pas
« Au repas
« Qu'offre à douze heures *moins* une heure
« Sa demeure,
« Le jour qui doit suivre demain,

« Saint-Germain ».

Enfin nous terminerons la liste de ces interprêtes par Coquelin aîné mort il y a quelques mois à peine, qui écrivait un jour à Nadaud :

puis traversa la Comédie Parisienne, rentra au Gymnase, s'en fut à l'Ambigu, à la Renaissance et au Palais Royal où il termina sa carrière. Président du Caveau, vice-président de l'Association des Artistes dramatiques, il mourut à Paris le 14 juillet 1899.

« Mon cher ami,

« C'est la faute au Théâtre Français et à son copiste si votre cahier ne vous est pas revenu plus tôt. Mais il n'a été ni abimé ni égaré et laissez-moi vous remercier de tout mon cœur de me l'avoir confié, surtout de m'avoir permis d'y puiser quelques contes qui nous vaudront, à l'un et à l'autre, de *grands* succès !

« Je suis sur le *Conte du Garde*. Plus je l'étudie, plus j'y trouve de talent. La troisième partie surtout fait croire qu'elle a été écrite par votre ou notre vieil ami La Fontaine. *Le nid de Rossignols* aussi plaira beaucoup. *Mme Bourgeois*, le *prince Saphir*, *Jean et John*, etc..., sont autant de contes amusants et intéressants.

« Merci encore et croyez moi, etc.... »

C. Coquelin,
bourreau de vos hautes œuvres.

CHAPITRE XI

NADAUD CROYANT

Ainsi que beaucoup d'hommes de sa génération, contemporains de Lacordaire et de Montalembert, mais dont les mœurs, les habitudes, les tendances d'esprit ne s'étaient point tournées aussi rapidement vers la nécessité de la foi catholique alors endormie chez les Français, Nadaud fut longtemps indifférent, mais sans raillerie, ni sectarisme à plus forte raison.

Il était destiné cependant à finir ses jours en chrétien. Il possédait cette première assise de la Foi : la Bonté. Lui-même a dit, dans sa chanson du *Cygne :*

C'est si bon d'être bon !

Sa philosophie, d'ailleurs, était bien voisine de celle énoncée par l'Evangile ainsi qu'on en peut juger :

Eh quoi ! philosophe ascétique,
Quel oubli fais-tu de tes sens ?
Ah ! voici le moment critique :
Le corps a des besoins puissants,
Notre âme, qui prie et qui pense,
Nous laisse encor quelques loisirs ;
Sans débauche, il est des plaisirs,
Et des libertés sans licence.

Soyons toujours ce que nous sommes,
Frères par notre infirmité ;
On peut, en méprisant les hommes,
Aimer encore l'humanité.
Semez, semez sans espérance,
Les bienfaits qui font des ingrats ;
La vertu ne me touche pas
Quand elle attend sa récompense.

Surtout n'augmentez pas le nombre
De nos politiques étroits ;
Vivez en paix, restez à l'ombre ;
Les devoirs sont avant les droits.
Bravez l'opinion fragile
Et marchez d'un pas affermi :
Quand vous n'auriez qu'un seul ami,
C'en est assez pour être utile.

Dans son *Dimanche matin*, l'on trouve ces deux vers qui semblent accentuer encore le rapprochement vers la religion :

.... Je dirai, s'il le faut, aux railleurs
Qu'on peut prier ici tout aussi bien qu'ailleurs.

Voici d'autre part, un témoignage de l'abbé Berteaux, curé doyen de Saint-Martin, à Roubaix, mon-

trant que prêtre et chansonnier peuvent vivre en accord parfait (1) :

« La religion, dit l'abbé Berteaux, ne défend pas de chanter ; et quand des chansons sont, comme les vôtres, pleines d'esprit et de dignité et respectent tout ce qui est respectable, le volume qui les contient n'est pas déplacé dans un presbytère. »

Quatre ans après, en 1886, Nadaud publiait son *Solfège poétique et musical* où on lit cette charmante prière enfantine :

La première pensée,
A toute heure, en tout lieu,
Doit vous être adressée,
Mon Dieu !
Mais nous savons qu'un père
Ne peut être sévère ;
S'il faut toucher le ciel par les plus petits doigts,
Il sait ouvrir l'oreille aux plus petites voix.

Vers cette époque, Nadaud fit la connaissance d'un prêtre distingué, l'abbé Fabre, alors curé de Charenton puis évêque de la Réunion, et celui-ci opéra bientôt la conversion définitive du chansonnier.

L'abbé Fabre écrivait alors à Mme Armand Masson, nièce de Nadaud :

« Vous a-t-il dit qu'il était venu me trouver cette année, à son retour de Nice, et que *j'avais réglé toutes*

(1) Le poète venait de lui offrir la belle édition de ses chansons illustrées.

ses affaires ? Je puis vous attester que j'ai trouvé en lui un chrétien comme il nous en faut : grave, humble et d'une parfaite soumission aux conseils qui lui étaient donnés.

« Il m'a fait promettre d'aller le voir à Roubaix dans le cas où il tomberait malade. »

Peu de semaines avant que lui-même terminât sa glorieuse carrière, Nadaud vit mourir un de ses vieux amis, le chansonnier lillois Desrousseaux. Le sachant dangereusement atteint, il alla le voir et n'hésita pas à lui conseiller vivement de recevoir les derniers sacrements.

« Ce n'est pas un courage si vulgaire que celui-là, écrit M. Charaux, en un temps où, même dans les familles chrétiennes, on cache l'éternité au mourant, pour lui faire goûter l'espérance de cette vie mortelle, jusque dans les affres de l'agonie. »

Un des amis de Nadaud, le félicitant de cette démarche reçut cette réponse :

« Je n'ai pas grand mérite à cela : c'était plus fort que moi ; en présence du terrible et inévitable au-delà, je devais tout faire pour le salut de ce cher mourant.

« Du reste, ajouta-t-il, vois sur la table. Quand tu es entré, j'étais à écrire ; tu sais que l'abbé Fabre, curé de Charenton, est nommé évêque de la Réunion.

Il est mon confesseur ; je lui demande de m'indiquer son remplaçant. »

C'était en janvier 1893.

Hélas ! aucun changement n'était nécessaire : trois mois après, Nadaud mourait à son tour et Mgr. Fabre, encore à Paris (1), allait avoir la douloureuse consolation de l'assister à ses derniers moments.

On en trouvera le récit au chapitre consacré à la mort de Nadaud.

(1) Fabre, Mgr. Antonin-Paul, né à Nîmes en 1837, curé de Charenton, promu évêque de Saint-Denis de la Réunion le 2 novembre 1892.

CHAPITRE XII

NADAUD ET LA POLITIQUE

Gustave Nadaud ne se mêla jamais — en quoi il fit bien — aux luttes irritantes de la politique active. Il apparaît néanmoins, avec une évidence absolue, qu'il ne cachait point ses préférences pour la Monarchie.

Durant les deux tiers de sa vie, la séparation exista entre les deux branches de la maison de France — puisque la fusion date de 1873 — et l'affection, le dévouement de Nadaud allaient à la branche cadette. Il était Orléaniste, — comme on disait alors, — et non Légitimiste. Le Comte de Paris était son Roi, non point le Comte de Chambord.

C'est ainsi qu'il a écrit :

« Je mourrai dans la peau d'un vieil orléaniste. »

D'autre part, on sait qu'en 1883, lorsque mourut le Comte de Chambord, le Comte de Paris lui succéda dans ses droits au trône de France et, voulant, dès

son premier geste, indiquer la fusion, la réconciliation des deux branches de la Maison de Bourbon au regard du passé tout comme pour l'avenir, il prit le nom de Philippe VII — à la satisfaction et aux applaudissements de la presque totalité des serviteurs de la Monarchie. Il n'y eut plus, dès lors, ni Légitimistes, ni Orléanistes, mais seulement des Royalistes.

Nadaud, lui, conserva ses sentiments de « vieil orléaniste » et regretta la décision du Prince ainsi qu'on le peut voir en la lettre suivante adressée au comte de Fleurieu le 25 octobre 1887 :

« Vous savez que le Comte de Paris est à Dordrecht et qu'il y reçoit ses amis. Je suis bien tenté d'aller jusqu'à Dordrecht pour lui présenter mes respectueux hommages, mais je vous avoue qu'il y a deux points de son programme qui ne me vont pas : le premier, c'est la reconnaissance du suffrage universel ; le second, c'est le nom qu'il compte prendre.

« Je sais bien que nous ne serons pas d'accord sur ce dernier chapitre. Que voulez-vous ? Je trouve que l'on ne doit jamais renier le nom de ses pères et qu'il est plutôt l'héritier de Louis-Philippe que du Comte de Chambord. Mais, laissons ces questions qui ne sont malheureusement pas sur le point d'être résolues.

« Pour moi, je n'ai aucun espoir dans la régéné-

ration du Pays. Wilson est le plus parfait échantillon de notre décadence ; Caffarel n'est qu'un benêt à côté de lui. La pourriture vient de plus haut. Encore une fois, laissons ces matières nauséabondes et si nous ne vivons plus par la dignité nationale, réfugions-nous dans les sentiments du cœur. »

Près de trente ans auparavant, Nadaud avait été amené à faire publiquement profession de foi de ses opinions. Ce fut à propos de ce qu'on nomma l'incident Lamartine.

Un certain soir, aux plus beaux temps de l'Empire, Nadaud avait été invité à dîner par Lamartine. Il venait d'accepter quand on lui apporte, pour le même soir, une autre invitation à dîner chez la princesse Clothilde Bonaparte ; — par erreur on a longtemps dit la princesse Mathilde.

Le protocole des Cours obligeait Nadaud à se rendre — *invitus invitum* — au repas impérial. Mais Lamartine aussi était un prince, prince de la poésie. Il avait fait quelques invitations pour procurer à ses amis le plaisir d'applaudir son jeune confrère, et il fut très mortifié — la chose est naturelle — en recevant, au dernier moment, le billet par lequel Nadaud s'excusait en raison du motif impérieux — et impérial.

Lamartine eut quelque peine à digérer sa déconve-

nue. Il cria un peu haut : à l'ingratitude ! Bref, l'incident filtra dans le public et, peu de jours après, couraient, à travers les salons, les vers suivants dont on attribuait la paternité au grand poète des *Harmonies* :

Hier le vaincu de Pharsale
M'offrait un dîner d'un écu ;
Le vin est bleu, la nappe est sale ;
Je n'irai pas chez le vaincu.
Mais que la cousine d'Auguste,
M'invite en sa noble maison ;
J'y cours ; j'arrive à l'heure juste ;
Chansonnier, vous avez raison.

Nadaud fut d'autant plus attristé que la moindre insulte au poète malheureux était bien loin de sa pensée, qu'il y avait eu simplement une fâcheuse coïncidence et que l'affaire avait été grossie, envenimée par quelques-uns de ces bons amis que possèdent toujours les grands, les heureux, les méritants dont la situation, le bonheur ou le talent donnent prise à la basse envie.

La vérité néanmoins finit par se faire jour et Lamartine écrivit à Nadaud la lettre suivante en le priant de la rendre publique :

« ..... Il y a quatre ou cinq ans, du plus vieux qu'il me souvienne, vous voulûtes bien me promettre de venir dîner en famille, pour le plaisir de quelques amis, hommes d'esprit et de goût, ravis de se ren-

contrer chez moi avec l'auteur de *Pandore* et de tant d'impérissables badinages, mêlés d'accents si pathétiques, où la poésie et la musique se disputetn à qui déridera le mieux les plus graves et les plus tristes visages. Je me hâtai de faire part à ces amis de cette bonne fortune. Ils furent exacts au rendez-vous. J'étais fier de vous et je me vantais de mon ascendant sur un talent qui ne se vend pas, mais qui se donne, quand un billet de vous survint et rabattit mon orgueil, en m'apprenant qu'une princesse belle, aimable et impériale, venait de vous inviter pour le même jour et que vous vous étiez cru dans l'impossibilité de refuser, par je ne sais quelle loi d'étiquette que mon amitié ne soupçonnait pas.

« Vous connaissez l'humeur bien ou mal fondée d'un hôte malencontreux forcé de dire à ses convives :

Nous n'aurons mes amis, ni Nadaud, ni Molière.

« J'eus, au premier moment, un accès de cette méchante humeur, et je m'amusai, pendant qu'on enlevait votre couvert de la table, à parodier, en riant du bout des lèvres, la charmante ironie de votre immortel Pandore :

Brigadier, vous avez raison

« Mais je me gardai bien d'écrire une seule ligne de cette parodie, ni même de répéter le couplet à

mes amis, de peur qu'il ne s'envolât, de leur mémoire, sur les échos de l'indiscrétion pour aller vous atteindre au cœur, vous que j'aimais, que je voulais bien bouder, mais non contrister par un fâcheux souvenir. Les vers cités, du reste, du premier au dernier, ne sont pas les miens. — *Je n'irai pas chez le vaincu*, outrage à votre caractère, n'aurait aucun sens à l'égard d'un homme de cœur qui venait familièrement chez moi, et à qui j'avais eu le plaisir d'offrir sans façon le vin du cru à la campagne. La défaite aurait été plutôt une séduction, et la disgrâce un attrait pour vous, comme pour tous les nobles cœurs. Ce n'est pas moi, à coup sûr, qui vous aurais apostrophé dédaigneusement du titre équivoque de chansonnier, mot ignoble, jeté là comme une injure au lieu du mot brigadier, mot naturel et inoffensif qui avait le bonheur de vous rappeler en riant une de vos plus ravissantes compositions. »

Et Lamartine terminait cet aveu par ces mots de repentir qui l'honorent :

« Je vous supplie de tout oublier et de ne pas punir par la perte, très sérieuse et très douloureuse d'un ami, la seule mauvaise plaisanterie que je me sois permise dans ma vie. »

Nadaud a reproduit cette lettre dans la Préface de

ses *Nouvelles Chansons* en la faisant précéder de quelques lignes explicatives :

« J'ai hâte d'arriver à un incident qui a été pour moi un grand chagrin et je vais quitter le ton plaisant pour expliquer et tenter de détruire une double légende qui a couru sur mon compte :

« Hier, le vaincu de Pharsale.....

« Je n'achève pas. On connaît, on connaît trop hélas ! cette sanglante et injuste épigramme de Lamartine.

« Elle fut reproduite par un journal, puis par deux, puis par dix et elle fit ce qu'on appelle le tour de la presse.

« Le désaveu de Lamartine arriva quelques jours après. La lettre fut envoyée au *Figaro* qui la publia, mais beaucoup d'autres journaux ne jugèrent pas à propos de la reproduire.

« La voici :

(Suit la lettre ci-dessus).

« Malgré tout, continue Nadaud avec mélancolie, malgré tout, le couplet fatal n'est pas oublié ; il se reproduit périodiquement. La réponse de Lamartine trop longue et trop flatteuse pour moi, ne peut chaque fois réparer le mal, et je porte toujours ma blessure. »

C'est de cette anecdote, passée en légende, que date

l'idée, chez le public, que Nadaud était bonapartiste et l'un des familiers de Compiègne.

« En me recevant dans cette résidence écrit-il encore, l'Empereur aurait dit : « Je désire que M. Nadaud se trouve ici aussi bien que chez lui. » A quoi j'aurais répondu : « Aussi bien, sire ; ce n'est pas beaucoup dire ; j'espère m'y trouver bien mieux. » Cette spirituelle réponse n'est pas de moi, pour l'excellente raison que je n'ai jamais été reçu à Compiègne ni aux Tuileries, ni ailleurs ; que je n'ai jamais été ni l'hôte, ni le convive de l'Empereur. »

« Voilà, je crois, ajoute Gustave Nadaud en terminant cette préface, la double accusation mise à néant. Mais je ne puis encore être sûr qu'on n'y reviendra pas.

On y est revenu, et tellement que, deux ans après la mort du chansonnier, le 27 juillet 1895, Ernest Chebroux se voyait contraint d'écrire au *Figaro* la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Rien n'est difficile comme de déraciner une légende dont, en dépit de maintes justifications, il repousse toujours quelque chose.

« Je le constate encore aujourd'hui après la lecture dans le *Figaro* de ce malheureux couplet qui semble

revenir périodiquement dans les feuilles littéraires et qui empoisonna, jusqu'à la dernière heure, la vie de mon regretté ami Gustave Nadaud.

« Ce couplet est d'ailleurs faussement attribué à Lamartine.

« Je vous adresse la lettre par laquelle le poète se défend d'avoir voulu blesser, par une pensée méchante, le chansonnier dont l'existence pourrait se résumer en trois mots : probité, bonté et modestie (1).

« J'ajoute que, sur son lit de mort, préoccupé de cette pensée qu'il ne pouvait laisser entacher sa mémoire d'une mauvaise action si en dehors de son caractère, il eut encore la force d'écrire :

« Ami Chebroux, voici la vérité sur « l'incident « Lamartine » dont j'ai eu à souffrir toute ma vie.

« Les vers ne sont pas de Lamartine. J'en connais « l'auteur que je ne veux pas nommer. Je lui par-« donne.

« Ce n'est pas chez la princesse Mathilde que j'ai « dîné ce soir là mais chez la princesse Clothilde, « laquelle, arrivant à Paris, avait, elle-même, dressé « la liste des artistes qui devaient figurer à cette « soirée. »

« Ne trouvez vous pas, Monsieur le Directeur, qu'il

(1) C'est la lettre que l'on ent de lire.

serait bon de faire justice, une bonne fois, de cette légende ridicule et si préjudiciable à la mémoire de notre chansonnier dont Roubaix va prochainement inaugurer le monument.

« Je vous prie, etc...

Ernest Chebroux.

« Exécuteur testamentaire de G. Nadaud. »

Et, malgré tout, soyons en certains, la légende reparaîtra encore !

J'ai dit que Nadaud préférait le système de gouvernement inauguré par Louis-Philippe à celui représenté par le comte de Chambord. Il ne laissait pas cependant de témoigner son respect pour ce Prince à l'occasion et il lui envoya le premier exemplaire de sa belle édition des *Chansons illustrées*.

Le comte de Blacas, gentilhomme d'honneur du comte de Chambord, l'en remercia en ces termes :

« Bucheim, 9 octobre 1882.

« Monsieur

« Bien que, par suite de ses déplacements continuels depuis un mois et de son absence de Frohsdorf, Monsieur le comte de Chambord ne soit pas encore en possession du livre dont vous lui avez fait hommage. Il ne veut pas que je tarde davantage à vous remer-

cier en son nom de cet envoi et à vous dire combien il lui est agréable.

« Votre n° 1, Monsieur, est en bonnes mains. L'esprit français et la gaîté gauloise dont vous possédez si bien le secret, n'ont pas de meilleur appréciateur que Monseigneur. Il se promet un grand plaisir de la lecture de tant de morceaux ingénieux, spirituels et charmants qu'il connaît déja en partie mais il est surtout sensible au sentiment auquel vous avez obéi, et c'est cette impression que ma lettre est particulièrement chargée de vous exprimer.

« Fort heureux de me trouver l'intermédiaire de ce bienveillant message, je vous prie, Monsieur, de recevoir l'assurance de mes sentiments distingués. »

Le Comte de Blacas.

Nadaud adressa le même ouvrage au comte de Paris qui lui écrivit la lettre suivante :

« Château d'Eu, 20 août 1882.

« Monsieur

« J'espère bien avoir le plaisir de vous voir mardi prochain venir déjeuner au château à onze heures et demie. Mais je ne veux pas attendre jusqu'à ce moment pour vous remercier du merveilleux volume que vous m'avez apporté et qui fait le plus bel ornement de ma

bibliothèque. Cet exemplaire unique tiré sur papier de Chine, les incomparables illustrations de ses chansons, ce titre spécial, enfin cette chanson autographe, tout contribue à faire de ce volume un véritable trésor.

« Je peux vous assurer qu'il est entre des mains qui savent l'apprécier et je saisis cette occasion pour vous prier de me croire.

« Votre affectionné.

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS.

Le poète se rendit à l'invitation du Prince ainsi qu'il en témoigne dans cette lettre :

« J'ai été au Tréport. Le comte de Paris ayant vu que je lui destinais un exemplaire de mon ouvrage m'a invité à déjeuner à Eu. J'ai été admirablement reçu. J'ai chanté ma chanson d'Orléans : et j'ai reçu une lettre charmante autographe et olographe ».

L'année suivante, le 21 février 1883, il écrit de Nice à sa famille :

« Le duc et la duchesse de Montpensier (1) m'ont

(1) Marie-Louise de Bourbon, seconde fille de Ferdinand VII d'Espagne et de Marie-Christine de Bourbon des deux Siciles, sœur cadette de la Reine Isabelle, née en 1832, mariée en 1846 à Antoine-Marie-Philippe-Louis d'Orléans, duc de Montpensier, cinquième et dernier fils de Louis-Philippe. Elle eut neuf enfants dont six moururent jeunes ; les trois autres furent la

envoyé leurs portraits dans un beau cadre avec mon nom, imitant en cela le comte et la Comtesse de Paris (que je dois voir à Cannes lundi prochain). »

Trois ans après, le comte de Paris et son fils aîné, le duc d'Orléans, frappés par la loi de proscription étaient contraints de quitter le sol français. Nadaud adressa aussitôt au royal exilé quelques vers émus auxquels le Prince répondit par la lettre suivante :

« Tunbridge Wells, 25 juillet 1886.

« Mon cher Monsieur Nadaud.

« Votre quatrain m'est parvenu ici dans les premiers jours de mon nouvel exil. J'ai été profondément touché de la sympathie que vous m'avez exprimée dans ce moment douloureux. La pensée qui vous a inspiré me soutient et me donne confiance dans l'avenir. Je regrette d'avoir tant tardé à vous répondre, un mois entier, et je n'ai pas même l'excuse d'avoir employé ce temps à improviser quatre vers. C'est en prose que je me dis

Votre affectionné.

PHILIPPE,
comte de Paris.

première femme d'Alphonse XII morte en 1878, l'infant Don Antonio et Madame la comtesse de Paris. Veuve en 1890, elle mourut en 1897.

Si, maintenant, abandonnant les relations princières du poète, nous revenons.... à ses chansons, nous y trouverons également plus d'une fois, sous la forme légère et doucement railleuse, l'affirmation de ses préférences monarchiques et de son éloignement pour le régime actuel.

Le suffrage universel, en particulier, fut sa bête noire et il ne cessa d'en dénoncer les maléfices, les choix souvent insensés.

Voyez plutôt ses chansons : *Le Zuydersée* et *Une vieille histoire* ou *Le suffrage universel des bêtes* :

> Un beau jour, fatigués de l'état monarchique,
> Les animaux, signant un contrat solennel,
> Décrétèrent la République
> Et le suffrage universel.
> .... Ils élurent donc le baudet,
> Le cochon, l'oie et... Bilboquet.

Bilboquet est mis ici pour Barodet. La chanson date de 1873, au moment où l'élection de Barodet, nommé contre M. de Rémusat, le candidat de M. Thiers, venait d'agiter si bruyamment la capitale (61).

On connaît assez Nadaud maintenant pour se dou-

(61) Barodet fut élu à Paris le 27 avril 1873 par 180.000 voix contre 130.000 à M. de Rémusat. Cette élection fut une des causes de la chute de M. Thiers. Et pourtant, combien Barodet, qualifié rouge alors, semblerait rose pâle aux yeux de nos socialistes et même de nos radicaux actuels !

ter que ses préférences ne l'entraînaient point vers le vainqueur.

Une autre fois, le duc de Bellune avait composé une petite revue de salon, le *Jardin de Diane* (1) qu'il voulait faire représenter chez lui et il demanda à Nadaud de l'illustrer par quelque chose de sa façon. Le poète consentit et imitant en cela le Cyrano de Rostand qui faisait

Sonner les vérités comme des éperons,

il prit plaisir, dans les scènes XI et XII qui furent sa contribution à la revue, à dauber une fois de plus sur son ennemi le suffrage universel.

C'est un candidat qui parle :

J'attends avec quelque espérance
Vos vœux librement exprimés
Puisque vous avez l'assurance
Qu'en me nommant vous vous nommez (2).

Et Nadaud conclue :

« C'est le propre du suffrage universel de faire jaillir, de la foule, les personnages les plus incapables. »

(1) Cette revue a été imprimée : Bibliothèque nationale Y. Ch. 25779, 1892.

(2) Une chanson similaire a été écrite avec une verve pareille par mon excellent ami, le spirituel chansonnier Jacques Ferny. Elle est intitulée : « La profession de foi du député sortant. » — Chansons de la Roulotte — Fromont, éditeur.

Enfin, terminons par cette poésie, d'un ton un peu plus relevé, que Nadaud, peu enclin à la confiance en l'avenir, dédiait « à ses petits-fils » :

..... Vous saurez ceci
Que nous avons été victimes
Des avocats et des rhéteurs
Qui nous conduisaient aux abîmes
En flagornant leurs auditeurs.....

Qu'ils ont converti les croyances
A leurs aphorismes moqueurs,
Jouant avec les consciences,
Souillant les esprits et les cœurs,
Gagés de toutes les polices,
Aventuriers sans feu ni lieu
Dont nous nous fîmes les complices
En leur laissant offenser Dieu ;

Que les peuples sont solidaires
Des fautes de leurs gouvernants
Et qu'il est juste que les pères
Soient punis dans leurs descendants.

Espérons, pour le Pays, que l'excellent poète aura été un prophète moins bien inspiré !

CHAPITRE XIII

NADAUD PROPRIÉTAIRE

Il est indispensable de consacrer un chapitre à Nadaud « propriétaire ».

Avoir fermes et fermiers, blés et vins,

.... Veau, vache, cochon, couvée,

fut toujours le rêve — on pourrait dire la marotte — du bon chansonnier.

La plus importante de ses « propriétés » fut une métairie périgourdine à laquelle ses amis donnèrent le nom de *Carcassonne* et dont lui-même a consigné l'histoire dans ses notes intimes.

Nous y lisons en effet :

« M'attachant de plus en plus aux habitants de Marzac (1), je m'attachais de mieux en mieux à la contrée. Je m'intéressais à ce point à la culture — le violon d'Ingres — qu'il me vint l'idée d'être aussi

(1) Le comte et la comtesse de Fleurieu.

propriétaire. Mes amis avaient une petite métairie en ruines. J'y construisis une étable ; je défrichai ; plantai ; labourai des terres incultes ; cultivai le blé, les fourrages et j'eus bientôt une paire de bœufs.

« Le revenu principal fut le tabac que mon métayer Julien produit avec succès. J'ai fait des routes, mis des engrais, élevé des brebis, oies, chapons. Les prunes, fraises, noix sont abondantes et de bonne qualité. L'an dernier (1884), j'ai eu des pourparlers avec les facteurs à la halle de Roubaix et d'ailleurs qui ont trouvé mes fruits excellènts et qui m'ont autorisé à leur envoyer tout ce que je voudrais mais par wagon de cinq à six mille kilos. Cela dépassait mes moyens. J'ai dû m'abstenir. »

Nadaud fit orner sa métairie d'une belle grange ainsi que d'une porcherie et, les travaux terminés, il offrit au personnel et aux ouvriers un banquet plantureux qu'il présida lui-même.

Durant les séjours qu'il y fit, sa sollicitude pour les serviteurs étaient toujours en éveil. Il leur abandonnait toute sa récolte et quand il se rendait à la ville voisine, il ne laissait jamais de revenir les poches bourrées de provisions pour eux et de surprises pour leurs enfants.

Carcassonne ne tarda pas à devenir « la grande affaire » du poète et nombre de ses lettres au comte

de Fleurieu sont pleines de questions, réponses, désirs, instructions concernant la métairie.

En mars 1882, il veut absolument acheter des bœufs, parle avec amour de ses prés verdoyants, — du moins c'est son espoir :

« Ne reculez pas devant les frais ; arrondissez, agrandissez. »

Au mois d'octobre suivant :

« Faites beau, faites grand ; je désire avoir une métairie modèle. »

Le 22 février 1883 :

« J'ai, à Paris, pas mal d'argent disponible que je ne sais comment placer ; c'est chose grave par le temps qui court. Je vous supplie d'acheter pour moi le Lomond d'en haut pour le joindre à Carcassonne et à Merle. »

Le 2 mars de la même année :

« N'épargnez pas les engrais et truffons à mort. »

Du 23 septembre suivant :

« Il paraît que j'ai eu les plus beaux tabacs du département ; cette gloire me suffit. »

L'année suivante il écrit cet amusant billet où perce une joie d'enfant :

« Une autre chose de votre lettre qui m'a touché : c'est le mouton entraîné et dévoré par *mon* loup. Je plains le propriétaire du mouton..... et aussi le mou-

ton lui-même, mais je suis fier d'avoir des forêts (!!!) où peuvent vivre et s'abreuver des carnassiers vigoureux. »

Un jour, un de ses béliers se bat avec le bélier d'un troupeau voisin et en reçoit une maîtresse correction à la suite de laquelle il dépérit de jour en jour. Le vétérinaire, appelé, n'y voit que du feu et donne sa langue... aux chiens du troupeau, sur quoi Nadaud de s'écrier :

« Savez-vous ce que je crois? Mon bélier a eu un duel ; il a été battu ; depuis ce temps les brebis l'ont mis en quarantaine et le pauvre en meurt de chagrin. »

Enfin, l'un de ses rêves est accompli.

« J'ai donc une paire de bœufs... en attendant que j'en aie deux. »

Et, le 4 septembre 1891, il écrit à Mme Vauzelle :

« Vous avez donc reçu des prunes de qualité supérieure. Elles sont de mon jardin et il y en a des quantités considérables.

« J'ai commencé hier la confection des cèpes. J'ai l'intention d'en faire cent boîtes. Voilà comment on opère : j'ai fait venir de Périgueux ces boîtes qui m'ont coûté 25 fr. plus le port ; elles ont attendu quelques jours en attendant l'éclosion des champignons. Dès que cette date mémorable est arrivée, on

apporte au château, de tous les environs, la cueillette faite par les enfants. On les achète deux, trois, quatre sous la livre. On les pèle, on les met dans la marmite où ils bouillent dans la graisse d'oie ou de saindoux. Quand ils sont suffisamment chauffés, on les extraie de la marmite et on les place dans les boîtes qu'on soude, et l'opération est faite. »

Carcassonne fut légué, par testament, à la nièce de Nadaud, Mme Armand Masson.

Une autre « propriété » de Nadaud consista en six hectares de vignes qu'il tenait à Cormatin (Saône-et-Loire), de la famille Boussin, en échange d'éditions de ses œuvres, Mais — comme ses récoltes Périgourdines — son vin maconais lui rapporta fort peu et lui coûta très cher. Il en vendait beaucoup moins qu'il n'en donnait et, comme il voulait une vigne modèle allant de pair avec sa métairie, on pense à quelles conditions onéreuses un si brillant résultat put être obtenu.

Détachons seulement, comme exemple, ce passage d'une lettre écrite en 1873 :

« Je fais de grands travaux dans ma vigne de Cormatin. Dans les terrains en pente où la vigne se plaît, il arrive que, tous les ans, le sol descend, de telle sorte qu'au bout d'un certain nombre d'années le haut est dénudé et le bas encombré. Il faut alors

remonter les terres et ce travail est fait à dos d'homme. Ma vigne est entourée de routes carossables qui m'ont permis d'employer des tombereaux et des cheveaux. J'ai donc loué chevaux, hommes et voitures et je transporte ainsi des montagnes... Toute plaisanterie à part, je crois que je fais un bon travail. »

Enfin, l'on sait que Nadaud affectionnait particulièrement la côte d'azur où, jusqu'à ses derniers jours, il passa, chaque année, une partie de l'hiver, tantôt chez son ami Gambart — l'original et fastueux Gambart, possesseur, à Nice d'un palais en marbre de Carrare avec jardins que Sémiramis eût enviés et splendide galerie de tableaux, palais où Nadaud était chez lui et où nulle fête n'avait lieu sans qu'il y participât, — tantôt en différents domiciles qu'il louait ou acquérait pour plus ou moins longtemps suivant la fantaisie du jour et l'humeur du moment.

A la fin de 1877, il se fit bâtir à Nice, sur la route de France, entre l'église et la vieille batterie Sainte Hélène, un chalet qu'on dénomma « Pandore » et dont un dessin inédit de Keyzer nous a conservé la physionomie.

L'inauguration en eut lieu dans une fête intime le 6 février 1878. Nadaud y chanta son fameux *Carcassonne* auquel il ajouta ce couplet :

Pourtant je ne saurais nier
Qu'en ce pays, près d'une église,
Un vieux gaulois, un chansonnier
A touché la terre promise
Le chalet Pandore est à lui,
C'est l'amitié qui le lui donne ;
L'amitié le chante aujourd'hui :
Il a trouvé son Carcassonne.

Et le célèbre critique Armand de Pontmartin, qui assistait à la cérémonie, écrivit ensuite :

. .. « Jamais il n'a eu plus de jeunesse et de verve. Quelle exquise sensibilité dans le *Grand'père, vous n'êtes pas vieux*. Et comme c'est chanté ! Pas un mot n'est perdu ! Nadaud nous a aussi non pas chanté mais récité son *Suffrage universel chez les animaux* et je ne crois pas qu'il soit possible de se moquer plus finement et plus justement de cet abominable fléau qui, par malheur ne fait pas « aux animaux la guerre », et que la Révolution inventa pour punir nos fautes et nos folies. »

Nadaud habita en outre à Nice, pendant plusieurs années, chez ses amis M. et Mme Desjoyaux, propriétaires de la villa Noel ; il en vint même à leur louer un jardin où il cultivait fleurs et fruits avec amour.

« Sais-tu, écrivait-il un jour, que mon jardin a produit du 7 décembre au 4 janvier pour 214 fr. de roses dont 107 pour moi et autant pour mon jardinier. »

Puis, une autre fois :

« J'ai vendu, en une semaine, quarante douzaines de roses à 45 centimes. J'ai des mandarines que je pourrais vendre. »

Enfin, Nadaud eut encore une petite bicocque appelée *Pichenette* qui gitait dans le département du Rhône aux environs de Couzon, proche de ses amis les Verly et les Goirand.

Comme on voit, Nadaud fut un amoureux fervent — et désintéressé — de la propriété, mais un amoureux aux goûts changeants.

Heureusement pour nous qu'il cultiva la muse avec plus de succès et de fidélité que le blé, la vigne et les fleurs !

CHAPITRE XIV

NADAUD CHARITABLE

Une des principales vertus de Nadaud fut la bonté, bonté si certaine, si évidente que nul n'a jamais songé à la contester.

C'est à lui, je l'ai rappelé, qu'on doit cette pensée dont il eut pu faire sa devise.

C'est si bon d'être bon

Aussi était il entouré d'un essaim de quémandeurs dont le nombre et les sollicitations finirent par dépasser les limites de la plus grande indiscrétion.

Il en vint à formuler cet « avis » que j'ai retrouvé dans ses papiers :

« AVIS

« aux personnes qui voudraient m'emprunter de « l'argent ».

« Depuis trente ans j'ai prêté à un nombre incalcu-

lable d'amis, de camarades, d'inconnus, des sommes considérables pour ma position. Jamais, jamais, jamais il ne m'en a été rendu un centime. Si j'additionnais les sommes ainsi prêtées, j'arriverais à me prouver que ma facilité a été fâcheuse pour moi puisqu'elles me laissent pauvre au seuil de la vieillesse.

« Je suis obligé de me tenir en garde contre mes entraînements et afin de n'offenser personne par un refus.

« Je prends, envers moi-même, l'engagement de ne plus *prêter* d'argent à qui que ce soit et quelle que soit la somme.

« Je ne refuserai jamais de *donner* à un indigent ».

Il est probable cependant que le serment de Nadaud ne fut jamais tenu très rigoureusement.

Au point de vue charitable, la grande œuvre de Nadaud, celle qui occupa constamment les vingt dernières années de sa vie, fut la fondation de sa *Petite caisse des Chansonniers* destinée à payer l'impression d'œuvres de chansonniers pauvres ; à les inviter aux banquets du Caveau pour leur permettre d'entendre de belles œuvres et d'y faire connaître les leurs ; à donner à certains d'entre eux, recueillis par l'hospice d'Ivry, la possibilité d'ajouter au maigre

ordinaire quelques gouttes de liqueur et une pincée de tabac.

Cette heureuse initiative fut récompensée par la médaille d'or de la « Société d'Encouragement au Bien ».

Voici dans quelles circonstances elle s'était produite :

En 1883, Nadaud vint, un matin, trouver Ernes Chebroux et lui dit :

— « Je suis riche, très riche. L'édition de mes Chansons illustrées m'a rapporté 80.000 francs. Que vais-je faire de tout cet argent ?

— « Louer à Nice une villa et t'y reposer.

— « Non. Sais-tu ? J'ai une idée beaucoup meilleure.

— « Laquelle ?

— « Je vais fonder une agence de secours, une petite caisse pour les chansonniers ».

L'exécution suivit immédiatement la pensée et Chebroux fut nommé trésorier payeur général de la petite caisse.

Dès la première année, il distribua 300 fr. ; 600 fr. la seconde ; 900 fr. la troisième..... ; enfin jusqu'à 2.000 fr. par an. Et, comme l'ami s'inquiétait, chez Chebroux, des versements du trésorier, Nadaud lui répondit par ces vers d'un si joli sentiment :

Admets que j'aie une maîtresse
Et que j'en sois fort amoureux ;
Pour reconnaître sa tendresse,
Je voudrais être généreux.
Je lui donnerais, je suppose,
Cent francs par mois... C'est peu... Mais quoi ?
Si je voulais doubler la dose,
Il ne resterait rien pour moi.
Or, la chanson, c'est ma maîtresse,
Seule et dernière.... Je peux bien,
Pour la tirer de sa détresse,
Donner la moitié de mon bien.

J'ai dit qu'un des buts de la Petite Caisse était d'éditer les œuvres de chansonniers sans fortune.

Eugène Pottier (1) fut le premier favorisé et voici dans quelles conditions :

Vers 1883, la *Lice chansonnière*, dont Chebroux était président, organisa un concours poétique. Parmi les deux cents pièces envoyées, il y en eut une qui attira l'attention de Chebroux. Elle était intitulée : « Chacun son métier » et, contant les misères d'un croque-mort, se terminait ainsi :

(1). Eugène Pottier, né à Paris en 1816, mort le 6 novembre 1887. Il fut d'abord ouvrier emballeur puis dessinateur sur étoffes, s'affilia à l'Internationale, prit part à la Commune où il joua un rôle effacé, se réfugia aux Etats-Unis, rentra en France à l'amnistie et mourut dans la détresse oublié par ses camarades révolutionnaires. On a, de lui, un volume de Chansons préfacé par Nadaud et des *Chants révolutionnaires*, ouvrage posthume.

Je n'ai mis les deux bouts, Thomas,
Qu'aux bons temps des deux choléras.
Le mort ne va guère,
Le mort ne va pas.

Ernest Chebroux décacheta le billet joint à la poésie ; il était signé : « Eugène Pottier ».

Etait-ce un adolescent ? Un vieillard ? Il paraissait digne, en tous cas, de la première récompense.

Chebroux alla en conférer avec Nadaud :

— « Connaîtrais-tu, par hasard, un Eugène Pottier qui fait des chansons macabres ?

— « Eugène Pottier ? Attends un peu.... Je me rappelle qu'en 1848, après les journées de juin, je soupais, avec Pierre Dupont, chez un marchand de vins de la rue Basse du Rempart. Il y avait Gustave Mathieu, le peintre Fontalard et d'autres.

« Un ouvrier se leva, au dessert, et entonna, d'une voix puissante, une pièce dont il nous cria le titre que j'ai retenu : « La Propagande des Chansons ». Il y mit tant de feu ; ces strophes étaient d'une éloquence si âpre, si farouche, que j'en exprimai mon admiration à Pierre Dupont. Celui-ci me murmura à l'oreille : « — C'est Eugène Pottier ; il nous dégotte tous ».

« Ce Pottier existe-t-il encore aujourd'hui ? Est-ce le tien ? Est-ce son père ?

— « Nous le saurons. Je vais l'inviter à notre prochain banquet ».

Le banquet eut lieu.

On y vit arriver un vieillard décrépit, cassé, vêtu d'habits rapés, presque aveugle.

Ernest Chebroux le complimenta sur le succès obtenu par sa chanson du Croque-mort et lui dit :

— « Il en est une autre plus belle encore et qui, jadis, fut populaire : la *Propagande des Chansons*. Voulez-vous nous la chanter tout à l'heure ?

Une étincelle de plaisir flamba dans les yeux du vieux barde :

— « J'essaierai ! »

Au dessert, il se leva, redressa son échine courbée, saisit un verre qui tremblait dans sa main ridée et attaqua la première strophe :

— « C'est lui, c'est Pottier, s'exclama Nadaud ; je le retrouve. »

La chanson se terminait ainsi :

Le monde va changer de peau ;
Misère, il fuit ton bagne.
Chacun met cocarde au chapeau,
L'ornière et la montagne.
Sac au dos ! Bourrez vos caissons,
Entrez vite en campagne,
Chansons,
Entrez vite en campagne.

Avec vous, montant aux greniers,
Que l'espoir s'y hasarde !
Grabats sans draps, pieds sans souliers,
Froid qui mord, pain qui tarde :

On y meurt de bien des façons !
Entrez dans la mansarde,
Chansons,
Entrez dans la mansarde.

Pottier se rassit épuisé et radieux ; Nadaud se précipitait vers lui et le serrait dans ses bras :

— « Je ne partage pas vos idées (Pottier avait été communard) ; oh ! mais pas du tout. Mais je m'en moque. Vous êtes un fier poète ! »

Le lendemain, Nadaud allait visiter Pottier, logé dans une mansarde et vivant d'un crouton de pain avec une tasse de lait, car il n'avait pas un sou vaillant. Nadaud l'aida un peu puis, de sa part, Chebroux offrit à Pottier de l'éditer ou de lui faire une petite rente. Pottier répondit ce mot héroïque :

— « Qu'on publie mes œuvres et que je meure de faim ! »

Il désigna ensuite un de ses amis de la Commune comme éditeur. Celui-ci refusa en traitant Nadaud d'exploiteur. Nadaud demanda alors à Vallès de publier les chansons de Pottier dans son journal. Mais, la plupart du temps, le dévouement de nos fameux socialistes, pour le genre humain, ne dépasse point leur propre personne. Vallès paya 20 fr. la première chanson de Pottier, 10 fr. la seconde.... et il refusa la troisième.

Quoi qu'il en fût de cette mauvaise volonté, le volume parut, grâce à la Petite Caisse, et Nadaud lui fit une préface qu'il termina par ces mots :

« J'aurais voulu faire de la morale aux amis de Pottier. Eh bien ! non. Faisons de la fraternité, de la vraie. Disons que nous avons entrepris notre petit travail de propagande littéraire sans esprit de parti, pour le seul amour de l'art. »

Pottier mourut peu après, ayant vu son dernier vœu réalisé grâce à la charité de Nadaud.

La Petite Caisse édita encore les œuvres d'Ernest Aubin, de Janin, de D. Flachat ainsi que les *Douze lunes*, « sonnets discordants » de Léon Merlin.

Ajoutons qu'en 1891, Nadaud s'occupa de la situation peu brillante dans laquelle se trouvait la famille d'Alphonse Karr (1) et parvint à récolter, pour elle, une somme de 3.000 francs.

Enfin, quelques jours avant sa mort, il chargeait son fidèle Chebroux de répartir ainsi une somme de 2.100 fr. : 300 fr. au Caveau de Paris, 300 à la Lice chansonnière, 200 au Caveau lyonnais, 200 au Caveau stéphanois, 200 au Bon Bock, 100 à la Lyre bienfaisante, 100 aux Enfants du Nord, 100 aux Fils des

(1) Karr, Jean-Baptiste-Alphonse (1808-1890), auteur de nombreux romans dont le plus célèbre est *Sous les tilleuls*, des *Guêpes*, pamphlet mensuel, d'ouvrages sur l'horticulture, etc...

Trouvères, 200 aux frères Lionnet (1) et quatre cents francs à quatre autre personnes dont il est inutile de mentionner les noms.

Ne pensez-vous pas que l'on eût pu, sur la tombe où dort Nadaud, inscrire en toute vérité la parole de l'Evangile : *Transiit benefaciendo ?*

(1) Lionnet, Anatole et Hippolyte, frères jumeaux nés en 1832 et morts tous deux en 1896 ; ils étaient d'une ressemblance frappante. Très appréciés comme chanteurs de salons ils interprétèrent les mélodies de Gounod — encore inconnu —, les chansons de Nadaud, Darcier, Paul Dupont, etc... fondèrent les concerts de la Salpêtrière et écrivirent un volume de souvenirs.

CHAPITRE XV

MORT DE NADAUD

Nous avons dit que, suivant l'accoutumance, Nadaud avait passé les premiers mois de 1893 à Nice. Au mois de mars, il était rentré à Paris pour se diriger presque aussitôt vers Roubaix, avait passé la Semaine Sainte en famille et réintégré ensuite son domicile de Passy.

Presque immédiatement, il se trouva aux prises avec un gros rhume et dut se mettre au lit, mais — fatale imprudence ! — il voulut absolument se relever pour assister à un dîner chez ses amis Rodier et il en revint très souffrant.

Un médecin, mandé aussitôt, comprit que le mal était grave et conseilla de prévenir la famille.

Mme Wacrenier arriva immédiatement.

Pendant quelques jours, un mieux se produisit et

l'on commença d'espérer : la congestion pulmonaire semblait enrayée.

Toutefois, Mme Wacrenier, sur l'autorisation du malade, avertit son ami, l'abbé Fabre, évêque nommé de la Réunion depuis deux mois, et qui, précisément, s'apprêtait à quitter Paris pour rejoindre son lointain diocèse.

Laissons la sœur du poète raconter les touchants détails de cette entrevue :

« Il me répétait sans cesse : « Je désirais mourir le premier, je le demandais à Dieu, je n'aurais pu d'ailleurs survivre à l'une de vous (parlant de ses sœurs). » Son calme était si grand, son visage si beau et si reposé, que je ne pouvais croire à sa mort prochaine. « Souffres-tu ? — Non. — Aucune douleur ? — Non. »

« Je comptais le ramener à Roubaix, et je prenais déjà mes dispositions pour la convalescence ; parfois, il souriait à cette idée ; mais le plus souvent, il levait sa tête et montrait le ciel, en prononçant ce nom : *Cœlum !* Puis il s'endormait et me disait au réveil : « Comment, je vis encore ! Est-ce possible ? Oui, je te vois, je vois ma chambre, mes meubles, et pourtant ! Dieu ! que de choses j'aurais à te dire..... ! Mais non, non ! » Et il regardait un point avec fixité, mais avec une lucidité parfaite.

« Puis il récitait le *Pater noster*, sa prière, presque

la seule, parce qu'elle contenait toutes les autres ; il en scandait chaque mot avec une foi touchante. Je lui dis, un jour, en l'arrêtant à *Panem nostrum :* « Lorsque je demande le pain de chaque jour que j'ai au centuple, c'est une action de grâces que j'adresse à Dieu, un acte de remerciement.

— Non, me dit-il, tu as tort ; d'abord, nous ne savons pas ce qui nous est réservé, et puis, il faut s'en tenir à la lettre, la suivre sans subtilités. »

« Il se faisait quelquefois lire la messe, mais en latin, trouvant la traduction insuffisante.

« Lorsque Mgr Fabre a fait les apprêts de la suprême cérémonie, Nadaud s'est adressé à quelques amis présents et leur a dit : *Je ne subis aucune pression, j'agis selon mon mouvement et mon désir, avec l'humilité de la créature devant le Créateur*. Ces mots ont été prononcés d'une voix haute et ferme dont Monseigneur a été ému. »

D'autre part, Mgr Fabre a bien voulu m'écrire une trop aimable lettre au sujet de mon travail sur Nadaud et j'en détache le passage suivant :

ÉVÊCHÉ DE SAINT-DENIS

« Saint-Denis de la Réunion, le 30 oct. 1906.

.... « Pour ses sentiments religieux, je puis vous en parler en parfaite connaissance de cause. Il était

d'une famille et d'un pays où la foi est profonde et, dans les dernières années de sa vie, il se faisait honneur, simplement, sans ostentation, avec un sérieux qui n'admettait pas de discussion, de ces croyances qu'il avait puisées dans sa famille et qu'il gardait fidèlement dans son cœur.

« Plusieurs de ses pièces, tout *chansonnier* qu'il était, en conservent la trace. Vous n'aurez pas de peine à les trouver ; et vous remarquerez que, parmi tant de pièces légères, il n'y en a pas une seule où sa verve raille les croyances religieuses. »

Nadaud mourut le vendredi 28 avril et fut enterré très simplement suivant son propre désir ainsi exprimé :

« Je désire que le service religieux soit fait dans l'endroit où je mourrai pour de là mon corps être transporté au cimetière Montmartre à Paris où j'irai rejoindre ceux de mon père et de ma mère, 24me division, 2me ligne, 87e fosse.

« Je désire que tout soit fait dans la plus grande simplicité, qu'on n'envoie pas de lettres de part et surtout qu'on ne fasse pas de *souscriptions pour un monument.*

« Pas non plus de discours ni d'honneurs militaires. »

Mais si le service funèbre demeura plein de sim-

plicité, le contraste n'en fut que plus remarquable par le nombre considérable d'amis connus et inconnus qui se pressèrent autour du catafalque.

Ajoutons ce détail que m'a rapporté mon excellent ami Alphonse de Fleurieu : le musicien chargé de tenir l'orgue eut la touchante pensée de rappeler les principaux motifs musicaux dont le défunt avait illustré ses chansons et, véritable inspiration, il termina en jouant, sur un mode très lent, la *Valse des Adieux* :

... Il est un air, à la fois vif et tendre.
Dont j'ai gardé le touchant souvenir ;
J'aimais, jadis, j'aime encore à l'entendre.

Le souvenir même d'une folie
A, quelquefois, des larmes dans les yeux ;
J'ai retenu la valse qu'elle oublie
Pour l'appeler la Valse des Adieux.

L'effet était réellement impressionnant par la musique elle-même, par les circonstances où on l'entendait, par tout ce qu'elle rappelait ; et il ne fut personne, dans l'église, qui ne se sentît profondément remué

La famille du poète héritait bien entendu de ses biens et son ami Chebroux fut le légataire de ses papiers et de sa bibliothèque, celle-ci comprenant trois mille volumes dont la majeure partie était consacrée à la chanson et renfermait, en fort belles éditions

les œuvres de Clément Marot, Villon, Maître Adam, Panard, Désaugiers, Béranger, Pierre Dupont, Hégésippe Moreau, Bérat (l'auteur de *Ma Normandie*), G. Mathieu, E. Debraux (l'auteur de *T'en souviens-tu?* et de *Ah ! qu'on est fier d'être Français*, *Fanfan la Tulipe*, etc.), Ploudier, Ch. Gille, Colmance, Barillot, Desforges, E. Pottier, Hachin, E. Imbert (l'auteur des *Bottes Bastien*), Baillet, P. Avenel (l'auteur du *Pied qui remue*), etc...

La presse qui, pendant la vie de Nadaud, avait, si souvent, traité celui-ci en enfant gâté ne pouvait lui manquer à l'heure de la mort ; elle le montra bien par l'unanimité des louanges.

M. Louis de Meurville écrivait dans la *Gazette de France*, le doyen des journaux :

« C'était un homme de cœur et d'esprit autant de cœur que d'esprit ! Voilà qui est rare chez les hommes d'esprit... Désaugiers, Béranger, Pierre Dupont et Nadaud sont les grands chansonniers de ce siècle ou du moins de ses trois premiers quarts... Nadaud, sans être supérieur à ses prédécesseurs, avait sur eux l'avantage du bon ton, de la finesse gaie et bon enfant. Du salon jusqu'à la mansarde, ses chansons étaient à la mode et leur seul inconvénient était d'être trop populaires. Nadaud lui-même en était parfois assourdi au milieu de son labeur... avec une discré-

tion absolue, il secourait presque tous ceux qui venaient à lui et pourtant il n'avait guère que les 6.000 fr. de pension que lui faisait l'éditeur Heugel contre la cession de ses droits d'auteur. »

M. Paul Ginisty, s'exprima ainsi dans le *XIXe siècle.*

« Sa chanson eut l'art de plaire à tous : suffisamment fantaisiste pour qu'elle passât pour un brin frondeuse sans choquer personne, et, en même temps, assez sentimentale pour que la foule qui aime assez qu'on lui répète toujours la même chose, y trouvât l'illusion de la poésie... Il aimait tant la chanson qu'il aimait aussi les chansonniers et qu'il avait réservé une part de ses revenus à aider ceux qui avaient besoin d'un appui qui fût un appui efficace. »

Ce fut encore M. G. Montorgueil qui disait, dans la *Revue encyclopédique :*

« Ses confrères en chansons se sont rangés sous un drapeau ; ce fut un soin dont Nadaud se dispensa. Il eut ses préférences mais si discrètes qu'elles ne le firent l'adversaire de personne. Il s'obstinait à demeurer un indulgent philosophe, doux aux humbles, accueillant à l'infortune, prompt à la charité et ne souffrant dans ce monde que son optimisme teintait de rose que pour les sanglots qui parvenaient à son oreille : son parti, c'était la bonté ; son opinion, l'indulgence. »

M. Pougin, le critique musical universellement connu, louait ainsi Nadaud dans la *Gironde* :

« La mort de ce chansonnier charmant, de cet honnête homme, de ce bon français qui avait nom G. Nadaud a ému tout le Paris artistique et lettré ! Nadaud était très aimé, très estimé, très respecté et il le méritait sous tous les rapports... Nadaud était un chansonnier fin, délicat, aimable, à l'allure très variée, tantôt gausseur et satirique ; tantôt comique et plein d'une gaîté saine ; tantôt ému et mélancolique ; souvent plein de charme et de grâce avec un gentil grain de poésie. Il a pu assister hélas ! à la décadence de la chanson et je l'ai entendu plus d'une fois déplorer, en termes amers, la fange, le cynisme et la grossièreté dans lesquelles elle était tombée et où elle se vautre aujourd'hui. »

Enfin, nombre d'autres écrivains glorifièrent le poète décédé :

A PARIS, dans le *Petit national*, le *Patriote*, le *petit Caporal*, le *petit Moniteur*, la *petite Presse*, la *Cocarde*, le *Télégraphe*, le *Gil Blas*, le *Jour*, l'*Observateur français*, l'*Ordre*, le *Monde illustré*, l'*Illustration*, le *Figaro*, le *Gaulois*, les *Débats*, le *Temps*, la *Libre Parole*, le *Rapide*, la *République française*, le *Siècle*, le *Petit Parisien*, la *Justice*, le *Soir*, la *Liberté*, le *Petit Journal*, le *Courrier du Soir*, le *Soleil*, l'*Eclair*,

l'*Echo de Paris*, le *Radical*, l'*Intransigeant*, la *France*, le *Rappel*, l'*Evènement*, la *Patrie*, l'*Entracte*, l'*Autorité*, la *Marseillaise*, la *Grande bataille*. l'*Estafette*, la *Lanterne*, la *Paix*, le *Voltaire*, la *Petite République*, le *Moniteur universel*, la *Presse*, le *Pays*, l'*Univers*, le *National*, *Germinal*, la *Nation*, le *Libéral*,.....

En PROVINCE, dans le *Parterre* de Lyon ; le *Bien public* de Dijon le *Propagateur* de l'Aube, le *Patriote* d'Angers, le *Petit Centre*, le *Journal de l'Oise*, le *Journal de l'Ouest*, l'*Echo Vouzinois*, le *Moniteur du Puy-de-Dôme*, la *Touraine républicaine*, l'*Est républicain*, le *Mémorial des Vosges*, l'*Indépendance de l'Est*, le *Messager* de Vitry, le *Progrès du Nord*, la *France* de Boulogne, le *Messager de l'Allier*, la *Tribune de Laon*, le *Courrier de l'Eure*, le *Salut public* de Lyon, l'*Avenir* de Blois, le *Courrier de Lyon*, le *Journal de l'Aisne*, le *Courrier de l'Aisne*, l'*Union républicaine* d'Albi, la *Petite République* de Marseille, la *Vigie du Cher*, l'*Avenir* de Bayonne, le *Progrès de Lyon*, l'*Express* de Lyon, l'*Indépendant rémois*, le *Courrier* de Reims, la *Vraie France* de Lille, l'*Echo du Nord*, le *Nouvelliste* de Lyon, la *Démocratie du Cher*, le *Journal de Rouen*, l'*Avenir* du Mans, le *Petit Niçois*, le *Petit Clermontois*, le *Phare du Littoral*, l'*Eclair* de Montpellier, le *Journal de Rennes*, l'*Eclaireur* de Nice, la *Liberté du Jura*,.....

Et, à l'ETRANGER, dans le *Tagepost*, la *Frankfurter zeitung*, la *Press* de Pittsburg, le *Journal de Saint-Pétersbourg*, le *Courrier des Etats-Unis*, l'*Indépendance* du Luxembourg, le *Globe* de Londres, le *Daily Chronicle*, le *Standard*, le *Morning news*, le *Berliner tageblatt*, le *New-York Herald*,.....

CHAPITRE XVI

LE MONUMENT NADAUD

La postérité ne s'est point montrée ingrate envers le bon chansonnier ;

A Paris, il y a une rue Gustave Nadaud dans ce quartier de Passy où il s'est éteint ;

A Nice, il existe une avenue Gustave Nadaud ;

Au musée de Roubaix, on visite une « salle Nadaud » ornée de son buste et, dans la ville, on foule une place Nadaud.

On pouvait faire mieux encore et les admirateurs du poète estimaient qu'à l'époque où tant d'effigies ignorées viennent encombrer tous les carrefours, il était permis d'immortaliser, par le bronze, le souvenir et les traits d'un écrivain de talent qui fut, en outre, un honnête homme et un bon français.

Mais une difficulté s'imposait.

Par ses dernières volontés, Nadaud avait formellement interdit toute souscription à un monument.

On s'en fut donc trouver l'exécuteur testamentaire du poète, Ernest Chebroux, et celui-ci solutionna la question de la façon suivante qu'il indiquait, peu après, à un rédacteur de l'*Eclair* :

« D'un côté, se dit-il, le vœu du mort est formel :

» Pas de statue. » D'autre part, le mouvement pour lui en élever est si sincère ! La plus belle place de la ville ! Un hommage entier, sans marchandage ! » Il répondit : « Vous m'embarrassez. Nadaud n'en voulait pas. Mais puis-je vous empêcher de me faire violence? Vous allez contre mon gré, puisque j'ai mission de monter la garde autour du testament de mon ami et de déconseiller ce qu'il ne conseille point... »

« Maintenant, cette manifestation lui causerait plus de joie que de chagrin. Ce qui l'avait indisposé contre les statues, c'est la mesquine façon dont on recueille l'argent. Il savait, par celle de Béranger, qu'on quête chez les pauvres, qu'on prélève une dîme sur les petits, et cela le révoltait.

» On me comprit. On ouvrit la souscription d'une façon toute intime. L'argent afflua par de très grosses sommes, et aujourd'hui l'on a plus de fonds déjà qu'on en aurait souhaités

» Autrefois, quand je consultais Nadaud, il me

répondait trop bienveillant : « Tout ce que tu feras sera bien fait ». Lorsque j'ai semblé manquer d'obéissance au vœu de mon ami, j'étais un peu inquiet, ma conscience n'était pas très paisible, j'ai regardé ce portrait que voici et il m'a paru que le bon Nadaud me souriait et, comme autrefois, me disait : « Tout ce que tu feras sera bien fait ».

Un comité se forma aussitôt à Roubaix, composé de la façon suivante :

Président d'honneur : Achille Scrépel, sénateur ;

Président : Henry Bossut, ancien président du Tribunal de commerce ;

Secrétaire : Gilbert Sayet, secrétaire général de la Mairie ;

Trésorier : Vincent Clarisse, propriétaire ;

Membres : François Roussel, administrateur de la succursale de la Banque de France ; Edouard Boulenger, président du Cercle de l'Industrie ; Gamin, vice-président du Commerce ; Henri Verlais, administrateur de l'Ecole Nationale des Arts Industriels ; P. Devillars, président de la Société Artistique ; Koszul, président de l'Union artistique et littéraire ; Minssart, directeur du *Choral Nadaud* ; Wibaux-Motte, industriel ; Alfred Reboux, directeur du *Journal de Roubaix* ; le Directeur du journal l'*Avenir de Tourcoing.*

Les fonds nécessaires furent obtenus sans peine et

l'œuvre confiée à M. Cordonnier, pour la sculpture ; à M. Lefebvre, pour l'Architecture.

Les deux artistes se mirent au travail et, de leur collaboration, sortit une chose véritablement belle et réussie, très personnelle et très classique en même temps.

Le Monument se compose d'un hémicycle aux deux extrémités duquel sont assises la Poésie et la Chanson ; au milieu, se dresse une haute stèle surmontée du buste de Nadaud vers lequel le Génie de la Musique, en relief contre la stèle, semble vouloir s'envoler : dans le bas de l'hémicycle, six bas reliefs reproduisent des scènes empruntées aux chansons de Nadaud.

Le monument s'élève au plus gracieux endroit de Roubaix, à l'entrée du jardin public qui constitue, pour la ville, un petit et charmant Bois de Boulogne ; c'est frais coquet, fleuri, paisible et c'est bien le lieu rêvé pour le fervent de la musique et de la poésie que fut Gustave Nadaud.

L'inauguration fut l'occasion d'une fête solennelle à laquelle prirent part toute la ville de Roubaix, de nombreux délégués, admirateurs ou curieux des cités voisines, et bien des parisiens.

Elle eut lieu le dimanche 11 octobre 1896.

Dès la veille au soir, Roubaix s'était pavoisée d'oriflammes et drapeaux.

La matinée fut consacrée à des concours de chant et de déclamation.

L'après-midi, un nombreux cortège officiel se forma sur la place de l'Hôtel-de-Ville, composé des pompiers, de plus de trente fanfares et orphéons, parmi lesquels le « Choral Nadaud » et de sociétés de gymnastique.

Sur tout le parcours, les rues étaient garnies d'une compacte assistance.

La cérémonie de la remise du Monument à la Ville fut présidée par M. Roger Marx, délégué du Ministère des Beaux-Arts, assisté de M.M. Serépel, sénateur; Bossut, président du comité Nadaud : Motte, conseiller général ; Letailleur, conseiller de préfecture, représentant le Préfet du Nord ; de la famille du glorieux défunt ; d'Ernest Chebroux ; de M. de Monnecove, ancien député ; de la Municipalité de Roubaix, etc....

Une cantate fut, tout d'abord, exécutée par le chiffre respectable de trois cents choristes et instrumentistes, puis on découvrit le monument et les discours commencèrent.

M. Roger Marx, représentant du Gouvernement, parla le premier et termina ainsi son allocution :

« Plus que partout ailleurs, l'hommage rendu à

un chansonnier était logique dans une ville industrielle, ouvrière, telle que Roubaix, où la bienfaisante chanson, la chanson de Bérenger et de Gustave Nadaud, vient si souvent ragaillardir l'âme de l'ouvrier des fabriques et adoucir son effort dans l'accomplissement de la rude tâche quotidienne. »

M. Bossut, président du comité Nadaud, lui succéda :

« Il nous semble, Messieurs, dit-il, que l'aspect de notre monument cause, au premier coup d'œil, une impression exacte et vivante de l'homme qui a chanté la jeunesse ; il fallait, en effet, à Nadaud la simple nature : les oiseaux et les fleurs, le grand air et le soleil. Grâce à Dieu, son buste souriant nous dit qu'il se sent à sa place et qu'il en est content.....

« Les maîtres de notre chansonnier-poète n'ont pas été Désaugier, Bérenger ou Pierre Dupont ; ce n'est point d'eux que son talent procède ; c'est à notre Lafontaine qu'il a demandé la simplicité du bon sens ; c'est à Tibule qu'il doit la forme de son talent plein de charme et d'abandon ; c'est Horace qui lui a inspiré ses plus justes et ses plus fortes pensées ; c'est Anacréon qui lui a soufflé sa verve enchanteresse et qui lui a dicté la concision et la légèreté de son style.....

« Messieurs, Gustave Nadaud était un croyant de

naissance et d'éducation ; il possédait tout simplement une vertu d'autant plus belle qu'elle est rare : Je veux dire l'indulgence. Il a signalé et flétri sans aigreur les vices de son temps, l'égoïsme surtout ; ses vers ont été vifs, incisifs, si vous le voulez, mais vrais avant tout ; jamais il ne s'est abaissé à la calomnie ; il riait de sa médisance et, en blâmant les actes, il respectait les personnes..... »

M. Desobry, adjoint au maire de Roubaix, rémercia le Comité au nom de l'Administration municipale et accepta le monument pour la Ville.

M. Screpel, sénateur, vieil ami de Nadaud, dit ensuite quelques mots émus.

M. Félix de Monnecove, au nom de la Société littéraire les « Rosati », loua Nadaud dans les termes suivants :

» Tous ceux qui aiment les lettres, et qui portent avec vous le deuil de l'homme excellent qui n'est plus, sont heureux de le voir glorifier, comme vous savez le faire, dans cette cité reconnaissante, qui se lève en son honneur, et qui remplit ses rues de pavois et d'acclamations.

» Le poète si délicat, le lettré si fin, parmi tant de doutes amers et tant de tristes défaillances, n'a jamais cessé de croire à la fantaisie, à la jeunesse, à l'amour, à la patrie ; et nous qui pensons, comme

Nadaud, que s'il est bon d'égayer ses contemporains, il est doux de les réconforter aussi, nous répèterons après lui : « Non ! non ! tous les dieux ne sont pas partis ! »

On entendit, après cela, une allocution de M. Manso, président d'une autre société littéraire les « Fils des Trouvères. »

Enfin, la série des discours fut close par celui d'Ernest Chebroux, le fidèle ami du poète et le continuateur de sa pensée, qui prit la parole en ces termes :

..... » S'il est un spectacle dont nous puissions être fiers, s'il est une chose qui doive nous consoler des chants orduriers et ineptes dont nous sommes abreuvés en cette fin de siècle où le sublime touche parfois le grotesque, c'est assurément la manifestation grandiose d'aujourd'hui : c'est cette même pensée de pieuse reconnaissance qui nous réunit autour de ce monument si gracieux, si harmonieux en sa conception.

» C'est la glorification par le bronze et le marbre de celui que nous devons mettre au premier rang des chansonniers français et à la meilleure place.

» Mais avant de chanter la gloire du chansonnier roubaisien, permettez-moi de parler un peu de cette Dixième Muse à laquelle il donna pendant plus d'un

demi-siècle le plus pur de son esprit et de son cœur.

» La chanson est un produit intellectuel essentiellement français ; c'est une fleur qui ne pousse et ne se plaît que sur le sol béni de France.

» Comme la vigne, fille du soleil, elle a dû nous être apportée des pays latins ; elle compose, quoi qu'on en puisse dire, la plus grande partie de notre patrimoine littéraire.

» Tous les peuples peuvent avoir des poètes.

» La France seule a des chansonniers.

» En ces temps de nervosité, de fièvre, où nous obéisons à des poussées vigoureuses qui nous obligent à vivre rapidement, à jouir vite des choses, la chanson semble appelée à devenir l'unique poésie de l'avenir.

» Nous n'avons plus les loisirs de lire les longs poèmes, fussent-ils beaux comme ceux du divin Homère, qui se composaient de vingt-quatre chants : combats titanesques, idylles amoureuses, drames ou comédies ; la chanson, celle qui mérite ce nom, celle qui ne se prête ni aux grimaces, ni aux contorsions ridicules de pitres prétentieux et vains, la bonne et saine chanson nous dit, nous joue tout cela en quelques couplets.

» Nul long poème n'a fait pleurer les mères comme un seul quatrain du « Nid abandonné » ; aucun chant

épique n'a électrisé un peuple comme la *Marseillaise* lançant sur l'Europe coalisée quatorze armées victorieuses !

» La grande poésie habite des sphères éthérées et par cela même qu'elle plane dans le rêve et l'idéal, il lui est difficile de se pencher sur l'humaine foule et d'en connaître les besoins et les aspirations.

» La chanson est humaine ; elle est du peuple ; elle vit avec nous, au milieu de nous, disant nos bonheurs ou nos souffrances, joyeuse de nos rires, attristée de nos larmes.

» Elle s'assied au foyer familial où dort l'enfant dans sa bercelonnette, aide la jeune fille à pousser l'aiguille, l'aïeule à tourner le fuseau, mêle ses ariettes au rythme des marteaux frappant l'enclume. C'est l'interprète de nos sentiments, la compagne aimable et consolante de nos labeurs quotidiens.

» C'est donc à tort qu'on traite assez souvent la chanson comme une petite chose, comme une partie infime de notre littérature.

» Nous devons à cette coupable indifférence, à cet injuste dédain, ce débordement de chansons malpropres et niaises qui forment le fond du répertoire des cafés-concerts et d'ailleurs, versant au peuple un breuvage empoisonné qui corrompt son goût, son esprit et son cœur.

» Sans vouloir remonter trop haut dans l'histoire de la chanson, disons que quatre astres chansonniers, quatre maîtres dont les œuvres laisseront un sillon lumineux à travers les âges futurs, auront brillé sur ce siècle.

» Ces quatre rois du couplet, nous pourrions les dénommer ainsi :

» Désaugiers, *le Rire* ; Béranger, *la Philosophie* ; Dupont, *l'Eglogue* ; Nadaud, *l'Esprit.*

» Disons que Nadaud, qu'il faudrait dénommer aussi la *Grâce* et le *Charme*, résumait en lui ses trois devanciers ; je veux dire, que, sans leur emprunter rien, il possédait leurs qualités maîtresses car Gustave Nadaud n'était d'aucune école (si ce n'est celle du bon sens). Ses vers sont bien à lui, sa note est absolument personnelle ; ainsi que je l'ai dit ailleurs si c'est le juvénal fin et railleur, piquant de son vers mordant, jamais agressif, cependant, taquin plutôt, toutes les turpitudes et les abus qu'il rencontre en son chemin, c'est aussi le doux poète attentif aux moindres manifestations de la nature et du cœur humain, notant pour le redire à la foule tout ce qui se produit en lui et autour de lui : le grondement de l'Océan, le chant de la vague, une fleur qui s'ouvre, un battement d'ailes, tout intéresse et passionne le poète.

» Boileau a écrit :

« Il faut même en chanson du bon sens et de l'air. »

« Boileau est venu trop tôt pour lire les chansons de Béranger et de Nadaud, et c'est là son excuse d'avoir écrit une semblable énormité, car c'est surtout dans ce petit poème, tour à tour railleur, philosophique, amoureux, admirable en sa concision, qu'il est nécessaire d'avoir du bon sens et de l'art, et dans cet art là Gustave Nadaud est resté un maître incomparable. »

La Marseillaise fut ensuite exécutée et la foule s'écoula peu à peu après que chacun se fût approché du monument pour en détailler l'harmonieuse conception et revoir, une fois encore, les traits du bon chansonnier à qui l'on venait de rendre un hommage aussi mérité.

La journée se termina par divers concerts exécutés dans le kiosque de la Grande Place, à l'Hôtel de Ville et au square Pierre Catteau, après quoi vint une tombola et, le soir, toute la ville était brillamment illuminée.

Roubaix avait bien glorifié son illustre enfant.

CHAPITRE XVII

CONCLUSION

J'ai terminé.

Il m'a semblé toutefois qu'une « conclusion » s'imposait à cette étude et mon autorité me paraît — à juste titre — insuffisante pour caractériser éloquemment et définitivement l'œuvre de Gustave Nadaud.

J'ai pensé alors à solliciter l'avis de quelques critiques, poètes et chansonniers contemporains.

Ce sera, j'imagine, le plus artistique couronnement qui puisse terminer l'humble monument que j'ai voulu, à mon tour, élever à la gloire de Nadaud et pour l'édification duquel j'ai été puissamment secouru par Mme Wacrenier née Nadaud, par M. Théodore Nadaud de Charvieux, par Ernest Chebroux et par mon excellent ami, le comte Alphonse de Fleurieu.

Voici tout d'abord une lettre spirituelle — on s'en doute — d'Emile Bergerat :

10 Sept. 1906.

Villa Caliban
Saint-Lunaire
Ille-et-Vilaine

« Mais, mon cher et aimable confrère, je ne sais rien de G. Nadaud, que je n'ai pas connu et que j'ai peu chanté. Il ne se réalise pour moi que par quatre vers dont le quatrain forme, il est vrai, et est un chef d'œuvre.

La brune Thérèse
A vingt amoureux
Et j'en suis bien aise
Car je suis l'un d'eux !

« On n'exprime pas plus allègrement, même à la chasse, une philosophie meilleure.

« Lorsque mon vieil ami Coquelin était jeune et ne gagnait que dix louis par mois à la Comédie Française, il s'en allait de ci de là, en province (déjà !) augmenter ses ressources par des représentations où il chantait aussi des chansonnettes. Il y excellait. Le répertoire de Nadaud alimentait sa verve de diseur. Quand il passa sociétaire il me fit présent de tous les albums du chansonnier. Je les ai encore, mais je vous confesse que je ne les ai jamais ouverts, pourquoi ? Je n'en sais rien. Ainsi vont les choses. Que de petits tas de feuilles mortes dans la triste allée de la vie ! Est-ce

que Béranger lui-même n'est pas passé à l'état de Baruch ?

« Je lirai votre livre et je rouvrirai les albums de Coquelin. La brune Thérèse.....

« Tout à vous.

Emile Bergerat.

Notons ce billet — trop court — de Jules Lemaître, l'académicien délicat, le subtil commentateur de Racine :

« Monsieur et cher confrère,

« Il y a des chefs-d'œuvre de tous genres : il me semble bien que les *Deux Gendarmes* en sont un, et que la *Garonne* en est un autre. Maintenant je dois vous dire que je ne connais pas beaucoup l'œuvre de Nadaud. Et j'ai probablement tort. Excusez-moi, je vous prie et veuillez agréer l'assurance de mes sentiments très distingués. »

Jules Lemaître.

Parmi les poètes que j'ai interrogés, le bon Coppée (mort il y a quelques mois) avait bien voulu me répondre :

7 septembre 1906.

« Mon cher confrère,

« Dans ma jeunesse, j'ai un peu connu Nadaud et je l'ai vu plusieurs fois dans le monde, assis devant le piano et chantant, avec beaucoup de grâce et d'esprit, des chansons qui obtenaient alors le plus vif succès. J'ai gardé de lui un aimable souvenir. C'était un homme excellent, d'une modestie exquise, sans prétention au titre de poète ; en quoi il avait tort, car certaines de ses chansons — entre autres *le Cheval et le Cavalier* — l'en rendent digne. Vous avez raison de rappeler le nom de ce bon chansonnier qui eut le mérite assez rare d'être malin sans méchanceté et sentimental sans fadeur.

« Cordiaux sentiments. »

François Coppée.

Voici un autre poète, Jacques Normand, qu'ont illustré de charmantes fantaisies et des pièces de théâtre aussi heureusement imaginées qu'habilement mises en action :

« Nadaud fut un poète exquis, plein de sensibilité fine et d'émotion souriante. Il est de la lignée de nos bons chansonniers. Panard, Désaugiers, Béranger sont ses ancêtres directs. Il me rappelle aussi — par instants

— la grâce attendrie de Murger. Malheureusement (à mon avis du moins) le musicien, chez lui, n'égalait point le poète. Ses mélodies sont agréables, quelques-unes même charmantes. Mais, je ne sais pourquoi, elles semblent aujourd'hui quelque peu bourgeoises. Montmartre et le *Chat Noir* ont passé là-dessus.

« Mais la vogue est changeante, en musique comme en toutes choses. Et j'ai idée que l'œuvre de Nadaud, maintenant un peu démodée, reviendra en faveur quand, au recul des temps, elle sera assez démodée pour sembler franchement « coco ». Oui, j'ai idée que nos enfants et nos petits-enfants trouveront un charme réel à cette œuvre humaine, touchante, gaie, bien française.

« J'ai connu Nadaud déjà à son déclin. L'homme était charmant, franc, d'une bonne humeur saillante, d'une grande ouverture d'âme. Je le rencontrais souvent dans une maison amie où, depuis, la mort a fait de cruels ravages. J'ai eu aussi la joie de le recevoir chez moi.

« Jusqu'à la fin de sa vie, il resta vigoureux de corps et d'intelligence. Je le revois, au piano, détaillant une de ses dernières chansons, commençant ainsi : « *Qui donc a dit que j'étais vieux* ? » Il rejetait en arrière sa grosse tête de Silène aimable, redres-

sant son buste court et large, et, de sa voix puissante encore, bien qu'un peu rauque, lançait le fier défi aux années. Il avait raison, d'ailleurs ; il n'était point vieux. Son cœur demeurait trop jeune et trop ardent pour connaître la décrépitude...

Ce Parisien né à Roubaix avait fait ses classes au Collège Rollin, alors rue des Postes. C'est là que je fis aussi une partie des miennes. Sur la première page de la belle édition de ses *Chansons choisies* — que j'aperçois dans ma bibliothèque — il a écrit ce joli quatrain :

A JACQUES NORMAND

On reste condisciple à trente ans de distance ;
Nous serions donc, Normand, camarades d'enfance...
Sortis des mêmes bancs, ouvriers du même art,
Jetons un pont (veux-tu ?) du jeune homme au vieillard.

G. NADAUD.

Paris 7 juin 1882.

« Bon et brave Nadaud ! S'il avait voulu... (comme la Garonne !) il aurait sans doute pu être de l'Académie. Consolons-nous en pensant qu'il aurait dû en être. Oui, ce sincère et délicat poète eût été digne d'un petit fauteuil sous la Coupole. Ses chansons ailées y eussent voleté — joyeuses ou doucement

émues — comme des moineaux fanés dans un archaïque décor ! »

JACQUES NORMAND.

Paris, 29 novembre 1906.

Donnons encore l'opinion d'un poète, Jean Rameau, qui n'est point parmi les moins réputés au Parnasse et dont tant de jolis vers ou d'ingénieux romans ont popularisé la physionomie :

« Mon cher confrère,

« J'ai connu Nadaud à son déclin ; je l'aimais bien, naguère ; maintenant, je l'admire, car je comprends, que c'était quelque chose comme le Parnassien des Chansonniers de France. Il se donnait la peine de rimer, de rythmer, de composer, de polir. Il chantait d'une voix pure avec des gestes harmonieux. Depuis sa mort, la chanson s'est encanaillée. Elle ne chante pas ; elle gueule ; et sa tenue est moins d'une Muse que d'une harengère. Les poètes ne la connaissent plus.

« Bien à vous. »

JEAN RAMEAU.

Et passons maintenant aux quatre plus grands chansonniers de l'heure actuelle, Dominique Bonnard, Théodore Botrel, Jacques Ferny, Xavier Privas, qui

sont plus qualifiés que personne pour porter, sur leur glorieux prédécesseur, un jugement averti et qui ont bien voulu, malgré leurs occupations, répondre compendieusement à ma petite enquête.

D'abord, Dominique Bonnaud :

« **Mon cher ami,**

« La chanson Chat-Noiresque telle que l'ont instituée Ferny, Jules Jouy et Mac-Nab est d'un genre si différent de celui que cultivait Nadaud qu'il est difficile à un chansonnier moderne de bien juger le célèbre père des « Deux gendarmes. »

« Cependant si le goût du public a changé, les œuvres de Nadaud n'en restent pas moins comme le témoignage de ce que pouvait être l'état d'esprit d'un honnête homme, d'un bon cœur et d'un poëte plein de charmante familiarité entre 1850 et 1870.

« J'ai eu l'honneur de connaître un peu Nadaud à Nice où l'un de mes oncles était de ses amis. Je ne sais pourquoi j'établis de suite une parenté entre Emile Augier et l'auteur du *Nid abandonné*. Il représentait une époque, une classe sociale dont j'ai vu comme tous ceux de ma génération, les dernières gloires. Ce n'était plus le sublime et naïf élan de 1848, qui nous donna Pierre Dupont, mais le second Empire

et sa grâce indulgente, que l'on devine à travers ses attendrissements comme à travers ses railleries.

« Il a été de mode parmi les Parnassiens ciseleurs de verbe, de mépriser Nadaud. Ils avaient tort. Nadaud fut un poëte et quelquefois un grand poëte. A tout prendre, il est moins oublié que le bonhomme Béranger qui eut le tort de trop produire. L'un et l'autre ont des côtés démodés, mais tous les deux ont des accents qui, par moments, s'élèvent plus haut que la chanson, et que la postérité n'oubliera jamais. Nadaud aura été, avec l'excellent et délicat Chébroux, le dernier chansonnier de la bourgeoisie saine, sincère et convaincue. Nous autres, les Chats-Noiristes, nous sommes de la bourgeoisie frondeuse et démolisseuse. Dans vingt ans, peut-être serons-nous devenus des « perruques » et verra-t-on éclore la chanson « anarchiste » cruelle et implacable... à moins qu'il y ait, au contraire, un retour vers les idées chères au bon Nadaud... mais « Chi lo sa ! »

Dominique Bonnaud.

Du barde breton Théodore Botrel :

Port-Blanc, 10 septembre 1906.

« Ce que je pense de Nadaud, mon cher ami, du bon et grand Gustave Nadaud, le trop oublié ? Je

pense tout simplement qu'il est le plus parfait, le plus complet des poètes-chansonniers de France et je le mets sans hésiter bien au-dessus de Béranger, de Dupont et de Désaugiers, attendu qu'il semble résumer en lui seul leurs trois génies si différents cependant semble-t-il !

« Patriote fervent comme le premier, chantre lyrique du bon Peuple rustique et fier comme le second, peintre subtil de nos ridicules ainsi que le troisième, il avait toutes les cordes, vous dis-je. Relisez *Les Peuples* et *l'Anniversaire de l'Ouvrier* et vous crierez : Vive Béranger ! Relisez *la Chevrette* et *l'Auberge du Cœur-Volant* et vous direz, sanglotant : Gloire à Dupont ! Relisez enfin *Boisentier*, *les Boutons*, *Thomas et moi* et vous vous écrierez : bravo Désaugiers. Et je ne cite ni les *Deux Gendarmes*, ni le *Roi boîteux*, ni *la lettre de l'étudiant*, ni *Carcassonne*, pas plus d'ailleurs que le *Nid abandonné*, car ces petits chefs-d'œuvre-là Nadaud, seul, pouvait les rimer !

« Aucune de ses compositions n'a vieilli : j'ai sur ma table de travail ses « Chansons », éditées en 1870 par Henri Plon ; je lis et relis souvent aux amis de « Ti-Chansonniou » ce gros volume de 600 pages sans jamais voir poindre en leurs yeux la lassitude et l'ennui ; faites cette épreuve avec les autres chansonniers ; essayez d'intéresser un auditoire toute une

soirée durant avec les œuvres du même artiste; faites-le tour à tour vibrer, pleurer, et rire à votre fantaisie : vous n'y réussirez qu'avec Nadaud !

« C'est pourquoi je tire respectueusement mon chapeau à tous les autres, qui sont mes maîtres admirés... mais c'est aussi pourquoi, donnant une entorse à la Légende, je décerne sans hésiter le royal Sceptre de la Chanson à Gustave Nadaud !

« Votre bien affectueusement dévoué. »

Botrel,

le barde des « rustres en sabots »

Du spirituel et joyeux Jacques Ferny :

Paris, 8 septembre 1906.

« Mon cher ami,

« Excusez-moi du retard que j'ai mis à vous répondre au sujet de Nadaud. J'ai cru devoir relire auparavant quelques-unes de ses chansons pour pouvoir vous donner une impression actuelle qui n'emprunte rien à mes souvenirs d'enfance.

« Eh bien cette impression est ...nettement défavorable à mes propres œuvres.

« Vous m'appelez dans votre lettre « un de ses principaux successeurs ». Vous êtes vraiment bien gentil.

— A moins que vous n'employez là un terme adroit qui peut être pris pour un compliment si on veut. — Nous sommes quelques-uns à Montmartre qui lui succédons en effet en ce sens que nous chantons après lui.

« Peut-être aussi avez-vous voulu dire qu'étant plusieurs nous arrivons à lui succéder en bloc parce que, à nous tous, nous faisons sa monnaie.

« Eh bien je trouve que vous êtes encore trop gracieux. Nadaud a des qualités sur lesquelles, même en nous cotisant, nous n'avons pas assez pour lui rendre.

« Dans la satire, ou, plus exactement, dans la moquerie, il a toujours gardé une tenue et une distinction dont les derniers vestiges ont totalement disparu de la surface du globe. Comme dans la chanson satirique impersonnelle nous avons souvent traité les mêmes sujets que lui, — je veux dire raillé les mêmes travers, — la comparaison est malheureusement des plus faciles. Je pourrais, parmi mes œuvres même, vous citer des titres, mais vos lecteurs y courraient peut-être, et je préfère, pour aujourd'hui, perdre cette occasion de me faire connaître.

« Certes nous avons des excuses, mauvaises, naturellement, mais enfin nous en avons.

« Le public s'est blasé. Il a fallu alourdir le trait et

l'ébarber pour qu'il le sente. Celui de Nadaud, élégant, joli, discret, s'émousserait sur l'émotivité surmenée et racornie de tels auditeurs.

« Le Paris mondain, pour lequel nous chantons surtout, s'est d'ailleurs internationalisé et aussi automobilisé. Il est devenu inapte à la compréhension des malices de demi-teintes et même des nuances du langage.

« Or, de toutes les conditions dont la chanson a besoin pour vivre, la première est d'être entendue. Bien plus encore que le poète, le chansonnier répugne à n'écrire que pour lui et quelques amateurs. S'il ne lui faut pas nécessairement la foule, il lui faut du moins un public. De gré ou de force cette nécessité le modifie. Le goût du jour est une tyrannie qu'il subit même quand il la méprise.

« C'est ce goût qui, tantôt d'accord avec celui des auteurs et tantôt à son encontre, a transformé l'aiguillon en épieu.

« Je sais bien que certaines des chansons de Nadaud « portent » encore, pour employer l'argot détestable du métier, mais seulement devant le public catéchisé des Bodinières ou grâce au piquant superposé et extra-littéraire que savent lui conferer quelques chanteuses expertes.

« Un jour nous nous démoderons, nous aussi. Et

alors nous n'aurons pas, comme Nadaud, la compensation de faire figure dans les « conférences » de l'avenir avec des œuvres d'une forme admirable et d'une distinction noble et fière.

« Et ce qu'il y a de plus vexant, c'est qu'au train dont va le goût précité, ce jour viendra certainement si vite que nous ne serons même pas morts.

« Bien cordialement à vous, »

JACQUES FERNY.

Enfin terminons par cette page de Xavier Privas, que le suffrage — bien inspiré — de ses égaux a titré « Prince des Chansonniers ».

« Mon cher ami,

« Vous avez l'exquise amabilité de croire que vos lecteurs prendront quelque intérêt à la lecture de mon opinion sur un confrère, et vous me priez de vous faire connaître mon sentiment sur le caractère et l'œuvre de l'éminent chansonnier Gustave Nadaud.

« Cruel est mon embarras, car n'ayant pas l'esprit enclin à la critique, j'ai toujours présente à la mémoire, lorsque je dois juger un écrivain, certaine parole de Théophile Gautier que je vous demande la permission de vous rappeler.

« Taquiné, sans doute, un jour, par un critique grin-

cheux, ce poëte disait avec humeur : « Vous ne vous faites critique qu'après qu'il est bien constaté à vos propres yeux que vous ne pouvez pas être poëte. Avant de vous réduire au triste rôle de garder des manteaux et de noter les coups comme un garçon de billard ou un valet de jeu de paume, vous avez longtemps courtisé la Muse, l'haleine vous a manqué et vous êtes retombé pâle et efflanqué au pied de la sainte montagne. »

« Et puis les gens de lettres, les artistes, sont fréquemment injustes pour leurs confrères.

« N'avons-nous pas vu dernièrement Tolstoï nier le génie de Shakespeare et avouer son incompréhension de l'œuvre de Dante ?

« Ne savons-nous pas que Lamartine détestait La Fontaine et Rabelais, que Flaubert ne reconnaissait aucun talent à Lamartine et à Murger, et que Barbey d'Aurevilly déclarait Flaubert illisible ?

« Vous n'êtes pas tombé dans ces travers, mon cher ami, et votre étude sur le bon chanteur Roubaisien est impartiale, intéressante et complète.

« C'est pourquoi il ne me reste pas grand chose à dire sur ce spirituel auteur qui, d'abord commerçant je crois, ne prit pas goût aux affaires et les abandonna pour embrasser plus tard la carrière des lettres.

« Nadaud, à mon avis, est un chansonnier complet, c'est-à-dire qu'il excelle dans tous les genres.

« Tendre, sentimental et amoureux dans la *Valse des Adieux*, le *Ménage* et les *Myrtes sont fleuris* ; amusant et gai dans le *Docteur Grégoire* et les *Deux Gendarmes* ; lyrique dans l'*Invalide* ; pittoresque dans les *Trois Hussards* ; il est parfait de sensibilité, d'ironie et de badinerie railleuse, dans *Carcassonne, L'Epingle sur la Manche*, et le *Voyage du jeune Anacharsis*.

« Quant à la musique qui accompagne ces vers, elle ést mélodieuse, originale, légère et facile. Voilà pour le chansonnier, parlons maintenant de l'homme.

« Très simple, très droit et très bon, il a donné à maintes reprises, son ami intime Ernest Chebroux peut en témoigner, des preuves de la noblesse de son esprit et de la générosité de son cœur.

« N'est-ce pas lui qui fit éditer à ses frais le premier livre d'Eugène Pottier ?

« Et cependant il ne partageait pas les idées politiques de l'auteur de l'*Internationale !*

« Quel magnifique exemple de loyauté littéraire, de solidarité artistique et de bienveillance confraternelle !

« Voilà pour l'homme, mon bien cher ami.

« Et pour terminer, permettez-moi d'évoquer un souvenir personnel.

« J'eus l'honneur et la joie de faire la connaissance de ce maître il y a une vingtaine d'années, à l'époque

de mes débuts au Caveau Lyonnais, société chansonnière qu'il présidait.

« Il était venu, en compagnie de son inséparable ami Chebroux, assister à une manifestation organisée en son honneur, par le comité de cette association de poëtes et de chanteurs.

« Il voulut bien, au cours de la soirée, s'intéresser à mes essais poétiques et me prier de lui rendre visite le lendemain à son hôtel.

« Heureux et fier de cette marque d'estime, je fus exact au rendez-vous.

»Le doux vieillard était descendu à l'Hôtel d'Angleterre place Perrache.

« Je le trouvai en compagnie d'une parente âgée, occupé gravement à combiner des cartes pour faire une réussite.

« Mon arrivée n'interrompit pas ce jeu.

— « Asseyez-vous, me dit-il et lisez-moi quelques-unes de vos chansons.

« Tout intimidé, je lus mes *Thuriféraires*, ma *Chanson du Luthier* et mes *Cendres*.

« Pendant ma lecture l'excellent homme combinait de plus belle les as, les rois et les dames.

« Quand j'achevai ma dernière chanson, il terminait sa réussite et je vis un éclair de joie illuminer son regard.

— « Bravo, s'écria-t-il, mon jeune ami », et il me fit, après de paternels compliments, de très judicieuses observations sur mes vers qu'il avait parfaitement écoutés.

— « Et maintenant, ajouta-t-il, voulez-vous que je « vous dise quelle était ma pensée en faisant la « réussite ?

— « Parfaitement maître.

— « Je songeais à votre prochain départ pour Paris, « que vous m'avez annoncé hier soir, et je demandais « au hasard si le succès vous suivrait dans la capitale.

— « Et le hasard vous a répondu.... ?

— « Oui ! »

« Vous voyez mon cher ami que le bon Nadaud m'a porté bonheur, et si dans les luttes quotidiennes j'ai parfois éprouvé quelque découragement et quelque faiblesse, j'ai retrouvé toute mon énergie dans le souvenir de ce maître pour qui la Bonté n'était pas qu'un mot. »

Xavier Privas.

Après ces pages de critiques et poètes illustres où la délicatesse du cœur vient disputer la palme à l'ingéniosité de l'esprit, je me reprocherais d'ajouter un seul mot. Je me borne donc à m'abriter derrière leurs noms si aimés du public pour offrir à celui-ci

le fruit de mon travail, heureux s'il veut bien m'approuver d'avoir tenté la glorification de Gustave Nadaud et me dire avec le bon chansonnier :

Brigadier, vous avez raison.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

BAUGÉ (M.-ET-L.). — IMPRIMERIE R. DANGIN